

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Jeune Belgique, série 2, tome 1, partie 4 (n°26-33), Bruxelles, 11 juillet 1896-29 août 1896.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 26

11 juillet 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

EUGÈNE FACHA. — Le Rythme.
ALBERT GIRAUD. — Le Journal des Goncourt.
VICTOR ORBAN. — La Morte d'Orfeo (L. Zuccoli).
VALÈRE GILLE. — Chronique littéraire.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Eois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1831

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLÔMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Pascha', Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGH, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur Hollande numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— *Edition ordinaire* 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAULT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné* 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes* 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps* 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes* 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Monument Leconte de Lisle

Les amis et admirateurs de Leconte de Lisle ont entrepris d'élever un monument à l'illustre poète.

La *Jeune Belgique* recevra jusqu'au 20 juillet les souscriptions que ses lecteurs voudront bien lui envoyer. Ces souscriptions formeront une liste spéciale qui sera publiée dans nos colonnes.

LA JEUNE BELGIQUE.
20, Rue du Marché-au-Bois.

Le Rythme

M. l'abbé Theys consacre une étude très consciencieuse à la métrique de Victor Hugo (1). Il analyse successivement toutes les formes de vers utilisées par le poète et démontre que leur variété est déterminée par la fixité de quelques lois. Poussant aussi loin que possible la recherche des conditions essentielles de la bonne versification, il a eu l'étonnante patience de décomposer un à un tous les vers d'Hugo, coupant les mots, pesant les syllabes, mesurant au compas la dimension des phrases afin de fixer exactement la durée relative de chaque émission de voix. Grâce à cette mensuration méticuleuse, la complexe structure du vers romantique a été dévoilée dans une très savante théorie de laquelle il appert que l'art d'écrire en vers est un problème de mécanique savante qui doit tenir en respect la naïve suffisance des jeunes artistes. Victor Hugo, qui a passé pour révolutionnaire, n'a transgressé aucune des lois essentielles de l'Art poétique. S'il a multiplié les coupes, embelli

la rime, restauré les mètres perdus, c'est en n'oubliant jamais que l'observance des principes était l'unique secret de la confection des beaux vers. Sans doute, Théodore de Banville a pu défendre dans son délicieux *Petit traité de poésie française* cette vérité paradoxale et subversive, qu'il ne fallait rien apprendre à un poète, et que les vers s'écrivaient d'eux-mêmes sous la dictée de la Muse. Mais en s'exprimant de la sorte, le fin diseur Banville s'écoutait parler, et il avait d'ailleurs le droit de croire qu'un poète apporte en naissant, le don de tout savoir.

En dernière analyse, l'art d'écrire en vers qui paraissait si naturel à de Banville et que M. Theys, démontre être une science complexe se ramène à la création, instinctive ou savante, des mouvements du rythme, et le charme rythmique de la poésie réside dans l'intermittence d'un harmonieux discours. Au point de vue musical, on pourrait définir les vers : de mélodieuses paroles entrecoupées de repos fixe. Le retour périodique du silence, telle est la condition essentielle du mouvement rythmique.

Ainsi le poète écoute le tic-tac intérieur d'un métronome du silence lorsqu'il compose ses vers, et, quand il les récite, la sensibilité musicale de l'auditeur se complait au déroulement d'une mélodie dont le charme est incessamment renouvelé par l'interposition dans le débit des pauses régulières. Cette périodicité des arrêts de la voix énerve délicieusement le tact auditif. Retenue pendant la brève récitation de chaque vers, l'attention est excitée à toute nouvelle reprise. Son effort est limité et restreint par une alternance mesurée des repos qui satisfait la paresse de l'esprit et tend à l'assoupir dans une somnolence rêveuse. Alors l'imagination, surexcitée, s'exalte et s'abandonne à la contemplation extatique des images évoquées.

(1) Métrique de Victor Hugo, 1 vol. Godenne. Liège. 1893.

Si cela est, s'il est vrai que les vers sont une évocation mélodique d'images dont l'apparition fugitive est commandée par l'intermittence des pauses, les règles de la versification s'expliquent d'elles-mêmes.

Le nombre de syllabes du vers délimite la durée normale de l'unité mélodique comprise entre deux arrêts. Cette durée, variable en principe, ne peut dépasser l'émission de douze ou treize syllabes sans que la perception du rythme ne soit affaiblie, ou même anéantie. Arrêtée au premier vers, elle est artificiellement constante jusqu'à la fin du morceau. Cependant, si elle est régulière, sa continuité n'asservit pas le mouvement général de la pièce au rythme d'une psalmodie. Car, d'un vers à l'autre, le mouvement initial, entraînant plus ou moins de syllabes, peut être accéléré ou ralenti et, dans chaque vers, la pensée règle, au gré de son caprice, la durée de chacun des mots. Selon leur beauté expressive, ceux-ci sont projetés avec plus ou moins d'ampleur dans le sinueux déroulement de la mélodie. Ils n'ont pas tous un retentissement égal; la résonance prolongée des uns écourte la vibration des autres, précipités dans une sorte de bruissement. Mais la rapidité avec laquelle ils passent est toujours exprimable dans une division, une mesure fractionnaire du temps.

L'élément musical qui marque l'achèvement d'une période rythmique est tout simplement la rime.

Elle est l'écho attendu de la syllabe sonore qui a révélé antérieurement la terminaison d'une période mesurée. De distance en distance, le son final du vers se répercute dans la succession ou l'alternance des mêmes notes qui frappent la mesure comme les battements du métronome. Ceci mieux que tout autre, Victor Hugo le savait. Doué d'une sensibilité musicale exquise, et en pleine conscience de leur fonction rythmique, il a renforcé la sonorité des rimes afin d'arrêter avec plus de netteté l'énumération des syllabes, préciser la division des coupes et s'assurer, par là même, l'absolue disposition de tous les mouvements. En même temps, il a su dégager la beauté musicale de ces fins de vers qui résonnent dans ses chants, avec une ampleur superbe d'accords parfaits.

A côté de la rime, il est une seconde division rythmique, la césure, qui interpose un nouvel arrêt dans le déroulement des périodes mélodiques.

En réalité, la rime sectionne celles-ci à des inter-

valles trop rares, et le nombre des pauses qu'elle détermine n'entraîne qu'une variété restreinte de mouvements assez longs. Afin d'assouplir ceux-ci aux fractures de la cadence, besoin était de les écourter par un nouveau repos. On imagina la césure. Ce démembrement du vers en allège l'allure propre. Aussi bien que la régularité des arrêts à la fin du vers laissait le poète libre de régler selon son goût la vitesse relative des périodes d'une strophe, l'interposition mobile de la césure lui permit de modifier, selon le mouvement de sa pensée, la cadence de chacune d'elles. Désormais, il était possible de donner aux syllabes la plus capricieuse mobilité et de les faire entrer, avec des mouvements variés, dans l'ordonnance d'une symétrie idéale. Alors, sous la régularité des pauses, le chant rythmique des vers provoque une excitation continue et imprévue de la sensibilité qu'un mouvement délicieux d'évolution mesurée, analogue à celui de la danse, mais infiniment plus délicat, entraîne et enveloppe. C'est d'abord la répétition d'une même division temporelle, la continuité d'une même cadence; puis, voilà que celle-ci s'arrête brusquement devant le prolongement mesuré de certains mots. Après, la vitesse du débit se double, et deux vers semblables s'enserrent dans la durée normale d'une seule division, tandis que, subitement, la voix traîne sur la prononciation d'un membre de phrase. Si précise est cependant la mesure relative des syllabes et des mots dans ce mouvement poétique que les combinaisons rythmiques qu'elle détermine peuvent être figurées par la notation musicale. Tour à tour, les mots passent d'un pas rapide, ralenti ou grave, obscurs et en grand nombre comme des figurants de théâtre, ou en petits groupes, comme de grands seigneurs qui précéderaient l'arrivée d'un roi. L'imagination semble emportée dans un mouvement de valtation esthétique. Elle avance d'un pas cadencé, s'arrête, repart d'une allure plus vive, tournoye précipitamment, s'arrête encore, et charme de temps à autre l'imprévu de ses évolutions mesurées par la beauté de ses poses plastiques. EUGÈNE BACHA.

Le Journal des Goncourt

« Le neuvième volume du *Journal des Goncourt*, est le dernier que je publierai de mon vivant ».

M. de Goncourt, tiendra-t-il cette promesse?

« Montaigne eût dit : « Que sais-je ? » et Rabelais : « Peut-être ? »

M. de Goncourt, en effet, a déjà si souvent publié le dernier volume du *Journal*, qu'il nous est permis d'être un peu sceptique. Le dernier volume pourrait bien n'être qu'un avant-dernier. Et puis, il y a les passages supprimés, qui ne doivent paraître que vingt ans après la mort de l'auteur. Je gage que M. de Goncourt grillé d'envie de les voir imprimés et qu'au besoin, il ferait semblant de mourir, afin de pouvoir lire les articles que l'on écrira sur son œuvre posthume. Auteuil, de cette manière, aurait un Charles-Quint, et le Franck, d'Alfred de Musset, un imitateur naturaliste.

C'est que M. de Goncourt, malgré son grand âge, n'a rien perdu de la candeur partielle et de l'ingénuité spéciale sans laquelle il n'y a point d'homme de lettres. Voir son nom dans les journaux et dans les revues lui donne le même délicieux frisson qu'il y a cinquante ans. Il en convient. Il en sourit du bout des lèvres, mais au fond du cœur, il s'en réjouit gravement. En réalité, aux yeux du sage, il y a de quoi être en même temps un peu fier et un peu honteux.

M. Magnard a dit de ces mémoires, et M. de Goncourt se range sans lutte à l'avis de M. Magnard, qu'ils suent l'authenticité.

L'authenticité, sans doute, presque toujours, sauf lorsque l'auteur rapporte des paroles qu'il n'a point comprises, — M. de Goncourt n'a point l'oreille philosophique — mais toujours, sans exception aucune, la sincérité. Une sincérité entière, absolue, parfois touchante, parfois comique, et qui ne se doute pas de l'effet qu'elle produit. Car, si M. de Goncourt a perdu, par la publication de son *Journal*, des amitiés illustres; s'il a, d'un côté, éloigné de sa personne les esprits délicats qui ont horreur du reportage intime, et d'un autre côté, attiré dans son grenier quelques écrivains que la perspective de voir publier leurs adroites paroles effrayait modérément, il a aussi, — et c'est pour lui un résultat imprévu — fourni des armes terribles à ceux qui inclinent à contester son talent de romancier.

Avant la publication du *Journal*, de bons juges avaient relevé, dans les romans des Goncourt, d'assez curieuses disparates. Des scènes de mœurs, manifestement prises sur le vif, y alternent avec des inventions dénuées de toute vraisemblance, et cette alternance donne à l'œuvre un air bigarré qui agace et qui déplaît. De même certains personnages sont criants de vérité, vivants et parlants;

d'autres, au contraire, sont de vaines apparences, nées d'un caprice de l'auteur, et appartiennent visiblement à une autre race. Souvent, très souvent, le personnage vivant s'interrompt de l'être, parle ou agit contrairement à son esprit, pour s'y conformer de rechef, après; quelquefois même, il perd son évidence, échappe au lecteur et plonge tout à coup dans le faux comme dans une trappe. Souvent aussi, très souvent, le personnage inexistant donne soudain, pendant une minute, l'illusion de vivre, et profère des cris sincères. Quelquefois, on devine un mot fidèlement recueilli, mais il choque dans la bouche du personnage. Ces remarques, tous les lecteurs sagaces les avaient faites avant l'apparition du *Journal* révélateur. Seulement, il leur était impossible de discerner, dans cette œuvre diaprée d'erreur et de vérité, la part qui revient à l'observation. En d'autres termes, il leur était interdit d'affirmer si les Goncourt inventent vrai et observent faux, ou si c'est le contraire. La publication du *Journal* a levé les doutes.

La partie réelle — et, si j'ose encore employer ce mot éculé, vécue — des romans se trouve dans les mémoires des deux frères. Tout ce qui, des romans, n'est ni sténographié, ni photographié dans le *Journal*, est, par contre, d'imagination pure. Et voici apparaître, impitoyable, le résultat d'une publication sans précédent, et qu'on pourrait définir une auto-autopsie, une dissection minutieuse opérée sur lui-même par un malade hypnotisé.

Du coup, l'œuvre s'éclaire merveilleusement. Ce qui est vrai, c'est ce que les Goncourt ont vu, entendu; ce qui est faux, c'est ce qu'ils imaginent pour relier entre elles ces choses vues, entendues; ce qui est pénible, ce sont les transpositions et les artifices auxquels ils doivent recourir pour habiller en roman, pour dramatiser les notes trouvées dans leur mémorial, ou, comme le dit lui-même M. de Goncourt, pour « battre et brouiller » la vérité avec l'imagination.

Or, les Goncourt, témoins curieux, passionnés, de certaines choses et de certains êtres, interprètes éloquents de quelques œuvres aimées, ne sont pas, à proprement parler, capables de créer. Ils possèdent la fantaisie du style, c'est à dire l'imagination de ceux qui n'en ont pas; mais l'invention véritable leur fait entièrement défaut. Il serait cruel de citer Balzac. Mieux vaut leur opposer Mérimée, qui dépense plus de force

créatrice en une courte nouvelle, que les Goncourt dans tous leurs romans.

Le *Journal des Goncourt* s'est jeté sur *Charles Demailly*, sur *Renée Mauperin*, sur *Manette Salomon*, et les a mangés. Avec les belles études sur le XVIII^e siècle, ces mémoires de la vie littéraire constituent la partie la plus vivante d'une œuvre intéressante mais fragile.

Esprits myopes, les Goncourt ne voient bien que de près, et les détails leur cachent l'ensemble. Ils sont comme une fourmi qui court sur un obélisque, et qui ne connaît point la forme du monument.

Tels quels, paysagistes charmants dans leurs impressions à la japonaise, portraitistes curieux de figures caractéristiques traduites en quelques traits instantanés, interlocuteurs de passants célèbres, patients interrogateurs de vieilles alcôves et d'archives poudreuses, grands jouisseurs d'art et subtils confesseurs de tableaux, inventeurs d'un style parfois exquis, mais artificiel, et qui n'est qu'une application personnelle, à tout sujet et à toute manière, des procédés de certaine critique artistique, ils sont, dans l'histoire comme dans le roman, dans les mémoires comme dans leurs études de peinture, des collectionneurs fervents et des bibelotiers fanatiques. Bibelots, le petit coin de nature ou de ville auquel ils caressent leurs yeux; bibelots, leurs personnages, vers lesquels ils sont entraînés par une curiosité invincible! Bibelots, les anecdotes, les traits, les mots qu'ils recueillent, bibelots attribués à d'autres bibelots, dans un style contagieux qui a embibeloté la littérature française!

Surprendrai-je quelqu'un en affirmant que le neuvième volume du *Journal* n'a pas l'intérêt du huitième, qui lui-même... Je ne le crois pas. Les familiers des premiers mémoires s'appelaient Taine, Renan, Paul de Saint-Victor, Gautier, Flaubert, Hugo, Tourguènéff. M. Daudet, qui est l'hôte le plus notoire du neuvième volume, a beau être du Midi: il ne les remplace pas. Les beaux décramérons d'artistes, auxquels présidait « la bonne princesse », finissent aujourd'hui en bavardages un peu secs, autour d'un vieil écrivain résigné au célibat de l'esprit.

Faut-il ajouter que l'importance donnée à certains détails fait sourire? Pour ne citer qu'un exemple, — et non le moins puéril, — je ne sais pas si la critique future, lorsqu'elle s'occupera des beaux sonnets du *Sang des Dieux*, croira devoir mentionner que M. Jean Lorrain menait naguère au marché ces vaches de Lesbos que les Normands

appellent robinières. Quant à certains *arrivistes*, qui écrivent leurs improvisations avant de se rendre à Auteuil, ils traitent vraiment trop M. de Goncourt en phonographe... d'Amérique.

Achetez donc ce neuvième volume, puisque vous possédez les huit précédents, et qu'ils forment une œuvre unique, la plus caractéristique des Goncourt, et la plus nécessaire qui soit à qui veut étudier la psychologie de l'homme de lettres. Achetez-le, et même lisez-le: vous y trouverez maint détail puéril, mais rien qui puisse diminuer votre estime pour le galant homme qui signa les *Frères Zemganno* et la *Faustine*.

ALBERT GIRAUD.

La Morte d'Orfeo

par LUCIANO ZUCCOLI. (Milano Casa, éditrice Galli, etc.
1 vol. 1896.)

Quelques Nouvelles variées et animées, dont la première prête son titre au recueil. Présentée dans un décor simple et tragique, cette *Mort d'Orphée* n'intéresse qu'à peine, car la bacchanale qui l'accompagne se prolonge au-delà de ce que l'attention du lecteur peut supporter sur un tel sujet; cependant, j'y note un talent réel et de sérieuses qualités, que M. Zuccoli pourrait peut-être appliquer avec plus de succès au théâtre, particulièrement au drame auquel il a fait mieux que de s'essayer, je crois, par sa pièce *L'Uragano*, représentée dernièrement à Milan.

L'albo della morte, La Nomade, Un amour romantique dans un cœur scriptique, contiennent des pages d'une trame serrée, d'une exquise justesse de sentiment et d'observation. J'apprécie davantage encore *Profilo d'ombra*; ce n'est qu'une image délicate, un profil déjà lointain, presque effacé, de jeune fille apparue et aussitôt quittée, mais que de sensibilité vraie dans ces quelques lignes où se dessine, se précise et se ravive tout à coup, au seul souvenir du timbre de la voix, le « profil d'ombre » de la charmante inconnue...

L'Ultimo frate est un petit chef-d'œuvre. Elles sont pleines d'une imagination vigoureuse et sombre ces quelques figures de moines, — de moines pour rire, s'entend, — qui se sont subitement épris de la solitude et de la contemplation philosophique, mais « sur le tard » seulement; l'un parce qu'il avait perdu sa femme avant d'en être fatigué; l'autre, parce qu'il avait tué son frère par erreur; un troisième parce qu'il était exclu de la société pour n'avoir pas défendu sa mère calomniée; un certain Juan Cujana, de Madrid, parce qu'il était las d'une longue vie de plaisirs et d'excès; un capitaine de navire qui, un jour de brume, avait laissé couler bas un navire; Tusculani parce que tout le bien qu'il avait voulu faire s'était éternellement tourné en mal; Cagliozzo, parce qu'au retour d'un long voyage il avait trouvé sa maison déserte; Ghiffo, parce qu'il se sentait poursuivi du remords d'avoir laissé périr une âme qu'il avait pu sauver; et, enfin, Enrico Gernini qui, lui, croyait en Dieu. (En fait, tous adoraient une divinité qu'ils supposaient unique, mais qui était bien différente pour chacun d'entre eux). Et, s'ils sont un peu étranges, bizarres même, et drôlement mélancoliques, ces Frères du désespoir et du remords qui se réunissent ainsi, malgré leur aversion réciproque mal dissimulée, se choisissent un chef, limitent strictement leur

congrégation religieuse à dix membres, et décident solennellement que le dernier survivant incendiera le couvent et se jettera dans les flammes.

Cette association pour le calme et pour le bien leur réussit mal, très mal ! Ils se prennent bientôt de querelle, deviennent assassins l'un de l'autre, jusqu'au dernier... qui se suicide, comme il en a fait le serment, en se jetant dans l'incendie qu'il a lui-même allumé. Quelques scènes, surtout vers la fin, sont amenées avec une science parfaite et magistralement écrites, dans un style sobre qui ne manque pas de grandeur ; il y aurait même beaucoup mieux à faire que de les signaler : ce serait de les traduire .. Mais l'espace ne pourrait pas m'être accordé ici dans la mesure de mon admiration.

VICTOR ORBAN.

Chronique littéraire.

L'ÂME DU SPHINX, par Léonce de Joncières, 1 vol. Lemerre édit.

A lire les poètes, il semble vraiment que ces temps soient livrés pour toujours à la banalité et à la médiocrité.

Le nivellement continu et lent, qui s'opère actuellement dans la société, amène peu à peu le triomphe de cet esprit moyen que chaque individu est capable de posséder sans nuire à son semblable. Toute qualité supérieure, intellectuelle ou sentimentale, est un crime contre l'État. La nature ne travaille que pour l'espèce ; tout être extraordinaire qui accapare trop de sève, est, pour elle, un ennemi. *L'humanité agit de même.*

Toujours elle a lutté contre ses propres génies ; elle a cherché à s'en débarrasser, à extirper les individus dont la supériorité s'accroît au détriment de la communauté. Ses richesses, elle tente de les répandre de façon uniforme, afin qu'elles profitent, également à tous. Les oscillations, au sein des sociétés se ralentissent de plus en plus. Une moyenne physique et intellectuelle s'établit de jour en jour. C'est le règne de la médiocrité.

L'idéal, qui est la force du monde parce qu'il excite et entretient le désir, se meurt sous un bien-être facile, et l'on prévoit l'époque où les peuples sans énergie vitale, ayant perdu toute aptitude à la lutte, finiront dans un croupissement général.

Quoi d'étonnant que certains êtres, évidemment arriérés, des poètes, rompent brutalement avec le monde ambiant, et se sauvent de la réalité en se remémorant une civilisation disparue, ou en évoquant une contrée de rêve.

Par delà deux mille ans, loin des siècles serviles,
J'irais, je volerais sur les ailes des vents,
Vers les temples de marbre et vers les blanches villes,
Chez les grands peuples morts, meilleurs que les vivants.

Ces vers de Louis Ménard, qui ne les répéterait ? Lorsqu'au sein d'une société se forme une aristocratie, les poètes peuvent trouver encore des modèles aux images idéales qu'ils se créent du monde. Il leur suffit d'une légère transposition pour incarner dans des personnages historiques ou allégoriques l'esprit même de la nation. Louis XIV, Condé, Madame, ne les retrouve-t-on pas dans les tragédies de Racine ? Mais l'impure laideur est actuellement la reine du monde, et rien n'enflamme plus l'âme des artistes. Ils en sont réduits à nous entretenir d'eux-mêmes, de leur propres peines, de leurs propres songes ou de leur cas pathologique, ou bien à rentrer dans leur tour d'ivoire, et là, à se plonger dans la contemplation des âges écoulés. Si l'on ajoute encore que tout ce qui ne nous apparaît pas sous un caractère d'utilité immédiate, semble toujours plus beau, l'on aura peut-être l'explication de cet archaïsme et de cet exotisme qui marquent la littérature du XIX^e siècle.

Déjà les romantiques nous avaient appris à nous désintéresser de la banalité courante : Hugo avait écrit ses *Orientales*, Vigny

ses *Vers antiques*, Musset ses *Contes d'Espagne et d'Italie*, Gautier son *Albertus*. La poésie s'est de plus en plus séparée de la prose. Laissant à celle-ci le soin de traduire la vie réelle, elle s'est réfugiée dans un monde idéal pour mieux communier avec la Beauté. Est-ce en étudiant les artistes de ce siècle que les générations suivantes apprendront à connaître les mœurs, les idées, les sentiments de notre société antérieure ? Je ne le pense pas. Tout au plus sauront-elles que M. X .. adorait l'absinthe, que M. Y... a été outrageusement trompé, ou que M. Z... était fou. Le poète n'est plus le porte-voix des nations ; il se sent exilé au milieu d'une foule disparate, et c'est en lui-même qu'il doit chercher son inspiration. Ainsi la poésie est devenue complètement lyrique et personnelle ; et, faute d'aliment, ceux qui ont encore assez de pudeur pour ne pas étaler aux yeux du public leur cœur trop sensible, sont obligés de se tourner vers le passé et de chercher dans le mirage des horizons lointains quelques vestiges d'un beau rêve.

II

M. Léonce de Joncières, comme Gautier dans le *Roman de la Momie*, a tourné ses regards vers l'Égypte. Son livre de vers, *L'Âme du Sphinx* a été accueilli avec beaucoup d'éloges, avec trop d'éloges si on le juge en lui-même, mais pas assez si on le compare aux lavasses poétiques de ce temps. Le volume débute par une série de sonnets assez bien travaillés, mais que nous ne donnerions pourtant pas en modèles aux débutants. M. Léonce de Joncières semble n'avoir pas encore pénétré suffisamment tous les secrets de son art. Il ne nous paraît pas que sa pensée se présente du premier coup, à son esprit, sous une forme de poème fixe. Il pourrait tout aussi bien la traduire en rimes plates, en odes, en terza rima, ou tout autrement. Il a un sujet d'un côté et une forme de l'autre, et coûte que coûte, il fait rentrer l'un dans l'autre, si bien que le lecteur se demande très souvent pourquoi il n'est pas satisfait.

Ce défaut provient très souvent de l'abondance de détails inutiles qui entravent la marche logique du poème. L'esprit, distrait trop souvent, n'est plus préparé à goûter une impression unique ; arrivé au dernier trait du sonnet, le lecteur ne se rend pas compte de la nécessité des autres ; l'idée principale ne prend pas corps ; elle reste confuse, n'étant pas éclairée par la clarté des idées secondaires. Il faut, dans un bon sonnet, que le dernier vers fasse l'effet d'une baguette magique. Aussitôt les vapeurs se dissipent, tout s'illumine et le poème apparaît dans sa merveilleuse architecture. M. Léonce de Joncières n'est pas toujours le magicien qu'il faudrait.

BAIGNEUSE

Le jet d'eau, comme un col de cygne fantastique,
Monte, se courbe, puis son grand arc cristallin
Tombe échevelé comme une houpe de lin.
C'est là que, dépouillant sa robe asiatique,

A l'heure où, prolongeant l'ombre du haut portique,
Le soleil moins ardent approche du déclin,
Nedj-m s'assied dans l'eau, sur le sable opalin,
Immobile, rêvant, comme une Isis mystique.

Quand elle étend les mains, on croit voir s'entr'ouvrir
Deux petits éventails de fleurs de lotus rose.
Si bien que, frôlant l'eau de son corps de saphir,

La libellule vive en palpitant s'y pose,
S'enivre, disparaît et revient maintes fois,
Enervant de son vol les douillets petits doigts.

Quelle est la clef de voûte de ce sonnet, l'idée vers laquelle doivent converger toutes les autres ? Quelle est sa genèse ? Il serait assez difficile, je crois, de répondre à ces questions. M. de Joncières attache la même importance à plusieurs détails inutiles. Pourquoi trois vers sont-ils employés pour décrire un

jet d'eau qui n'a pas ici sa place ? Il ne sert absolument à rien, et ne servira pas plus dans la suite. On pourrait supprimer de même le *haut portique* et chicaner sur le *s'y pose* du dernier tercet. Nous ne multiplierons pas les exemples. Si nous avons attiré l'attention de M. de Joncières sur ces détails de métier, c'est parce que, dédiant son livre à la mémoire de Leconte de Lisle, il doit savoir qu'un poème n'est une œuvre d'art que s'il est absolument parfait et que le poète doit travailler à cette fin avec acharnement.

III

LE PRINCE DES LETTRES FRANÇAISES : VILLIERS DE L'ISLE ADAM; par José Hennebicq.

Villiers de l'Isle Adam eut une étrange destinée. Acclamé par les uns, célébré par quelques amis fidèles, il fut bafoué par les autres, et sa réputation de plus splendide styliste de son temps, ne franchit pas les portes des cénacles où son nom magnifique servait de réclame. Il resta ignoré de ce qu'on est convenu d'appeler le gros public. Mais lui-même n'en sut rien. Il n'était pas de ce monde : les phénomènes de la nature et leurs ombres illusoires ne prévalurent jamais contre le rêve altier dont la représentation magique occupait son cerveau. « Malheur à ceux qui rêvent », avait-il écrit un jour. Le monde se venge de ceux qui le nient; Villiers ne connut que la douleur de l'exil et l'amertume de l'isolement.

Certes, il lutta comme un preux, ayant à l'égard des *passants* cette froide ironie qui, chez lui, était un signe de supériorité. Catulle Mendès l'a, je crois, jugé naguère avec justesse : « Je le » dis avec la conviction de voir mon opinion partagée par tous » ceux qui connaissent pleinement l'œuvre de Villiers de l'Isle Adam et qui savent percer le mystère de son éloquence étrange, » l'auteur du *Nouveau Monde* et des *Contes cruels* est peut-être » le seul des hommes de notre génération qui ait eu en lui l'étin- » celle du génie. De là la hauteur de ses conceptions, la magni- » ficence de ses rêveries, et aussi l'inachevé de son œuvre. Il est » à la fois trop grand et pas assez. »

M. Hennebicq se révolterait sans doute contre cette dernière phrase. M. Hennebicq est un enthousiaste, un cœur vibrant, qui ne veut voir dans Villiers que le plus extraordinaire prosateur lyrique de ces temps. Il dit son enthousiasme en belles phrases, et vraiment il mérite toutes nos félicitations. Ce n'est point de l'analyse froide d'un critique. Il a voulu, par delà la tombe, communiquer avec l'âme hautaine du poète et nous dire toute l'émotion qu'il a ressentie au contact du génie.

IV

LE SAGE EMPEREUR, *poème légendaire*, par M. Léon Rictor. Le sage Empereur Wilhem est, comme nous l'annonce M. Rictor lui-même, tout un poème.

Wilhem est un potentat peu ordinaire, l'auteur nous en donne l'assurance en débutant.

« Son geste unique et solitaire
Ebranle les eaux et la terre
Et fait hurler l'humanité.

Entre tous les héros :

« Il est seul à posséder
Une âme qui pourrait garder
Magnanimité, tempérance,
Hauteur, fortune, éclat, succès,
Talent de calmer sans procès
Misère, désespoir, souffrance...

Oreilles dressantes, pavillons,
Aux tempes pensers en sillons
Cheveux épais en branches d'arbre.... »

Je possède, de plus, des cuisses comme des piliers de marbre,

des pieds énormes et spatulés, ce qui est, paraît-il, le signe auquel on reconnaît les pétrisseurs de monde, comme on reconnaît les mystiques à leur crâne pointu.

Après nous avoir tracé ce portrait en pied de l'Empereur, M. Rictor nous conte l'autorité, les rêves, les désirs, le séjour, le gouvernement et les ministres de son héros. Un exemple : dans le chapitre intitulé *Mon Gouvernement*, Wilhem confesse publiquement la façon dont il administre son royaume :

« tout sur terre
Proclame un règne salubre,
De mon peuple voici le lot :

« pas un ménage où les époux
Ne produisent d'enfants beaucoup...

« Car les maris font les délices
De leurs femelles qui leur rendent
Les ardents baisers qu'ils épandent
En de novémales prémices :

« De leurs flans fécondés
Les enfants sont le prix,
Et toujours plus épris,
Les arcs sont rebandés !.....

C'est l'âge d'or. On dirait d'une fresque de Puvis de Chavannes. Les ministres de l'empereur « sont des plus sages, des hommes dévoués aux amours, aux lettres, aux usages ». Ils gouvernent « sans faiblesse et sans duplicité ». « Ils savent amasser de fortes sommes et garder pour l'armée des millions d'hommes. »

Mais, l'Empereur n'est qu'un homme; c'est le titre de la seconde partie du poème. Cette constatation très regrettable, nous sommes forcés de la faire en un nombre considérable de chapitres. Tout d'abord nous assistons à un *cortège d'orgueil*. Le monarque a voulu :

.... qu'un cortège éblouissant
Aux foules, doublement conquises
Montrât son règne florissant. »

Au milieu « des sarabandes lascives d'hétaïres jeunes et vives » les citadins « hurlent avec fureur le saint nom de leur empereur ». Puis de farouches guerriers s'avancent, ayant, comme les deux Ajax, un large thorax sur lequel les sabres se brisent ou doivent plier. « Leur front à noire chevelure est ceint de plumes de corbeau » ; et pour compléter cet attirail guerrier, « ils ont des haches, des épées, des bijoux pris sur l'ennemi parmi les panses étripées ». Comme M. Rictor nous transporte en pleine fantaisie, nous ne sommes nullement étonnés de voir soudain défilé des artilleurs qui chantent les bienfaits du canon. A la suite des artilleurs se montre un groupe d'hétaïres. M. Rictor a prévu votre surprise, et voici comment il y répond :

Elles maintiennent l'habitude
Du désir charnel en sa rectitude,
Endormant des cœurs la douleur,
Et jettent la béatitude

Des sens jusque dans le malheur
Leur rôle alors devient certes ! plus grand
Que celui du ravageur conquérant...

C'est pourquoi notre empereur les convie
A figurer dans sa glorieuse vie. »

Cet empereur est vraiment prévoyant; il ne veut pas que ses sujets perdent l'habitude de ces choses, dans l'intérêt de l'État.

Au milieu des adulateurs qui le complimentent sur sa valeur, sur sa gloire et sur son épouse, en vers qui rappellent ceux adressés jadis à Napoléon :

Il n'a pas fait une bêtise
En épousant Marie-Louise...

au milieu de la foule qui l'acclame et des soldats qui le glorifient, le sage Wilhem domine la multitude, pensif et l'œil perdu... M. Riotor ne nous dit pas où.

« Comme il passait, soudain un misérable
Devant sa monture bondit
Fendant la foule agenouillée,
Les cheveux fous et la barbe souillée,
Hurlant d'une voix lamentable :
« Je suis SOPHIS, et je suis LE MAUDIT... »

Ce nom ne dit rien au Sage Empereur qui regarde, non sans quelque mépris, ce particulier « aux dents pointues, et aux jambes couleur de fourrure d'ours ». Le Maudit profite de l'impression de stupeur qu'il a causée pour y aller de tout un discours digne de Diogène à Alexandre.

Il commence par rappeler à Wilhem que ses sujets sont des hommes comme lui et non des bêtes. Tour à tour il le menace, l'adjure d'être bon, reconnaît sa puissance et récuse ses adulateurs. Le Monarque lui répond comme Don Ruy Gomez à Don Carlos, dans *Hernani*, et termine son monologue par ces mots : « Je ris de tous et de toi, car je suis le *Maitre!*... » M. Riotor attache à ce mot une importance capitale, aussi le texte est en lettres de même.

Mais le MAUDIT reprend la parole : « Tu braves la nation » s'écrie-t-il, comme un simple tribun de 89. Sur ce, Wilhem furieux lui « lance la flèche de la *Calomnie*, le dard de la *Haine* », il veut le river « à la chaîne de l'*Impuissance* et de la *Péine*, » il l'accable de « *Foudre*, *Canon*, *Mousqueterie* ». Sophis reste debout. Troublé par un tel miracle, Wilhem demande au MAUDIT le secret de sa puissance, et celui-ci lui répond humblement :

« Pour résister à ta force insolente
Il n'a que la Sagesse, LE MAUDIT!....

Le Tyran est converti ; il veut posséder la Sagesse et, pour la trouver, voici qu'il se met en route avec Sophis. Tantôt, comme conserit, il doit abandonner son amante explorée ; tantôt proscrit, il cherche un foyer, puis pauvre, affamé, il erre sans secours. Mais le temps des épreuves n'est point encore passé. Après avoir été prêtre, il devint époux et père, et connut la Mort. M. Riotor nous dit à ce moment la transformation qui s'opéra en lui :

« De son orgueil se déchira l'étoffe,
Et son esprit devint plus philosophe.

Peu à peu il avance dans la voie de la Sagesse en se faisant maître d'école. Mais voici le coup décisif, le coup de grâce ; il assiste aux horreurs de la guerre ; c'en est fait, il brise l'épée de ses aïeux et s'humilie. Il a enfin découvert que son peuple « préfère le pain à tous ses lauriers ». Ses yeux se sont dessillés, et il s'en va lire Virgile dans quelque petit Trianon. Les bergers lui enseignent le bonheur, et il connaît les délices de la simplicité. Et là, en présence de la nature, il pénètre le grand secret du monde. Le chercheur a compris la vie de la Matière, nous apprend un titre de chapitre : c'est la *Force immuable des choses* et l'*Esprit éternel des atomes*. Dès cet instant, l'Empereur peut retourner dans son royaume, « la Sagesse s'épanouira sous son toit » ; et Sophis lui donne ce dernier conseil : « Ne rêve plus pour ta nation que l'*Elixir de Perfection!* »

Wilhem et Sophis regagnent leur patrie ; arrivé à destination le sage Empereur, qui décidément manque de tact, se permet d'offrir au Maudit, comme gage de sa reconnaissance :

..... vingt carrières d'or,
Et des chevaux blancs par centaines...

Si bien, ajoute-t-il,

..... que du matin au soir
Etranger à la peine humaine
Tu pourras mener ton espoir
Du flanc du mont jusqu'à la plaine
Aussi loin que tu pourras voir.
Tes heures seront séparées
Par le repos ou les plaisirs,
Tes mains de fleurs seront parées,
Et des servantes préparées
Satisferont tous tes desirs... »

A ces mots, Sophis est secoué d'un rire olympien. On pressent qu'il a une forte envie de s'écrier : « Non ! décidément il est trop bête ! ». Il se reprend à temps, et d'un geste noble refuse toutes ces richesses et tous ces plaisirs.

Wilhem comprend :

« C'est pour mon peuple que je veux
Former désormais tous mes vœux...

Qu'aujourd'hui même pour sa faim
On apporte par pleines tonnes
Sucres, mets solides, breuvages surfin,
Viandes succulentes et bonnes,
Plus de cent variétés de vins ;

Qu'on apporte gâteaux, sirops,
Rayons de miel et lacs de crème,
Épices, aromates, drops,
Poissons délicats de carême,
Jamais il n'en aura de trop ! »

C'est mieux que le pain gratuit. Mais Wilhem est généreux ; il ordonne en outre de distribuer « mille poids d'or pur en lingots, mille autres liés en fagots et des diamants cousus en tresses », etc., etc. Après quoi, il organise le travail pacifique, renvoie son armée aux champs et institue la fête annuelle des déshérités. C'est l'âge d'or, et Sophis prend congé du sage Empereur.

En voilà le manuel du bon prince, mis en vers et en couplets par M. Riotor, en les années de grâce, 1889-1894.

VALÈRE GILLET.

Memento

NOUVELLE DÉCOUVERTE DE M. MAUCLAIR. — Dans la *Revue Encyclopédique* : « Par un hasard singulier, Banville s'est trouvé compris dans le groupe parnassien ; il fut aussi fécond que les autres étaient infertiles, aussi exubérant qu'ils étaient froids, aussi lumineusement libre qu'ils furent contraints... »

L'UNIVERSITÉ NOUVELLE ne pourrait-elle créer une nouvelle chaire à l'usage de M. Maclair ?

LA TROISIÈME GÉNÉRATION. — Voici comment M. Albert Olivier, critique littéraire de l'*Art wallon*, apprécie *Mai*, l'œuvre de M. Arthur Toisoul (1) :

« Voilà certes un des plus beaux livres belges qui aient été publiés cette année merveilleusement littéraire.

Je n'en referai pas ici le panégyrique forcé que d'autres se plurent à commettre. Mais j'ose croire que le bouquin de M. Arthur Toisoul fera la joie de tels poètes en prose qui collectionnent les documents sur l'Arthurisme ; ce qui n'est pas pour effaroucher le petitoison qui chanta ces harmonieux vers :

*Et un, donc, et deux et trois, et te voilà debout
dans de la belle vie lumineuse et qui bout.*

Avec le vert tendre de la couverture, ce sont certainement les

(1) Ce tutoiement est désagréable.

trois meilleurs du recueil. et somme toute (pardon, le temps me manque), je pourrais résumer le talent de M. Arthur Toisoul en ces mots qu'il écrivait jadis :

*Va ! Je me sens poète
et j'en pleure de s'ôie. »*

NOS LECTEURS savent-ils ce que c'est que des « voluptés en pointe » ?

M. Christian Beck, un jeune poète wallon, nous les décrit ainsi :

Ah ! les nénuphars
Ah ! les grands nénuphars
Qui tristement s'effarent
Sous l'effroi des vents,
Des tristes vents qui passent...
Et les cygnes aux prunelles lasses
Ont vu les yeux des nénuphars
Sauter très haut, très haut
Hors de la gueule profonde des eaux.
Ils ont sauté si haut, si haut,
Qu'ils n'étaient plus dans l'eau.
Et les cygnes en qui se mire
La face très résignée

Des lunes crépusculaires

De blancs sont devenus noirs
Tristement se sont laissés choir
Au fond des eaux glissantes
Où gisent les épouvantes
Les épouvantes glauques...
Car les cygnes très las
Dedans l'œil des nénuphars
Avaient vu — pleurez ! violons ! —
Des nénuphars revenus,
O l'effroi des eaux glissantes,
Le nouveau de leurs épouvantes.

Et leur être très froid, impassible et las,
Curieusement s'en alla
Vers la triste épouvante !

Silence, ô longs violons :
Sonnez ! airains et bronzes, sonnez tous vos éclats.

UN PEU DE POÉSIE ANARCHISTE. — Pour nous consoler des nénuphars.

Voici une strophe de l'*Ode au Trois-six*, publiée dans l'*Enclos* par un troubadour libertaire :

Si vous aviez du cœur, frères, vous enverriez
Se faire f... au loin ces gens à gueule rance,
A qui n'a pas de pain vantant la tempérance,
Et dénigrant l'alcool des blêmes ouvriers.

Ces farceurs, pour lesquels tous les jours sont fériés,
Les voyez-vous trembler et savez-vous leur transe ?
Ils ont peur que le peuple, obéissant valet,
Honteux de sa torpeur éminemment française.
Illuminé par toi, connaissant ce qu'il est,
Ne refuse, enfin las, de trainer son boulet,
O trois-six à quatre-vingt-seize !

LE STYLE DE CLADEL. — défini par Leconte de Lisle : « Du nougat fait avec des cailloux. »

LE JOUR MÊME de l'ouverture du Salon de la sécession à Munich trois de nos peintres ont eu un succès rare : MM. Frans Courtens et Verhaeren ont vendu chacun une de leurs toiles, et M. Franz Binjé a trouvé un amateur qui a acheté tout son envoi, c'est-à-dire quatre aquarelles.

A L'EXPOSITION internationale de Berlin, MM. Jef Lambeaux et Evariste Carpentier ont obtenu une première médaille ; MM. P. Van der Oudera, De la Hoese et Corneille Van Leemputten une seconde médaille.

MM. A. Devriendt, Lamorinière et M^{lle} Beernaert ont été mis hors concours.

L'ART FLAMAND par Jules Dujardin, ouvrage illustré de 1,500 dessins dans le texte par Josef Middleleer et de 228 photographures hors texte en couleurs... (Arthur Boitte, éditeur, 11, rue du Magistrat à Bruxelles).

Les Franchen, les Gheerardts, les Bol, Antonio Moro, les Valkenborg, les Bril, les Cognet, les De Momper, Tobie Verhaeght, les Van Moort, et Otho Voenius, tels sont les noms des artistes auxquels sont consacrées les trois livraisons de l'*Art Flamand* qui paraissent aujourd'hui.

Sans aucun doute, cette nouvelle série est des plus instructive. Non seulement elle met en relief des artistes connus, mais signale des maîtres que la plupart ignorent chez nous, parce qu'ils ont vécu à l'étranger à cause des guerres et des persécutions religieuses qui ont ensanglanté nos provinces au XVI^e siècle, tels les Valkenborgh, les Bril, et les De Momper, initiateurs des paysagistes modernes.

En d'autres termes, les pages nouvelles de l'*Art Flamand* permettent d'établir la filiation de l'école des paysagistes depuis le XVI^e siècle jusqu'à la fin du XVII^e et elles expliquent l'art de Rubens et de son école dont les Van Noort et Otho Voenius furent les initiateurs.

LE 23 JUIN DERNIER est mort à Bruxelles M. Hubert-Ferdinand Kufferath, compositeur, pianiste, organiste, violoniste, élève de Mendelssohn et de Hauptmann, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, officier de l'Ordre de Léopold. Les funérailles ont eu lieu le 26 juin, au milieu d'un grand concours de musiciens et d'amis.

Deux discours ont été prononcés par M. Gevaert, directeur du Conservatoire et par M. Franz Servais au nom des anciens disciples du maître.

M. PIERRE LOUYS a tiré une pièce en cinq actes de son roman *Aphrodite*, dont toute la presse a dit le succès ; cette pièce, reçue au Vaudeville, y sera jouée sous un autre titre, avec Réjane dans le rôle principal.

NOTRE COLLABORATEUR ET AMI IWAN GILKIN a été, ces jours derniers, victime d'un très pénible accident. Nous prions tous ceux qui, en cette triste occasion, lui ont témoigné des marques de sympathie, d'agréer nos remerciements.

SOUSCRIPTIONS

pour le monument à élever à la mémoire de Leconte de Lisle

1^{re} LISTE

Albert Giraud, fr. 5.00 ; Iwan Gilkin, id. ; Valère Gille, id. ; Eugène Bacha, id. ; X..., id. ; Edm. Rassenfosse, id. ; G. M. Stevens, id. ; Fernand Delgouffre, id. ; Ramon Font, id. ; Ernest Verlant, id. ; Joseph Nève, id. ; Francis de Croisset, id. ; Robert Cantel, id. ; X..., id. ; Jean Demot, id. ; Léon Paschal, id.

Bibliographie.

COLLEVILLE ET F. DE ZEPÉLIN : Contes grotesques du Danemark. — HELÈNE VACARESCO : L'âme sereine ; vers. — PAUL ADAM ET ANDRÉ PICARD : Le cuivre ; drame. — J. STRADA : L'Épopée humaine ; Philippe le Bel. — HENRI DE CASTRIES : L'Islam ; impressions et études. — ARSÈNE HOUSSAYE : Souvenirs de Jeunesse ; 1830-1850. — LÉON BARRACAND : Un barbare. — M^{me} G. DE MONTGOMERY : Rondels. — PAUL MARIÉTON : Le livre de Mélancolie. — BARONNE DE BAYE : Grisailles et pastels.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCO (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCO (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50

IEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00

IEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs, étude d'histoire de droit*. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 181 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure. Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure. Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. Planches barrées après le tirage.

Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur — Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Bèguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....

demeurant à..... rue.....

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 27

18 juillet 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

ROBERT CANTEL. — M. René Doumic et la Critique.

IWAN GILKIN. — Vers.

FRANCIS DE CROISSET. — Vers.

BARNABÉ. — Li-Hung-Tchang. — Interview.

VALÈRE GILLE. — Chronique littéraire.

Z. — En voilà, des Poux!

GALÉAS. — Le Bilan du Coq rouge.

NÉCROLOGIE. — Edmond de Goncourt.

MEMENTO.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

<i>La Jeune Belgique</i> , première série (1880-1895). 15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète	75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de	7 00
<i>Le Parnasse de la Jeune Belgique</i> , 1 fort vol.	7 50
<i>Album de la Jeune Belgique</i> , 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net	4 00
THORÉ-BURGER. — <i>Les Salons</i> , études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12	6 00
DE REUL (X). — <i>Autour d'un Chevalet</i> , scènes de la vie romaine. Volume in-16.	3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

PAUL VERLAINE. — <i>Sagesse</i> , nouvelle édition.	3 50
— <i>Dédicaces</i> , tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur.	6 00
— — Edition ordinaire	3 50
— <i>Quinze jours en Hollande</i> , prose	5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à	3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — <i>Poésies complètes</i> , édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume	6 00
— <i>Moralités Légendaires</i> , 6 contes en prose	6 00
ARTHUR RIMBAUT. — <i>Poésies complètes</i> , édition définitive avec préface de Paul Verlaine	3 50
— <i>Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer</i>	3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — <i>Les Amours jaunes</i>	3 50
JEAN MORÉAS. — <i>Les Syrtes</i>	3 50
— <i>Les Cantilènes</i>	3 50
— <i>Le Pèlerin passionné</i>	3 50
— <i>Autant en emporte le vent</i>	3 00
STUART MERILL. — <i>Les fastes</i>	3 00
— <i>Petits poèmes d'Automne</i>	3 00
HENRI DE RÉGNIER. — <i>Episodes, Sites et Sonnets</i>	3 50
GUSTAVE KAHN. — <i>La pluie et le beau temps</i>	3 50
EDMOND PILON. — <i>Poèmes de mes soirs</i>	3 50
ADOLPHE RETTÉ. — <i>Cloches en la nuit</i>	3 50
— <i>Une belle dame passa</i>	3 50
— <i>Trois dialogues nocturnes</i> , prose	2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — <i>Les Cygnes</i>	3 50
— <i>La Chevauchée d'Yeldis</i>	3 50
HENRI DEGRON. — <i>Corbeille ancienne</i>	3 00
EMMANUEL SIGNORET. — <i>Le livre de l'Amitié</i> , poème.	3 00
CHARLES VIGNIER. <i>Centon</i>	3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — <i>Toute la Comédie</i>	3 50
HECTOR CHAINAYE. — <i>L'âme des choses</i> , poème en prose	3 00
GUY ROPEARTZ. — <i>Adagiettos</i>	2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires } FRANCIS DE CROISSET
 } ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Monument Leconte de Lisle

Les amis et admirateurs de Leconte de Lisle ont entrepris d'élever un monument à l'illustre poète.

La *Jeune Belgique* recevra jusqu'au 20 juillet les souscriptions que ses lecteurs voudront bien lui envoyer. Ces souscriptions formeront une liste spéciale qui sera publiée dans nos colonnes.

LA JEUNE BELGIQUE.
20, Rue du Marché-au-Bois.

M. René Doumic et la Critique

Tout dernièrement, dans le *Journal des Débats*, M. Jules Lemaitre se plaignait amèrement d'avoir vu les personnages de son théâtre quelque peu malmenés par notre éminent collaborateur, M. René Doumic. Comme M. Jules Lemaitre est un fort galant homme, il ne voulut point paraître défendre directement son œuvre, et s'attaqua à la critique en général. Or, M. Lemaitre est critique, ou passe pour tel depuis qu'il envoie aux *Débats* des feuilletons dramatiques, même dans les saisons où il n'y a plus de premières.

Pour tout article de critique, dit M. Jules Lemaitre, la première chose à trouver, c'est le trait général de l'œuvre que l'on s'est donné pour tâche d'examiner. Comme ce n'est pas toujours facile à découvrir, on l'invente, puis, par un jeu de rhétorique, on le démontre.

Et comme exemple, M. Lemaitre cite l'étude que M. René Doumic lui a consacrée. Dans cet article, écrit-il, « le pénétrant et pinçant René Doumic m'apprenait que tous les personnages de mes comédies avaient pour caractère commun de

manquer de volonté, et que mon modeste théâtre était essentiellement déterministe,— comme aussi ma philosophie, si j'en avais une. Et il le démontrait, et brillamment, parce qu'on démontre ce qu'on veut... »

Or, d'après M. Lemaitre, rien de plus faux que ce jugement.

Tout s'explique, d'ailleurs, ajoute-t-il; M. Doumic a voulu trouver l'idée maîtresse de mon théâtre; faute d'une autre, il a pris celle-là.

Lui-même, d'ailleurs, avoue s'être servi souvent de ce procédé, et il termine en disant :

« Rentrons en nous-même, et confessons que la critique n'est pas toujours quelque chose de bien sérieux; qu'elle n'est souvent, pour ceux qui s'y adonnent, qu'une occasion de systématiser, par jeu, les impressions qu'ils reçoivent d'un écrivain et d'une œuvre; que son intérêt consiste bien plutôt dans l'assemblage des traits et dans la façon dont on les déduit l'un de l'autre que dans la conformité de ces traits avec le modèle; bref, que la critique est, sauf exception, une construction en l'air, un divertissement dialectique, une plaisanterie savante et délicate... »

M. Jules Lemaitre a eu grand tort de généraliser; s'il s'était contenté de l'aveu de la fin, tout aurait été parfait. Depuis longtemps déjà, l'on avait reconnu que la critique de l'auteur des *Impressions de théâtre* manquait de ce caractère objectif qui fait l'inestimable valeur, à des degrés différents, des ouvrages de Sainte-Beuve et de Taine, et, parmi les contemporains, de MM. Paul Bourget, René Doumic, Brunetière et Albalat.

Quoi qu'il en dise, et malgré le petit plaidoyer qu'il a placé en tête de son sixième volume des *Contemporains*, la critique de M. Jules Lemaitre est réduite à la valeur de l'opinion d'un homme de très bon goût, et de goût très sûr, qui reste mal-

heureusement trop sous l'influence du public et du moment.

Au nom de quels principes M. Lemaitre juge-t-il une œuvre dramatique? Quelle est l'esthétique dont il lui semble que l'on doit respecter les règles?

Nul ne saurait répondre à ces questions, et M. Lemaitre moins que tout autre. Sa sincérité, dont il aime à parler, personne ne la conteste; mais croit-il qu'elle n'existe pas chez les critiques qui veulent, dans leurs articles, un peu plus d'objectivité et un peu moins de scepticisme bavard?

En ce moment où le Parnasse semble avoir été envahi par une troupe nombreuse d'hystériques et de fous, il importe, plus que jamais, que la critique se garde de n'être que l'expression du bon goût personnel. Il faut que ceux qui ont assumé la responsabilité de juger les œuvres de leurs contemporains, tiennent leur rôle avec conscience, sans faiblesse et sans trop d'indulgence, et montrent *objectivement* les défauts immenses d'esthétique formelle et fondamentale, qui encombrant les œuvres de la plupart de nos jeunes écrivains.

Déjà à propos de son livre, *Les Jeunes*, M. René Doumic avait mérité les félicitations de tous ses aînés pour la sagacité avec laquelle il avait découvert les défauts de la génération actuelle, et pour la sévérité avec laquelle il n'avait pas hésité à les condamner.

Ces mêmes qualités, nous les retrouvons aujourd'hui dans son dernier volume, *Études sur la Littérature française* (1), dont nous avons eu l'occasion, il y a quelque temps, de signaler l'un des chapitres consacrés à l'enseignement du latin.

Parlant du livre de Nordau, qui fit tant de bruit il y a deux ans, *Dégénérescence*, M. Doumic fait justice du système logique de l'auteur. M. Max Nordau, en effet, possède une méthode particulière de raisonnement que l'on pourrait qualifier aisément de malhonnête si l'on ne connaissait la folle et naïve sincérité de l'homme. M. Nordau prend comme base de son raisonnement une thèse, généralement exacte; puis il la développe, mais en l'étendant ou en la restreignant

d'une manière arbitraire; cependant, avec quelques réserves, le lecteur continue à admettre d'une façon générale les idées de l'auteur; puis, tout à coup, sans qu'on s'en aperçoive, celui-ci fait une volte, et, continuant son raisonnement, arrive à des conclusions généralement si absurdes qu'elles cessent d'être paradoxales.

A la première lecture, on ne s'aperçoit guère de la fausseté de ce procédé. M. Nordau a soin de nous habituer, pendant quelques pages, à des raisonnements d'une exactitude mathématique; puis, tout à coup, il passe du procédé scientifique au procédé dogmatique; il affirme ce qui est faux; il impose ce qui est absurde, tout en ayant l'air de continuer son premier raisonnement.

L'on connaît la thèse de M. Nordau dans son ouvrage *Dégénérescence*: « Tous les écrivains sont des dégénérés; tous les lecteurs sont des hystériques; » cela parce que l'humanité a été surprise par le rapide développement industriel de ce siècle et qu'elle n'a pas eu le temps de s'adapter aux nouvelles conditions de son existence.

M. Doumic réduit à leur juste valeur les arguments de M. Max Nordau. S'il semble, en effet, qu'un vent de folie ait soufflé sur l'Europe depuis quelque temps, ce serait une erreur de croire que le spectacle de la période actuelle ne puisse être rapproché d'aucun de ceux que nous offrent le passé. Avec une grande justesse, M. Doumic nous rappelle l'époque de la Fronde: « On y trouvera en abondance les mêmes signes de malaise, les mêmes désordres dans les mêmes tares, que quelque contemporain, pessimiste et médecin, aurait pu, s'il lui en aurait pris fantaisie, interpréter dans le sens de la sénilité et de l'épuisement. Pétrarchisme, gongorisme et marinisme, ce n'étaient qu'autant de noms de l'obscurité et de l'affectation. L'*Adone* était pour le moins aussi délirant que *Pelléas et Mélisande*. Et si l'Espagne et l'Italie nous servaient de modèles au lieu de la Russie et des pays scandinaves, les snobs d'alors n'en trouvaient pas moins à satisfaire leur manie d'exotisme.... Pour ce qui est de la Bohême de l'art, on en voyait foisonner les exemplaires débraillés et cyniques, et les cabarets littéraires regorgeaient de poètes parmi lesquels on en cite qui ne manquaient ni d'esprit, ni de verve trouble, ni au besoin de véritable élan lyrique. Ils étaient obscènes à plaisir; on pourrait étudier chez eux toutes les formes de l'« érotomanie ».... Les médecins

(1) Paris, Perrin, 1896. 1 vol. in-16, 3 fr. 50 c.

Sommaire : Froissart. — Saint François de Sales. — Gourville. — Montaigne. — L'Opéra et la Tragédie. — Diderot. — Chamfort et Rivarol. — Florian. — Joseph de Maistre. — Benjamin Constant. — Mérimée. — La duchesse de Broglie. — Littérature et dégénérescence. — L'enseignement du latin.

auraient-ils beaucoup de peine à retrouver chez Théophile ou chez Saint-Arnaut, chez Faret ou chez Desbarreaux « la forte asymétrie du crâne de la physionomie mongoloïde ». Il ne faudrait pas les mettre au défi.... Or de cette littérature, la plus folle qui soit, ce qui est sorti, c'est la littérature la plus raisonnable; comme si, pour retrouver toute sa vigueur, notre esprit avait eu besoin de rejeter d'abord tous ces éléments malsains, et comme si la raison avait dû se débarrasser de ces scories pour briller ensuite de tout son éclat ».

M. Doumic fait ensuite remarquer avec beaucoup de raison que malgré l'immense influence de Jean-Jacques Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, deux écrivains « dont le premier était fou et l'autre fut, pour le moins, bizarre », la littérature du XIX^e siècle a montré par l'abondance et la richesse de la production, qu'elle était pleine de force et de vitalité. Si pour le moment elle semble malade, c'est qu'elle veut changer d'idéal. Pour en trouver un, « la littérature comme affolée va en tous les sens et le plus souvent à rebours du bon sens. Il convient alors de ne pas s'étonner outre mesure des bizarreries auxquelles on assiste. Mais il faut plutôt tâcher de discerner quels éléments sont en présence, afin d'aider autant que possible au travail de leur combinaison dans une forme nouvelle ». Comme la plupart des positivistes, M. Nordau repousse toutes les questions auxquelles la sienne ne répond pas en ce moment, comme d'« absurdes rêvasseries », et des « associations d'idées dérégées »; il nous défend même, si elles se posent à nous, malgré nous, d'en souffrir.

L'inanité d'une pareille prétention saute aux yeux de tous.

Si M. Nordau a raison d'affirmer que pour le moment notre race semble fatiguée, il eut beaucoup mieux fait, au lieu de prêcher la littérature scientifique, de prêcher le développement de la volonté.

La plupart des hommes menant une vie intellectuelle en ce moment, se sentent incapables, en présence de deux idées contradictoires, de se décider, de faire leur choix. Déjà, comme le montre fort bien M. Doumic, dans une autre étude, cette tendance existait, au commencement de ce siècle, chez un homme cependant supérieur, Benjamin Constant, qui écrivait, dans son *Journal intime* :

« C'est une accusation à laquelle tous les gens éclairés sont exposés parce qu'ils voient les deux, ou pour mieux dire les mille côtés des objets et

qu'il leur est impossible de se décider, de sorte qu'ils ont l'air de chanceler tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. »

L'argument est absolument faux. Ce n'est pas parce qu'ils n'aperçoivent qu'une idée, que certains hommes sont volontaires, mais bien parce qu'en apercevant plusieurs ils sont capables de les apprécier, de les comparer, et surtout de les *subordonner*.

C'est cette faculté qu'à l'heure présente il faudrait surtout développer chez les jeunes gens; car elle leur rendrait la force et la santé de l'esprit et ferait rapidement cesser cette trop longue période de trouble et de folie.

Et c'est pourquoi, loin de suivre l'exemple de M. Jules Lemaitre qui essaie de dénigrer ces qualités chez un critique, c'est-à-dire là où elles sont le plus nécessaire, il faut, devant la perspicacité et le courage de M. René Doumic, lui témoigner de l'admiration et de la reconnaissance!

ROBERT CANTEL.

Confidence

Du lit, où ma jambe brisée
Me tient captif, mais sans souffrir,
Je vois derrière la croisée
La fraîche glycine fleurir.

Lorsque frémissent les fleurettes
Que le vent secoue en fuyant,
Je pense aux villes inquiètes
Où s'agite un peuple bruyant.

Mais lorsque les grappes fleuries
Se fixent dans l'air arrêté,
Je songe aux heures infinies
De ma triste immobilité.

IWAN GILKIN.

12 juillet 1896.

Par ce beau soir d'automne!

Quel est l'amer chagrin qui sépare nos âmes
Et qui met aujourd'hui de l'ombre sur ton front?
Pour charmer ton souci mes lèvres te diront
Les mots fervents et doux qui font pleurer les femmes.

D'un désir inconnu nos cœurs sont tourmentés
Et nous sommes parfois las de trop nous connaître.
L'ennui comme un serpent dans nos baisers pénètre.
Nous avons épuisé toutes les voluptés.

Pourtant si tu le veux, par ce beau soir d'automne,
 Sous le soleil qui meurt en dorant tes cheveux
 Nous nous enlacerons comme aux premiers aveux,
 Et ma main pressera ta main qui s'abandonne.

Nous nous croirons très purs, très enfants et très doux,
 Tu seras rougissante et je serai timide,
 Et je verrai briller dans ton regard humide
 Un rêve qui fera vaciller mes genoux.

Et devant la langueur du ciel et de la terre,
 A l'heure paresseuse où le soleil s'endort
 Et revêt l'horizon de violet et d'or,
 Nous goûterons le charme infini de nous taire.

FRANCIS DE CROISSET.

Li-Hung-Tchang

interviewé par la *Jeune Belgique*.

La *Jeune Belgique* a profité du passage à Bruxelles du vice-roi du Pé-Tché-Li pour lui adresser quelques questions au sujet de la littérature chinoise d'aujourd'hui. Notre reporter a trouvé le vice-roi assis sur un escabeau de porcelaine au milieu de son appartement. Il portait d'un air serein sa veste de soie canari aux revers délicatement brodés par les Japonais.

Notre littérature fait une rougeole, dit-il. Les grands classiques de l'époque des Thang, l'incomparable Li-Taï-Pé, le merveilleux Thou-Fou, les illustres Tché-Tsié, Sao-Nan, Ouan-Tsé, Son-Tong-Po et leurs émules, l'honneur de la poésie chinoise, ces grands hommes dont les œuvres magnifiques et inégalées se transmettent pieusement de génération en génération, voici que, par un bizarre retour de fortune, ils n'ont plus l'heur de plaire à la jeunesse actuelle, qui, d'ailleurs, ne les a pas lus et s'obstine à ne pas les lire. Bien mieux, les plus jeunes d'entre nos étudiants, des moutards de Pékin et de Canton, dont la queue est longue à peine de quelques centimètres, se sont avisés de bouleverser notre versification séculaire et d'y substituer un petit gâchis de leur invention, où, en dépit de notre bonne volonté, il nous est impossible de rien trouver de précis.

NOTRE REPORTER. — Puis-je vous demander quelques détails ?

LI-HUNG-TCHANG. — Très volontiers. Notre langue ne se compose que de monosyllabes. Impossible de fonder là-dessus une poésie quantitative. Nos vers ont donc pour base la mesure, c'est-à-dire un nombre déterminé de syllabes, et pour signaler la dernière, pour marquer la fin du vers, nous avons recours à la rime. Notre poésie a donc les mêmes bases fondamentales que la vôtre et la raison s'en trouve dans la nécessité ou la nature des choses.

Mais la nature des choses est le moindre souci de nos bambins. Ils veulent changer pour le plaisir de changer. C'est la théorie du bazar pour le bazar. On rimait ? A bas la rime ! On comptait les syllabes ? A bas la mesure ! Enfilons les mots au petit bonheur et allons souvent à la ligne pour empêcher le lecteur naïf de reconnaître, dans ces prétendus vers, la très réelle et très mauvaise prose qui est le seul résultat de ce beau travail !

NOTRE REPORTER. — Fichtre ! Et personne n'a renvoyé ces petits messieurs à l'école ?

LI-HUNG-TCHANG. — Dans la grande capitale de l'Empire du Milieu, les plus gros mandarins ont hoché la tête d'un air

entendu. L'un a dit : « Heu ! Heu ! Il sortira peut-être quelque chose de là. » Un autre a proféré : « Ce n'est pas que ça soit beau, mais c'est curieux. » Bref, personne n'a osé dire la vérité, de peur d'avoir toute la bande de moutards hurlant à ses trousses.

NOTRE REPORTER. — Il ne s'est donc produit aucune résistance ?

LI-HUNG-TCHANG. — Pardon. A Canton, la seconde ville de l'Empire, un groupe de jeunes poètes qui publie la *Jeune Chine* a résolument déclaré la guerre à ces stupidités.

Cette *Jeune Chine*, abandonnée l'an dernier par quelques esprits chagrins qui ont fondé le *Faisan Rouge*, a pour rédacteurs de bons poètes : Tchi-Ro, Tchi-le, Tchi-Lking, Tsé-Oué-Ring, Kroa-Tsè, Han-Tzel, etc.

Le *Faisan rouge* essaie de leur opposer Oué-ra-reng, Thoua-Soul, Ouan-dhè-puth et Ru-Thers. C'est à pouffer de rire. Ces avaleurs de sabres de bois ne sont gobés que par les snobs de nos grandes villes qui aiment à mettre leur queue à l'envers. Ils ont d'ailleurs pour eux le grand bouf-bouf de Canton.

NOTRE REPORTER. — Le bouf-bouf ?

LI-HUNG-TCHANG. — On appelle ainsi les hommes qui parlent avec véhémence de choses qu'ils ne connaissent point et qui font mine d'avaler tout le monde si l'on n'est pas de leur avis. Le bouf-bouf de Canton aime de poser au Me-Tsen (tel est le nom d'un mandarin fameux dont la générosité pour les artistes devint légendaire). Mais comme il n'a pu être le Me-Tsen des *Jeunes-Chine*, il s'est rabattu sur les concasseurs de syllabes ; Oué-ra-reng est son dieu. Aussi l'a-t-il fait décorer du bouton de chrysocale par le Fils du Ciel.

NOTRE REPORTER. — L'empereur lit donc les ouvrages de ces écrivains ?

LI-HUNG-TCHANG. — Pas le moins du monde. Il en fait des cocottes. Le Fils du Ciel excelle à faire les cocottes. Il les fait comme pas un souverain.

NOTRE REPORTER. — Auriez-vous la bonté de me donner un échantillon de l'art des deux écoles ?

LI-HUNG-TCHANG. — Voici une petite pièce écrite par l'empereur Von-Ti, qui a été traduite en français par Louis Bouilhet. C'est la *Chanson des rames*.

Bois chenus, ah ! vent d'automne !
 L'oiseau fuit, ah ! l'herbe est jaune !
 Le soleil, ah ! s'est pâli !
 J'ai le cœur, ah ! bien rempli !

Sous ma nef, ah ! l'eau moutonne
 Et répond, ah ! monotone,
 A mon chant, ah ! si joli !

Quels regrets, ah ! l'amour donne !
 L'âge arrive, ah ! puis l'oubli !

Ce n'est qu'une blquette, mais avouez qu'elle est charmante et que le ah ! du rameur, coupant chaque vers, lui donne un rythme ravissant.

Voici maintenant un fragment de Oué-ra-reng :

Au coin du bois est un cercueil
 Avec un mort qui tient son œil
 Avec un mort qui tient son cœur
 Comme une pierre en sa main droite.

Le corps, qui donc l'a mis si pâle
 Après les chocs du dernier râle,
 Qui donc l'a mis pour à toujours
 Si longuement pâle en sa boîte
 Avec la pierre en sa main droite ?

Est-ce son œil, est-ce son cœur,
Cette pierre qu'il tient en sa main droite
Où l'éclat d'or du soir miroite ?

Cela continue longtemps sur le même ton et cela se termine ainsi :

Envoyez lui vos anges vibrants d'or
Qui sur les pauvres défunts pleurent,
Pour mettre au ciel comme une étoile
Le caillou d'œil ou bien de cœur
Qu'il tient serré dans sa main droite.

Voilà, monsieur, deux spécimens dont la comparaison vous permettra d'apprécier les mérites des deux systèmes et le goût des deux catégories d'écrivains.

Sur ce, nous remercîames Li-Hung-Tchang et primes congé de lui.

BARNABÉ.

Chronique littéraire.

LES ACTES DE DIOTIME, par J.-Ph. Heuzey.
Calmann-Lévy, éditeur.

Voici un livre intéressant à plus d'un titre : il est écrit dans un style sobre et net, et il n'est pas mystique.

Sous prétexte d'écriture artiste, nous avons vu naître un style flamboyant, aux raffinements exquis, aux complications délicates et rares, enjolivant la plus complète absence de pensées supérieures. Ce dilettantisme est la marque des littératures vieillissantes ; il est, en quelque sorte, le luxe du luxe, la beauté de la beauté.

C'est une loi naturelle que cette décadence de l'art par l'art lui-même. « Arrivé à la beauté pure, écrivait Paul de Saint-Victor, l'art s'altère en s'enrichissant. La complexité succède à l'unité, les accords variés avec les dissonances qu'ils entraînent, à l'harmonie simple, les raffinements d'un esprit moderne à l'ingénuité primitive. Il faut que la colonne dorique se charge de l'acanthé touffu de Corinthe (1). »

M. Heuzey n'a sacrifié, ni aux préciosités des de Goncourt, si adorablement diluées par l'école de Paul Verlaine et de Stéphane Mallarmé, ni aux grossièretés et aux enfantillages de nos néo-primitifs. Il a su garder une juste mesure, au risque de se faire délicatement railler par les suprêmes décadents, ou insulter à pleine gorge par nos nouveaux Hurons.

L'auteur des *Actes de Diotime* a des pensées nettes et précises, et tient surtout à les présenter à ses lecteurs comme elles se présentent à son cerveau. Il n'a nul souci de les agrémenter de variations musicales, ou de les étirer en filigranes imperceptibles. Il est concis sans sécheresse et décisif sans brutalité.

Nous avons aussi, en débutant, félicité M. Heuzey de n'être pas mystique. C'est actuellement une qualité assez rare. M. Heuzey aurait pu l'être comme tout le monde, d'autant plus qui lui arrive souvent de développer un sujet au moyen de citations tirées des Évangiles. A chaque page, on pressent le danger. M. Heuzey joue-t-il avec le feu par dilettantisme ? est-il sur son chemin de Damas (fils), ou bien veut-il nous communiquer simplement quelques frissons, et sourire alors délicatement de notre peur ? M. Heuzey n'est pas sans savoir que saint Mathieu, saint Luc, saint Paul sont des auteurs à la mode ; il n'ignore pas qu'en lisant un livre de vers, un roman, un vaudeville, un livre de cuisine dans lequel on parle quelque peu latin, ou n'importe quel autre écrit, on risque fort d'assister, au dernier chapitre, grâce à celui de quelque vieille cathédrale moyenâgeuse, à la conversion sincère et définitive de l'auteur.

Eh bien ! malgré tout, il s'obstine à faire des citations pieuses et à ne pas se convertir. Et je crois, entre nous, que M. Heuzey ne se convertira jamais : il a trop d'esprit, ce qui prouve le manque de foi. Un mystique, ou un apprenti mystique, est incapable d'un mot spirituel, pour cette raison fort simple qu'il prend tout au sérieux. Lisez tout saint Augustin, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, Angèle de Foligno, et vous ne découvrirez pas le plus petit calembour.

M. Heuzey ne joue pas avec les mots, il est vrai ; il fait pire, il jongle avec les textes sacrés. Il les extrait d'une main adroite, les considère avec un sourire et, tout à coup, il en tire des conclusions qui charment par leur imprévu. Et nous applaudissons lorsque le tour est bien exécuté, premièrement, parce que l'art a été bien servi et, secondement, parce que nous y trouvons une leçon morale.

Depuis quelques années, nous assistons à une nouvelle poussée de catholiques-romantiques à la façon de Lamennais. Tout le monde aujourd'hui, depuis Tolstoï jusqu'à M. Valabrègue, donne, comme la seule bonne, son interprétation des Évangiles, sans savoir, sans doute, que ce droit appartient à l'Église seule. M. Heuzey, lui aussi, a donné son interprétation, probablement pour démontrer que l'on peut d'un texte, comme d'une manche d'escamoteur, tirer tout ce que l'on veut. Nous l'avons dit : le tour a été bien joué et nous applaudissons.

II

Ballades, par PAUL FORT (édition du livre d'art).

Nos lecteurs se rappellent la *Ballade* que nous avons publiée dernièrement, à l'intention de leurs enfants ou petits enfants. Dans le même numéro, nous promettons un second chef-d'œuvre du même genre. L'auteur, M. Paul Fort, nous donne aujourd'hui l'occasion de remplir notre promesse. Voici une pièce rare extraite de son récent volume :

VI Du temps qu'on allait encore aux baleines, si loin qu'ça faisait, mat'lot, pleurer nos belles, y avait sur chaque route un Jésus en croix, y avait des marquis couverts de dentelle, y avait la Sainte-Vierge et y avait le Roi.

Du temps qu'on allait encore aux baleines, si loin qu'ça faisait, mat'lot, pleurer nos belles, y avait des marins qui avaient la foi, et des grands seigneurs qui crachaient sur elle, y avait la Sainte-Vierge et y avait le Roi.

Eh bien, à présent, tout le monde est content, c'est pas pour dire, mat'lot, mais on est content !... Y a plus d'grands seigneurs ni d'Jésus qui tiennent, y a la république et y a l'président, et y a plus d'baleines ! »

Dans une de ses ballades, M. Paul Fort déclare qu'on lui a jeté des boules de neige parce qu'on ne l'a pas compris, que quelques-uns lui ont dit qu'il était bête et d'autres fou. M. Paul Fort oublie une hypothèse. Ma foi ! la bonne fumisterie n'est pas à dédaigner. Voir prendre au sérieux par quelque gobe-mouche enthousiaste l'œuvre d'une demi-heure de gaité, c'est un plaisir délicat que je comprends fort bien. M. Paul Fort a dû bien rire en lisant les dithyrambes de l'*Art Moderne* et du *Réveil*. On a tout loué, jusqu'aux gravures si personnelles de MM. Dumont, Huard, etc. Le titre ne porte-t-il pas : « bois originaux » par un tel ? Malheureusement, le beau varlet si original qui orne la couverture, n'est autre que la *reproduction pure et simple* d'une carte à jouer du XVI^e siècle, appartenant à la Bibliothèque de Rouen (Voir P. LACROIX et F. SERÉ, *Le moyen âge et la Renaissance*, t. II, chapitre XIV).

A fumiste, fumiste et demi. Que M. Fort se méfie !

VALÈRE GILLE.

(1) *Les Deux Masques*, t. II, p. 232.

En voilà, des poux!

Dans *Une Cause littéraire*, M. Firmin Vanden Bosch nous reprochait d'être injustes à l'égard de M. Verhaeren.

« Ne cherchons pas, disait-il, les poux dans la crinière du lion! »

Vraiment, il est un grand poète, n'est-ce pas? celui qui a chanté la Beauté en ces strophes magnifiques :

« La rose Égypte et la Grèce dorée
Jadis, aux temps des Dieux, l'ont instaurée
En des temples d'où s'envolait l'oracle;
Et Paris et Florence ont rêvé le miracle
D'être, à leur tour, l'autel où ses pieds clairs,
Vibrant d'ailes, se poseraient sur l'univers.
Aujourd'hui même, elle apparaît dans les fumées
Les yeux offerts, les mains encor fermées,
Le corps exalté d'or et de soleil.
Un feu nouveau d'entre ses doigts vermeils
Glisse et provoque aux conquêtes certaines,
Mais les marteaux brutaux des tapages modernes
Cassent un bruit si fort, sous les cieus ternes,
Que son appel vers ses fervents s'entend à peine.

Et néanmoins elle est la totale harmonie
Qui se transforme et se restaure à l'infini,
Par à travers les mille efforts que l'on croit vains.
Elle est la clef du cycle humain,
Elle suggère à tous l'existence parfaite,
La simple joie et l'effort éperdu,
Vers les temps clairs, baignés de fête
Et sonores, là-bas, d'un large accord inattendu.
Quiconque espère en elle est au delà de l'heure
Qui frappe aux cadrans noirs de sa demeure;
Et tandis que la foule abat, dans la douleur,
Ces pauvres bras tendus vers la splendeur,
Parfois, déjà, dans le mirage où quelqu'âme s'isole
La beauté passe — et dit les futures paroles. » (1).

Ce qui frappe d'abord le regard, c'est la disposition typographique de ce morceau. Il est composé de vers de diverses mesures; néanmoins, tous ont une même marge. C'est une innovation. Jadis, on eut imprimé les premiers vers comme suit :

La rose Égypte et la Grèce dorée
Jadis, au temps des Dieux, l'ont instaurée
En des temples d'où s'envolait l'oracle;
Et Paris et Florence ont rêvé le miracle
D'être à leur tour l'autel où ses pieds clairs,
Vibrant d'ailes, se poseraient sur l'univers.

L'avantage de la disposition classique saute aux yeux. Supposez que, sans préparation, vous lisiez cette pièce à haute voix. Vous rythmez de la même manière les trois premiers vers, qui sont égaux; mais la position typographique du quatrième vers vous avertit qu'il est d'une mesure plus longue, et, grâce à cet avertissement graphique, vous le rythmez convenablement, bien que vous déchiffriez. Avec la disposition adoptée par M. Verhaeren, vous vous trompez infailliblement, et votre diction sera nécessairement mauvaise.

Passons à la composition littéraire. Le sujet n'est pas neuf; tout le monde sait qu'après l'Égypte et la Grèce, Florence et Paris (et non pas, si l'on veut garder l'ordre historique, Paris et Florence) ont aspiré au rôle de métropoles artistiques. M. Verhaeren a trouvé des traits heureux. Tels sont « les pieds clairs, vibrants d'ailes », qui rappellent ces beaux vers de Victor Hugo :

Ce pied blanc, ce pied fait de jour,
Ce pied rose, hélas! car il saigne,
Ce pied nu, c'est le tien, Amour!

Le trait suivant :

Un feu nouveau d'entre ses doigts vermeils
Glisse...

évoque le souvenir de cette adorable strophe de Banville :

Elle glissait au bord de ces flots murmurants
Et baignés d'harmonie
Et portait la lumière en ses doigts transparents
Comme une Polymnie.

Nous ne signalons pas ces réminiscences pour diminuer la valeur des images de M. Verhaeren, mais pour montrer qu'on n'est pas toujours aussi original qu'on prétend l'être. Nous n'attachons qu'une valeur très relative à ce genre d'originalité; les ressemblances semblables à celles que nous venons de signaler ne sont fâcheuses que pour les écrivains qui ont l'outrecuidante prétention de ne ressembler jamais à personne et de ne rien devoir à autrui.

Poursuivons. A côté de quelques belles images, on rencontre dans ce morceau des expressions vagues, banales ou brutales, dont la beauté est fort contestable, surtout lorsqu'il s'agit de peindre la Beauté.

Ce feu qui « provoque à des conquêtes certaines » Quelles sont ces conquêtes? Deux lignes plus loin, les tapages modernes « cassent un bruit ». On peut casser une cloche ou une trompette, on ne casse pas un bruit. Si on le pouvait faire, le bruit cassé serait un bruit interrompu.

Les vers suivants manquent de poésie : ils rampent péniblement :

... Cassent un bruit si fort vers les cieus ternes,
Que son appel vers ses fervents s'entend à peine.
Et néanmoins (?) elle est la totale harmonie
Qui se transforme et se restaure (!) à l'infini
Par à travers les mille efforts que l'on croit vains.

Style de reporter risquant des réflexions d'esthétique dans un feuilleton dont on lui a confié l'intérim. On goûtera surtout l'harmonie qui « se restaure ». Toute cette tirade n'est pas digne du sujet traité par le poète.

Les vers qui suivent ne valent guère mieux. On comprend ce que le poète veut dire, mais il le dit mal, d'une manière molle et terne, qui contraste péniblement avec les brillantes images de tout à l'heure.

La pensée finale n'est pas neuve non plus : *l'homme de génie devance son temps; il vit déjà dans l'avenir*. On se rappelle avec quelle force cette idée ancienne a été traitée par Schopenhauer et par Victor Hugo (dans *William Shakespeare*) :

Quiconque espère en elle est au delà de l'heure
Qui frappe aux cadrans noirs de sa demeure.

Le premier vers est bien venu; le deuxième appauvrit et embrouille l'idée. Ce n'est pas l'heure qui sonne dans sa maison que le grand homme devance; c'est l'heure de la foule. Puis, dans quelle maison trouve-t-on des cadrans noirs? Enfin il est exorbitant de dire que l'heure frappe au cadran; elle est frappée sur le timbre ou sur la cloche; tout au plus l'usage permet-il de dire : *l'heure sonne au cadran*, la partie étant prise ici pour le tout et le cadran tenant lieu de toute l'horloge. Vétilles, dira-t-on?

Ces vétilles distinguent les vrais écrivains des barbouilleurs de papier.

Z.

Le Bilan du « Coq Rouge »

Voilà un an et quelques mois que les scissionnaires de la *Jeune Belgique* ont fondé le *Coq Rouge*, dont le cocorico devait bouleverser le monde.

On peut se demander, aujourd'hui, quel est le résultat de leur entreprise. Le compte en est tôt fait.

MM. Eekhoud, Demolder, Desombiaux, Delattre, Krains, etc., ont publié dans leur revue à peu près ce qu'ils eussent publié dans la *Jeune Belgique*, s'ils fussent demeurés chez nous.

(1) *Les Villes tentaculaires*. — *Les Idées*, p. 100.

Pas une révélation, pas un nom nouveau. Pas un seul! Pour publier des vers, on a dû s'adresser à M. Verhaeren, à des poètes français, aux lamentables avortons que de petites revues de moutards avaient déjà suffisamment fait connaître.

Les nouveautés promises par ces apporteurs de neuf se réduisent donc à zéro.

Si c'est pour obtenir ce brillant résultat que ces messieurs ont quitté la *Jeune Belgique*, ce n'était vraiment pas la peine de faire une si bruyante sortie.

Le *Coq Rouge* s'est fâché grossièrement parce que, dans l'*Almanach de l'Université de Gand*, M. Rodrigue Sérasquier a dit qu'à son avis le *Réveil* est une revue plus intéressante. C'est pourtant une opinion très raisonnable.

GALÉAS.

Mort de M. Edmond de Goncourt

M. Edmond de Goncourt est mort mercredi à Champrosay (Seine et Marne), dans la propriété de M. Alphonse Daudet, où il s'était réfugié depuis le commencement de sa maladie.

Il était né à Nancy, le 26 mai 1822; son frère Jules était de huit années plus jeune; tous deux étaient les petit-fils de Jean-Antoine Huot de Goncourt, député à l'Assemblée nationale en 1789.

M. Edmond de Goncourt était arrivé samedi dernier à Champrosay, souffrant de la maladie de foie dont il était atteint. Mercredi matin, on constata les symptômes d'une congestion pulmonaire, et à 2 heures il expirait sans souffrance dans les bras de M. et M^{me} Daudet.

Nous ne saurions en aussi peu de lignes retracer le rôle d'Edmond et de Jules de Goncourt dans la littérature française. Qu'il nous soit permis de terminer en rappelant ce simple trait de magnifique générosité:

Dès qu'ils eurent acheté leur maison d'Auteuil, les Goncourt y réunirent les principaux écrivains contemporains, en une sorte d'académie dite du *Grenier*. Le but de cette académie est d'assurer, grâce à une rente individuelle de 6,000 fr., qui sera constituée par la fortune personnelle et par la vente des collections des fondateurs, l'indépendance de dix hommes de lettres élus sous cette seule condition qu'ils ne soient ni politiques, ni grands seigneurs.

M. Alphonse Daudet, resté le plus cher ami du maître, est l'exécuteur du testament qui la constitue.

Memento

NOUS RECEVONS la lettre suivante, que nous insérons avec d'autant plus de plaisir que les procédés de M. Paul Lacomblez ont toujours été, envers nous, d'une correction irréprochable:

« Bruxelles le 11 juillet 1896.

» Monsieur le Directeur,

» L'on me dit qu'une Revue belge, dont un des propriétaires-fondateurs me serrait la main il y a deux jours, a commis récemment, à propos de l'incident Bourget-Lemerre, une plaisanterie perfide où les gens qui ne connaissent pas « le plus amène et le plus rond de nos prosateurs » pourraient puiser un doute sur ma probité.

» Voudriez-vous, Monsieur le Directeur, avoir l'extrême obligeance de publier ceci, qui peut intéresser plusieurs de vos lecteurs:

« L'éditeur P. Lacomblez déclare que toutes les pièces de

» comptabilité relatives aux volumes édités par lui ont tous jours été et sont encore à la disposition des auteurs désireux de les contrôler. »

» J'ai déjà dit à l'Antinoüs, que mon physique tracasse, ce que je pensais de son esprit d'après-lambic.

» Quant aux inimitiés qui me sont connues depuis longtemps, du temps même où on jouait vis-à-vis de moi la camaraderie, elles ne trouveront pas, dans ma carrière d'éditeur, un manquement à ma parole ou à un contrat. Cela seul peut intéresser les artistes... et moi-même.

» Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, avec mes remerciements, l'assurance de ma considération distinguée.

» P. LACOMBLEZ. »

L'HOMME INTÈGRE. — Nous lisons dans le *XX^e Siècle*: « *Décoré malgré lui* ». — M. Emile Verhaeren est Belge. Il est aussi poète et, par suite, irritable. Ses amis disent qu'il a du génie. Mais les amis ne marchent pas les hyperboles.

Quoi qu'il en soit, il paraît que M. Verhaeren n'est pas content du tout. Ne s'est-on pas avisé de le décorer de l'Ordre de Léopold — la Légion d'honneur des Belges — sans le consulter! Or, comme M. Verhaeren professe des théories avancées, cela le met dans une fâcheuse posture.

Les amis du poète assurent qu'il a protesté auprès du ministre compétent. Au contraire, les amis du ministre compétent donnent à entendre que, la décoration a été sollicitée par le poète ou par certain de ses familiers.

L'auteur des *Villes tentaculaires* (!) doit-il porter le ruban?

Telle est la grave question qui se pose en ce moment dans le petit cénacle. Le ruban, dans son genre, n'est-il pas une « tentacule » lancée sur l'homme par le pouvoir? »

M. Verhaeren prendra-t-il conseil de ses anciens amis de l'*En dehors*, de ceux des *Temps nouveaux*, de ceux de la Maison du Peuple ou de ceux du Ministère?

M. VIELÉ-GRIFFIN ET L'ART SOCIAL. — Dans le *Mercur de France*, M. Vielé-Griffin dit d'excellentes choses à propos du dernier livre de vers de Ch. Retté:

« La *Divine Comédie* est belle, non pas à cause des opinions tour à tour guelfes et gibelines de Dante, mais en dépit d'elles, ou mieux, sans que le lecteur s'en soucie; M. Retté et moi nous ne nous passionnons évidemment guère pour les luttes municipales de Florence. Il est donc téméraire de chercher un autre but à la poésie que la traduction verbale de la Beauté (ce mot n'est pas vague pour l'artiste, M. Retté le comprend); la noblesse et la générosité des idées qu'elle peut envelopper sont choses en dehors d'elle; sans quoi le livre de M. Gravé serait le plus beau des poèmes. Maintenant, il est constant que l'expression de telles idées peut être, pour le poète, le prétexte et le stimulant d'une œuvre sublime; mais j'estime qu'il appartient à l'artiste de transposer en sa langue — marbre, couleurs ou strophes — sa puissance émotionnelle. »

Le grand danger, je le redis, c'est que l'émotion généreuse domine, chez l'auteur, l'émotion esthétique et qu'il se livre jusqu'à méprendre l'une pour l'autre. Au surplus, je crois que toute œuvre de beauté est née d'un enthousiasme, d'une angoisse, d'une honte ou d'un triomphe; mais c'est la rose qui m'émeut et non la racine du rosier.

Que dire? la liberté bien « anarchique » laissée aux collaborateurs politiques des *Entretiens*, qui en usèrent à leur seule guise, nous est explicitement reprochée! Mais qu'importe tout ceci? On sait, dès longtemps, que nous sommes, de l'avis compétent de feu la *Révolution*, un poète bourgeois: c'est un jugement que nous avons enregistré sans en contrôler la portée. Soupçonnant, au reste, chez les philosophes sociaux on ne sait quelle méfiance de l'art, nous nous sommes de ce jour méfiés d'eux. Leur « liberté », c'était notre asservissement: car, plus

cruels que Platon, ils nous rejetaient de leurs cités, couronnés d'épines, à moins que, bouffons modernes de la reine Multitude, nous n'acceptions de versifier Karl Marx ou Kropothine.

C'est dans le sens des idées de M. Vielé-Griffin que nous avons toujours défendu, à la *Jeune Belgique*, l'art pour l'art. Nous nous réjouissons de voir aujourd'hui le critique littéraire du *Mercur de France*, d'accord avec nous sur ce point.

COMMENT M. SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER PLEURE DEVANT UN DÉJEUNER. — On peut lire ça dans le *Livre d'Art*. Il s'agit de Bernardin de Saint-Pierre déjeunant chez J.-J. Rousseau. Voici comment M. Saint-Georges de Bouhélière sanglote cette aventure :

— Ici la scène devient pathétique à pleurer. — La blanche table embaumée et pauvre assembla les visiteurs pour la joie du pain et des viandes. La chambre est familiale et humble. Aux pâles murs de stuc, flamboient des estampes colorées. Des cris d'oiseaux tintent sur les vitres de la fenêtre. Des linges, l'armoire en hêtre, un ou deux escabeaux composent le mobilier le plus champêtre. Il y a dans l'ensemble de ce petit ménage un air de propreté et de tremblante pudeur si paisible et si harmonieux qu'il réjouit comme un bon sourire.

C'est ainsi à peu près que M. de Saint-Pierre décrit le lieu. Il s'attache aux plus petites choses, il les relate avec respect et dévotion, il se les rappelle le cœur plein de larmes.

Ensuite, dit-il, — et il faut bien le croire — s'étant attablés, Rousseau, son ami et lui-même, le grand homme simple et ulcéré d'une mélancolie héroïque ne leur montra aucune de ces puissantes pensées pour qui étaient venus les visiteurs. Leur conversation fut frivole. *Il causèrent des mets présentés. Il est certain que rien dans les livres les plus purs n'atteint cette sublime innocence.*

Les fruits et le blé, leurs goûts réciproques, tel fut le pauvre objet de leurs discours. S'ils buvaient beaucoup et s'ils aimaient bien les friandises, les châtaignes, le lard, les légumes, peut-être bien trouverez-vous ces détails fort peu nécessaires. Pour ma part comme je les préfère à un manuel pompeux, glacé et formaliste, à des traités de logiciens? Au lieu d'elliptiques et sinieuses doctrines, je vois là une grande blancheur d'âme des hommes de la plus suave simplicité. (!!!)

Et puis sommes-nous sûrs de comprendre? Les banalités qui les occupent, peut-être ont-elles un sens divin! Ce qu'ils y distinguaient nous l'ignorons. *Il est possible que s'exprimant, s'interrogeant sur leurs goûts culinaires, ils tentaient de chanter Dieu et les anges.* Nous ne saurons jamais rien et ne pouvons certifier la signification de ces candeurs, il importe de ne pas les nier. Jésus parlait sans cesse des vignes d'or, des figues, de l'écuille laiteuse et des blancs agneaux, mais nous connaissons que, par là il voulait signifier les pêcheurs, la nuit et la bonté éternelle. Nous concevons que rien n'est plus profond. Ce que pensait Jésus parlant de cette façon personne depuis ne l'a atteint. Ainsi restons avec respect devant tant de petites actions, de fades colloques, d'oiseaux dont la banalité ne nous émotionne plus, que même nous jugeons misérables, et qui, toutefois, n'attendent qu'un héroïque génie — afin de prendre l'éclat, la majesté de Dieu.

On ne peut pas savoir... nous ne saurons jamais rien... des pleurs... des larmes... Quelles pleurnichottières en gaga majeur!!! Elle me ferait bêler, cette histoire-là!

NOUS RECEVONS de l'éditeur Edmond Deman la lettre suivante :

CHER MONSIEUR,

Nous allons prochainement donner à l'impression un volume qui, sous le titre : *Histoires souveraines*, renfermera les vingt plus beaux contes de Villiers de l'Isle-Adam. Un tel recueil peut constituer, je pense, un livre qui restera. La détermination de ces contes m'est laissée. Il me paraît intéressant de connaître, avant la mise en composition, l'avis des artistes et des lettrés sur le choix qu'ils estimeraient le meilleur.

Par l'épidémie de referendums qui règne, une information en telle matière, encore qu'inusitée, n'est pas à ce point originale qu'elle ne puisse être favorablement accueillie par vos lecteurs. J'y entrevois tout au moins ce résultat, essentiel pour le lettré, d'obtenir, exécution matérielle réservée, l'œuvre qu'il souhaite.

Si, comme je l'espère, vous voulez bien partager mon sentiment à ce sujet, vous plairait-il, sous la forme qui vous semblera la meilleure, poser la question en votre revue?

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

E. DEMAN.

Nous prions nos lecteurs de nous envoyer leurs réponses, que nous publierons dans un de nos prochains numéros.

DE HENRI DE RÉGNIER, ces vers dans le numéro du 1^{er} juillet de la *Revue des Deux-Mondes* :

Prologue

Printemps clair, j'ai chanté tes flûtes ! Grasse Automne,
J'ai pétri de mon poing la grappe dans la tonne !
Qu'Avril rie à jamais de son rire divin,
Que Septembre, rougi de pampres et de vin,
Las du thyrses qui tremble et de l'outre qui pèse,
Silencieux s'endorme ou anxieux se taise
Derrière les cyprès ou derrière l'écho,
Que l'aurore ait passé de qui le soir fut beau
Et qu'une autre vendange enfle l'amphore neuve,
Et que les cygnes noirs s'abattent sur le fleuve
D'où s'envolaient jadis, là-bas, les cygnes blancs,
Que la forêt plus vaste ouvre à mes pas plus lents
Des sentiers plus étroits et des grottes plus sombres,
En marcherai-je moins parmi les douces Ombres
Que la Jeunesse en pleurs envoie à mon côté ?
A la flûte divine où jadis j'ai chanté
Je poserai ma lèvres et j'essaierai encore
Le trille ingénieux et la gamme sonore,
Et je veux, sur ma table où les fruits sont amers,
Pour rendre l'aube morne égale aux matins clairs,
Joindre, ouvrage plus gourde de ma main moins agile,
A la lampe d'argent une lampe d'argile.

SOUSCRIPTIONS

pour le monument à élever à la mémoire de Leconte de Lisle

1^{er} LISTE

Albert Giraud, fr. 5.00; Iwan Gilkin, id.; Valère Gille, id.; Eugène Bacha, X..., id.; Edm. Rassenfosse, id.; G. M. Stevens, id.; Fernand Delgouffre, id.; Ramon Font, id.; Ernest Verlant, id.; Joseph Nève, id.; Francis de Croisset, id.; Robert Cantel, id.; X..., id.; Jean De Mot, id.; Maurice Cartuyvels; Nels Lekime, id.; M. du Chastain, id.; Van der Meylen, id.; Jean Delville, id.; Paul Errera, id.

Bibliographie.

ERNEST DAUDET. Drapeaux ennemis. — Les Tragiques d'AGRIPPA D'AUBIGNÉ; livre premier, texte établi par BOURGET, FOULET, etc. — MASSON-FORESTIER. Remords d'avocat. — LÉON HÉLY, Mentis, poème; préface par ANATOLE FRANCE. — LOUIS DELAPORTE. La philosophie de Lafontaine. — RENÉ MAIZERAY. En volupté; roman. — E. COMBES. Profils et types de la littérature russe. — F. FABIÉ. Œuvres; poésies. GEORGES BARRAL. Messages et proclamations de Napoléon.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60
- LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00
- PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00
- SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

- WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RÉLATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure. Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure. Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à soixante-dix exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.
Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. Vendus.

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. Vendus.

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — Il reste encore 8 exemplaires à vendre.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné

demeurant à rue

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)
..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A, le 189 .

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



SEIZIÈME ANNÉE

2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 28

25 juillet 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

- | | |
|--|--|
| ARNOLD GOFFIN. — Sainte Dorothee. | FRANCIS DE CROISSET. — Le Sommeil d'Erôs. |
| IWAN GILKIN. — L'Inquisiteur. | VICTOR ORBAN. — La Mosquée bleue. |
| — Ganymède. | MAXIME SEVERANZ. — Vers. |
| — Odelette païenne. | LUCIEN DE BUSSCHER. — Epitaphe de Lycoris. |
| VALÈRE GILLE. — Vers Saphiques. | JULIEN ROMAN. — Holocauste. |
| FERNAND SEVERIN. — Plain-Fays. | CHARLES VIANE. — Les Troupeaux. |
| PAUL ARDEN. — La ronde des petites désillusions. | — Noël. |
| FRANCIS DE CROISSET. — Dédicace. | MEMENTO. |
| — Réverie. | BIBLIOGRAPHIE. |
| — Petite Paysanne. | |

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La *Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Pascha', Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

<i>La Jeune Belgique</i> , première série (1880-1895). 15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète	75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de	7 00
<i>Le Parnasse de la Jeune Belgique</i> , 1 fort vol.	7 50
<i>Album de la Jeune Belgique</i> , 14 mélodies de LÉOPOLD WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net	4 00
THORÉ-BURGER. — <i>Les Salons</i> , études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12	6 00
DE REUL (X). — <i>Autour d'un Chevalet</i> , scènes de la vie romaine. Volume in-16.	3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

PAUL VERLAINE. — <i>Sagesse</i> , nouvelle édition.	3 50
— <i>Dédicaces</i> , tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur.	6 00
— — Edition ordinaire	3 50
— <i>Quinze jours en Hollande</i> , prose	5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à	3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — <i>Poésies complètes</i> , édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume	6 00
— <i>Moralités Légendaires</i> , 6 contes en prose	6 00
ARTHUR RIMBAUT. — <i>Poésies complètes</i> , édition définitive avec préface de Paul Verlaine	3 50
— <i>Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer</i>	3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — <i>Les Amours jaunes</i>	3 50
JEAN MORÉAS. — <i>Les Syrtes</i>	3 50
— <i>Les Cantilènes</i>	3 50
— <i>Le Pèlerin passionné</i>	3 50
— <i>Autant en emporte le vent</i>	3 00
STUART MERILL. — <i>Les fastes</i>	3 00
— <i>Petits poèmes d'Automne</i>	3 00
HENRI DE RÉGNIER. — <i>Episodes, Sites et Sonnets</i>	3 50
GUSTAVE KAHN. — <i>La pluie et le beau temps</i>	3 50
EDMOND PILON. — <i>Poèmes de mes soirs</i>	3 50
ADOLPHE RETTÉ. — <i>Cloches en la nuit</i>	3 50
— <i>Une belle dame passa</i>	3 50
— <i>Trois dialogues nocturnes</i> , prose	2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — <i>Les Cygnes</i>	3 50
— <i>La Chevauchée d'Yeldis</i>	3 50
HENRI DEGRON. — <i>Corbeille ancienne</i>	3 00
EMMANUEL SIGNORET. — <i>Le livre de l'Amitié</i> , poème.	3 00
CHARLES VIGNIER. <i>Centon</i>	3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — <i>Toute la Comédie</i>	3 50
HECTOR CHAINAYE. — <i>L'âme des choses</i> , poème en prose	3 00
GUY ROPEARTZ. — <i>Adagiettos</i>	2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Sainte Dorothee.

—
A *Olivier-Georges Destrée.*

Plongés dans la demi torpeur de la digestion, engourdis de bienveillance universelle, Félix et Silvanus souriaient à la parfaite élégance de la salle exigüe dont les marbres roses et verts et les sveltes colonnes cannelées dessinaient, à la mourante flamme des brasiers, d'étranges perspectives irisées de reflets et d'ombres.... Alanguis et distraits, leurs vagues regards erraient du voluptueux désordre de la table aux jeunes et trop jolis esclaves qui servaient les convives en les frôlant, — ou, parfois, curieusement s'arrêtaient sur le sceptique Théophile qui, ce soir, vraiment, abdiquait son persiflage accoutumé, édulcorait la raisonneuse sécheresse de sa verve d'une insolite émotion :

— « Certes, grâces et louanges en soient rendues à l'Empereur très clément et invincible, au zèle de ses proconsuls, délégués de la Toute-Puissance jusqu'aux confins sauvages de la Terre! — Certes, plus que jamais les Dieux respectés sont immortels!... Aussi, quelquefois, vous l'avouerais-je, aux audiences du prétoire, la majesté sans seconde et l'épouvante du nom romain se représentent à moi trop vivement pour ne m'incliner point à une sorte de méprisante et narquoise pitié: leur disproportion avec l'intimité de l'offense, énerve ma rigueur envers les crimes et les révoltes de ces barbares peuplades superstitieuses, desquelles, vainement, l'indulgente Rome incorpora les divinités au foyer commun de la cité.

« Qu'importent les dépréciations, les provocantes invectives de ces pauvres sectaires, poussière de basse plèbe, sans lettres et sans armes et que l'on pourrait abandonner à l'inoffensive obscurité de

leurs injures!... Autrement coupables, nos patriennes, qui lasses, sans doute, des amollissants prestiges équinoxiaux d'Adonis, des vieilles équivoques du Bacchus Indien, courent à présents les agapes des chrétiens, nocturnes et mystérieuses comme tous les rites impies de ces cultes effeminés: thaumaturgies asiatiques remplies d'irrésistibles séductions pour la frivole inquiétude et la niaiserie de nos esprits faibles!...

« L'attrait de la prohibition, au reste, et je ne sais quelle contagieuse démence suicide, pervertissent plus d'adeptes, peut-être, que le sacrilège lui-même; des filles et des garçons, impubères encore, ne concourent-ils point à ces interlopes féeries clandestines, débauchés par les servantes et les mercenaires?...

« Et vous me trouvâtes assombri, aujourd'hui, très chers, parce que la mémoire m'obsède de ma rencontre avec la jeune Dorothee qui, à l'aube, sous la sinistre intempérie de ce matin hivernal, marchait au supplice!.. Exaltée d'une inconcevable joie, le visage ravi, malgré les affreux stigmates dont la torture, hier, l'avait défigurée, elle fixa sur moi le regard de ses grands yeux extraordinaires, plus purs, plus fiers et agrandis dans sa face amaigrie, — et que l'enthousiasme irradiait d'étincelles.... — secrète admiration pour une telle intrépidité précoce; amertume de voir cette créature ingénue, unique héritière d'une famille consulaire, cliente et presque alliée du Prince, promise aux destinées supérieures, se précipiter ainsi, d'un cœur impatient, au sacrifice? je l'ignore, mais j'arrêtai le cortège néfaste :

— O Vierge, lui dis-je, tu dédaignes donc fort l'amour de ton père, l'existence heureuse et les richesses de ta maison, que tu répudies les Dieux dispensateurs de ces biens et à la faveur desquels ta patrie et tes parents doivent leurs prospérités

jumelles? Et, enchaînée et meurtrie, méconnaissable, te voilà, maintenant, vouée à la peine ignominieuse des parjures et des parricides; et tes mânes diffamés, exclus des honneurs domestiques, gémiront d'un perpétuel tourment, car, privés de sépulture, tes restes avilis seront jetés au spoliaire, dans l'impudique charnier où pourrissent, pêle-mêle, les histrions, les fauves et les gladiateurs...

— Quel souci prendrai-je de mon corps, éphémère et fragile enveloppe d'une âme éperdue d'amour divin seulement, et de cette ambition céleste qui me poussa, moi, timide et inconnue, sur le seuil du gynécée, pour braver la moquerie et l'insulte du monde, conquérir l'impérissable couronne douloureuse, et la gloire éternelle?...

— Jeune fille, ton inexpérience prodigue des trésors invaluables et qui, de plus, ne t'appartiennent point... Tu renies le monde et l'ignores! Reviens de ton égarement: rends aux images souveraines les honneurs que la loi exige... Enfant! Enfant! tu ne sais pas quelles fleurs embrasées, quels beaux fruits délirants mûrissent sur cette terre bénie, pour le plaisir des hommes!...

« La bise soufflait à ce moment et je grelottais sous mon manteau: — « Ce soir, me répondit Dorothée avec enjouement, ce soir, soustraite à la dureté de ces frimas, ignorante désormais, aussi, du regret et du désir, je me trouverai avec le Seigneur crucifié, la Sainte Vierge Marie et les âmes innocentes des Saints dans les jardins émerveillés du Paradis. Je prierai pour toi, Théophile, afin que tu justifies de ton nom un jour, selon la vérité... »

« Et, entraînant ses gardiens, elle reprit sa route patibulaire, cette folle fiancée de la mort violente; mais, irrité de son invincible obstination, affligé et colére, je lui criai: — Eh bien! si tu te promènes en réalité avec les bienheureux, parmi les vergers épanouis et les fertiles jardins de ce Paradis imposteur, envoie moi des pommes et des roses dont la primeur réjouira la délicatesse de mes amis et qui nous seront un témoignage et un souvenir parfumé de ta jeunesse et de tes charmes immolés à une chimère!... »

Il parlait encore, qu'un pénétrant et subtil arôme printanier s'évaporait dans la salle, transparente soudain, et illuminée des claires lueurs suaves et de l'allégresse d'une improbable aurore... Et voici apparu le surnaturel adolescent ailé, aux longs cheveux blonds ceints d'un bandeau, — le mes-

sager prédit qui, saluant Théophile de ses yeux de candeur et d'extase, lui présente une odorante corbeille pleine de verdure, de pommes et de roses:

— O Théophile! ma sœur Dorothée t'offre ces dons, prémices de son séjour évangélique...

Et interdit et chancelant, Théophile se lève pour recevoir le présent miraculeux lorsqu'il pâlit un peu et recule, car, au lieu des pommes savoureuses et des roses entr'ouvertes vers lesquelles ses mains machinales se tendaient, un lourd carcan s'étale dans la corbeille, et d'atroces tenailles ensanglantées...

Et douce, ardente, impérieuse, la voix persuasive de l'ange répète:

— O Théophile! ta sœur Dorothée t'envoie ces dons du Paradis, prémices inestimables de ton salut... Ils t'ouvriront le chemin royal bordé de gibets et de tombeaux, auquel, déjà, tu aspirés, très noble jeune homme prédestiné, — la voie de l'angoisse excessive et du martyre, à l'horizon orange de laquelle brille, dressée à jamais, la croix de Jésus-Christ, notre Dieu...

ARNOLD GOFFIN.



L'Inquisiteur.

—
A Robert Sand.

O rêves monstrueux, êtes-vous accomplis?
Tête rase, pieds nus, je descends, sous les plis
De mon froc monacal, l'escalier solitaire
Qui sombre et glacial, m'engouffre sous la terre.
L'effrayante lueur de ma lampe, en passant,
Réveille sur les murs mainte trace de sang,
Et, sur l'obscur granit d'une marche qui bouge,
Mon pied glisse parfois dans une flaque rouge.
Au bas de l'escalier, une porte de fer
S'ouvre et me laisse entrer dans un horrible enfer.
C'est une salle immense, aux arches ténébreuses,
Où roulent lourdement les vapeurs résineuses
Des torches rougeoyant ça et là dans la nuit.
Au loin, parfois, résonne un pas, qu'un écho suit;
Puis, dans l'ombre et l'effroi, bat le cœur du silence.
Mais, du fond des prisons, une troupe s'avance.
Et, comme je m'assieds sur mon trône de fer,
A mes yeux se déploie une fête de chair,
Car, sous mille flambeaux ruisselant de lumières,
D'amples processions, blanches et printanières,

De vierges sans nul voile et d'adolescents nus,
 L'œil baissé, le cœur gros de sanglots retenus,
 Approchent lentement, en traînant sur les dalles
 La douceur de leurs pieds, dans les clameurs brutales
 Que poussent autour d'eux de tragiques soldats.
 La lumière, avec eux, avance pas à pas
 Et fait surgir, le long de la muraille obscure,
 Un lugubre arsenal d'instruments de torture.
 Les voici devant moi. Dans l'ardente clarté
 Je m'enivre longtemps les yeux de leur beauté.
 Sur mon ordre, soudain, les bourreaux les entraînent
 Et sur les chevalets et les croix les enchainent ;
 Et c'est comme un bouquet de jeunes fleurs de chair
 Dans des buissons de bronze et des ronces de fer.
 Ah ! l'heure du supplice est venue ! Et la roue
 Brise les os, la pince arrache, le clou troue,
 Le croc déchire, la poix brûle et les ciseaux
 Coupent la chair splendide en horribles lambeaux.
 Le sang coule, le sang fume ; sur les poitrines
 Lumineuses et sur les cuisses ivoirines
 Le sang fait bouillonner des fleuves de rubis.
 Et quels gémissements ! quels sanglots ! et quels cris
 Montent sinistrement aux voûtes sépulcrales !
 Et moi, glacé d'horreur, le sein plein de ces râles,
 Les yeux pleins de ce sang, je m'élançai, éperdu,
 Vers mes victimes et tout mon cœur est fendu.
 Ah ! je sens dans ma chair s'élargir leurs blessures !
 Je souffre leurs tourments ! Je subis leurs tortures !
 Je baise en sanglotant leurs membres délicats.
 J'arrose de mes pleurs leur visage et leurs bras
 Et, me frappant le front sur les dalles sanglantes,
 J'implore mon pardon de leurs lèvres tremblantes,
 Et brûlé de pitié, pâmé de cruauté,
 J'agonise dans un excès de volupté,
 Je tombe, je défaillai et lentement j'expire
 Sur les flancs déchirés d'une jeune martyre.

Ganymède

Comme le bel enfant marchait nu, rose et leste
 Dans les champs violets et verts d'iris en fleur,
 Un aigle impétueux de la voûte céleste
 Fond jusqu'à ses yeux bleus, qui perdent leur couleur.

Cher jeune homme, dit-il, tes chairs éblouissantes
 Ont enflammé d'amour les Désirs dévorants.
 Viens ! je t'enlèverai dans mes serres puissantes !
 Viens ! je t'emporterai dans les cieux fulgurants !

Ne crains pas, doux ami, l'orage de mes ailes
 Qu'habitent l'ouragan, la nuée et l'éclair :
 Je t'élève au plus haut des sphères éternelles
 Où les dieux souriants rayonnent dans l'éther.

Au séjour lumineux des formes idéales
 Assieds-toi, dieu nouveau, dans ta gloire exalté,
 Et répands à jamais sur les âmes royales
 Mon grand rêve éperdu d'amour et de beauté.

Odelette païenne

A Calliope.

Calliope, j'ai fait résonner la terrible
 Lyre d'ébène et de fer ; j'ai chanté
 Les enfers vénénéux et putrides, que crible
 De traits de flamme une âpre volupté ;

J'ai dit l'horreur du monde et ce que l'homme souffre,
 Les sombres cœurs peuplés de monstres fous
 Et les démons hideux nageant au fond du gouffre.
 Mais aujourd'hui mes chants se font plus doux.

Sous les cieux florentins et leur clarté bénie
 Les dieux de marbre ont ébloui mes yeux,
 Et leur beauté sereine et leur calme harmonie
 Ont fait mon cœur semblable au cœur des dieux.

Je cesse de plonger sous les ondes amères
 Des lacs de fiel, de larmes et de sang.
 Je ne chevauche plus les hurlantes chimères
 Crachant leur bave au ciel resplendissant.

Un ruisseau qui bouillonne au creux d'une vallée,
 L'exquise odeur des fraises et du vin,
 Le charme délicat d'une parole ailée
 Et la douceur de ton baiser divin,

Calliope, voilà les seuls biens que souhaite
 Le sage aimé des Muses au chant clair.
 Que voudrai-je demain ? Demande à la mouette
 Qui passe et vole en criant vers la mer.

Comme à Goethe, les dieux m'ont donné plus d'une âme :
 L'une se plaît dans les brumes du Nord,
 L'autre rit au midi qui la nourrit de flamme ;
 Mais dans mon cœur leurs chants vibrent d'accord.

Chrétien, fils d'Epicure ou philosophe austère,
 Tantôt rieur et tantôt solennel,
 Les voix de la nature et les cris de la terre,
 Tout en moi trouve un écho fraternel.

Mes mains sur tous les luths promèneront mon rêve ;
 Nul n'a compté les fleurs de mon cerveau ;
 Comme on discute encor la strophe que j'achève,
 Déjà ma bouche essaie un chant nouveau.

IWAN GILKIN.



Vers saphiques

I

O Cléis! attiré par tes charmes subtils,
 Mon cœur prisonnier tremble au filet de tes cils.
 L'amour qui dompte tout m'opresse et me torture;
 Je t'aime: Laisse-moi dénouer ta ceinture,
 M'enivrer de parfums, et contempler encor
 Ton corps harmonieux semblable au safran d'or.
 Rien ne peut m'apaiser, ma lèvre n'est point lasse.
 Viens! voici des bijoux et des roses; enlance
 A ton front rayonnant quelque myrte argenté.
 Une fraîche guirlande ajoute à la beauté;
 Et j'admire surtout ta chevelure ceinte
 De pavots délicats, de lierre et d'hyacinthe.

II

Qu'il est amer et doux d'aimer! En son milieu
 La nuit est calme et douce, et la rosée en feu
 Des étoiles scintille à la voûte azurée.
 L'heure s'enfuit hélas! et la lune empourprée
 Derrière les cyprès a disparu, longeant
 Les monts où brille encore un sillage d'argent.
 Je reste solitaire et triste dans ma couche.
 O cruelle Cléis! ta bouche a fui ma bouche
 Et ma douleur attend vainement le sommeil.
 Je brûle de désir, et mon amour pareil
 Au vent glacé du nord qui s'abat sur les chênes,
 Ebranle mes espoirs et soulève mes peines.

III

Cléis aux bras de rose! il est égal aux dieux
 Celui qui, se mirant au miroir de tes yeux,
 Assis à tes côtés, entend ta voix plus douce
 Que le bruit du ruisseau qui coule sous la mousse.
 Dès que perle ton rire agréable ou moqueur
 Je sens se déchirer et se fondre mon cœur;
 Mais si je t'aperçois, mon âme dépourvue
 De courage défaille, un voile éteint ma vue,
 Ma gorge se dessèche, et j'espère et je crains.
 Une étrange langueur se glisse dans mes reins.
 Je tremble; un feu subtil pénètre dans mes veines,
 Et mes membres brisés semblent chargés de chaînes.

VALÈRE GILLE.



Plain-Fays

Lentement, le soir vient; l'heure est charmante et grave.
 Triste et doux, le coucou jette dans l'air suave
 Ses deux notes, qu'emplit la langueur du printemps;
 Et les grands pins, qu'un souffle effleure par instants,
 Tremblent avec un bruit profond de mer lointaine.
 Hors cela, tout se tait.

Je vais, le cœur en peine.

Une ombre peu à peu descend sur mes sentiers;
 J'en suis, avec lenteur, les détours familiers;
 Et leur calme est bientôt si grand, leur solitude
 Est telle, que je sens ma propre inquiétude
 Se fondre dans la paix de ce site ignoré.

Au levant, le soir vêt d'un brouillard azuré
 La ligne sinueuse et svelte des collines;
 Elles dressent là-bas leurs silhouettes fines;
 Le manteau de forêts dont leur faite est chargé
 Transparaît à demi sous le voile léger.
 Tout est vague. La forme idéale et divine
 Des choses se voit moins qu'elle ne se devine,
 Et l'œil se réjouit de leur suavité.

A les voir, on revit dans le monde enchanté
 Des êtres, entre tous heureux, qui n'ont point d'âme:
 Ils possèdent le calme et l'oubli que réclame
 D'un cri si désolé notre cœur anxieux,
 Et ce don souverain les met au rang des dieux.
 A cette heure surtout où la nuit printanière
 Enchante l'horizon, la forêt, la bruyère,
 L'obscur esprit du lieu me domine à son gré:
 Et c'est avec un trouble ineffable et sacré
 Que je sens croître en moi le désir qui m'enivre:
 Ne pas penser! Ne pas vouloir! Ah! ne pas vivre!...

Juin 1896

FERNAND SEVERIN.

La ronde des petites désillusions.

PARMI D'AUTRES CES DEUX COUPLETS :

Les cloches des vieux carillons se disent de
 vieilles choses très naïves et les oiseaux tout haut-
 perchés viennent écouter les parlottes des cloches
 des vieux carillons.

Il y a dans les chansons des cloches des bre-
 douillis de vieilles femmes jaseuses et des ris
 emperlés de pastoures d'autrefois.

C'est pour bercer le calme dolent des vieilles
 villes que carillonnent les cloches dans les hautes
 tours. Et le matin elles épeluchent dans l'aube
 musicienne des réveils de notes câlines et éperdû-
 ment frétilantes, qui secouent l'évanouissement
 des derniers rêves de la nuit; puis elles chantent
 des salutations lors des midis aux ruissèlements
 d'or sur le tumulte des places et des carrefours
 de la ville badigeonnée de plein soleil; plus tard
 elles endorment d'un doucereux refrain ensom-
 meillant les soirs anonchalis.

Les cloches des vieux carillons, la nuit, disent
 au Dieu des tabernacles les rêves de tous les gens

qui rêvent sous les toits groupés autour des cathédrales. Elles sont les interprètes entre le ciel et nous.

Les carillons des vieux beffrois sont les âmes de jadis qui n'ont point pu quitter les vieilles villes et sont allées vivre, éternellement chantantes, au haut des grossés tours d'où s'essorent, allant plâner sur les plaines des Flandres et des Campines, les chansons de leur temps, vieilles chansons d'un très vieux temps.

..... Le carillon de Saint-Quentin, de Hasselt, sonne interminablement le *Ta-ra-ra-boum-de-ay!*

Un coin de place, par une après-midi d'été, dans une vieille ville d'autrefois où tout un silencieux passé a figé pour jamais une mélancolie de calme majestueux, immuable comme un immense orgueil. Une trouée étroite entre deux hautes façades érigées d'équerre, bâille sur le brusque virage d'une rue tortueuse en pente, dont les maisons semblent se pencher de l'un à l'autre côté pour se confier, de lucarne à lucarne, de très vieux secrets, ou pour entr'aider d'un secourable étau leur affaissement sénile.

Échampie de chaux vive que l'averse de tout un soleil fond en lumière insoutenable, quadrillée de l'ombre portée par les linteaux en saillie, incendiée des ors vifs qui s'embrasent dans tous les jeux dilatés des petites fenêtres à très petites vitres, la façade d'une vieille maison d'angle se baigne dans une clarté dardée, ainsi qu'une éternelle flamme, alors que le pignon morne, se désole dans l'ombre souveraine dont se drape la solitude de la ruelle.

Un perron de six marches en hémicycle atteint la porte sur laquelle s'épanouit — rire horrible d'un lion mordant un lourd anneau — la tache en feu du marteau de cuivre; deux rampes de fer ouvragé : dentelles, fleurs, épis, enlacements de rameaux, festons et rosaces, — escaladent les escaliers de pierre, terminées par de massifs pommeaux d'or.

Un fronton érige vers le ciel, d'où s'effritent les nuées de lumière, une harmonie de lignes incurvées qui, issues des sablières, en une grâce souple et simple se marient et se nouent jusqu'à dresser, au faite, le salut d'un fleuron d'or, ruisselant dans tout l'incendie du plein soleil.

Un art ancien de vieux chef-d'œuvre met aux lignes sobres de cette façade le cachet savoureux d'une enseigne taillée dans la pierre, emblème

naïf de quelque négoce d'un trafiquant d'autrefois. Et sur le pignon vide, surmonté d'une seule corniche de bois ajouré en surplomb, s'incruste un millésime de siècle de jadis.

..... Une petite plaque aussi, à hauteur de vue, profane de son bariolage la pureté harmonique de cette architecture et clame à tout venant : LIGUE VÉLOCIPÉDIQUE BELGE, PASSAGE DANGEREUX.

PAUL ARDEN.

Dédicace

O toi qui n'es pas fille et qui n'es pas garçon,
Je veux te dédier ma plus fraîche chanson,
Car mon cœur se souvient de tes yeux de printemps,
Dont la couleur changeait avec l'aspect du temps
Et dont l'éclat naïf était souvent pervers.
Oui ! je veux aujourd'hui tresser pour toi ces vers
Dont les mots féminins, calins et très osés
Imiteront le bruit de nos anciens baisers.

Je voudrais t'évoquer la chambre où nous aimâmes.
La douceur de l'étreinte unissait nos deux âmes
Et mêlait ton haleine à mon souffle brûlant,
Tandis que tes cheveux jusqu'à tes pieds croulant
Ondulaient largement comme ondulent les vagues.
Tes doigts frais sur mes doigts roulaient comme des [bagues,

Et lustrant ta denture à travers mon baiser
Je sentais le parfum de ton corps me griser;
Et depuis le printemps velouté de ta joue
Jusqu'à tes ongles fins où la clarté se joue,
Mes baisers galopèrent, rougissant de pudeur
Le duvet de ton teint éblouissant de fleur.
Souviens-toi de la chambre aux soirs tristes d'automne
Lorsque le vent chantait d'un ton si monotone
Qu'il nous faisait courir des frissons dans le dos.
Derrière le sommeil à longs plis des rideaux,
La rue était déserte et le ciel était sombre;
Mais la chambre était tiède, intime et pleine d'ombre
Et couché près de toi je flattais de la main
Les contours de ton corps élancé de gamin,
En contemplant, blasé de l'extase suprême,
Dans ton regard changeant ton cœur toujours le même.
Sous tes doigts que jamais je ne puis oublier,
Je sentais mon esprit chagrin se délier
D'un Passé de regrets, d'un Avenir de craintes,
Et tous deux, méprisant les brutales étreintes,
Nous restions tendrement l'un à l'autre enlacés
Du bruit de nos baisers confusément bercés

Rêverie.

J'ai le cœur tout peuplé d'odeurs et de murmures,
De tendres voix, d'ardents regards, de lèvres mûres.
Mes souvenirs touffus, ainsi que des ramures
Malgré le vent d'hiver ne se sont pas brisés.
Les bouches sur mes dents fondaient comme des mûres.
Mon palais a gardé le fumet des baisers.

J'aime, le soir venu, revivre les caresses,
Les trop brèves fureurs et les lentes paresse,
Les craintes, les refus rieurs, les maladresses
Dont l'ardeur se voilait dans la pudeur des nuits.
Mon esprit se souvient des intimes tendresses
De secrets abandons pleins de détails enfuis.

Tout un monde frôleur, enrubanné de soie,
Versant la volupté, l'élégance et la joie
Dans la demi-clarté de mes rêves chatoie.
Et, quand je le désire, un coin rose de chair
Comme un peu de soleil dans cette ombre flamboie
Et m'évoque l'amour d'un corps qui me fut cher.

Quelquefois une image entre toutes chérie
S'anime, et le baiser de sa bouche fleurie
Verse un vin de jeunesse à ma lèvre flétrie.
Ses doigts ont un parfum de lilas frais-ouverts
Et la plus jeune aurore au vice se marie
Dans ses larges yeux d'ombre étoilés d'astres verts.

Petite paysanne

Petite paysanne, aux yeux fripons, je t'aime!
Demain comme aujourd'hui, ton cœur battra de même
Sous ton corsage frais, à l'abri du désir!

Entre ta lèvre humide et la lèvre vineuse
De telle autre beauté perverse et capiteuse,
Je n'hésiterais pas si j'avais à choisir!

Un sourire mouillé sur ta bouche se pose
Comme un rayon d'avril sur un bouton de rose.
Que tu es donc jolie alors que tu souris!

Ah! le rêve gourmet que d'éveiller le vice
Dans ton simple regard de fillette novice!
Combien vite ton cœur, petite, serait pris!

De charmantes odeurs montent de ta toilette.
Je voudrais, étant las des drogues qu'elle achète,
Que ma maîtresse en fit ses parfums favoris

Au lieu d'ylang-ylang et de poudre de riz.

Le Sommeil d'Erôs.

Le printemps a fleuri la majesté des bois.
Des parfums, des frissons, des bruits d'ailes, des voix
De l'ombre des taillis montent dans l'air qui fume.
Le soleil du matin à l'horizon s'allume.

Au plus profond des bois, dans la clairière d'or,
Parmi les fleurs, dans les parfums et la lumière,
Sur un lit fait de thym, de mousse et de bruyère,
Erôs, las d'une nuit voluptueuse, dort.

Il est nu. Près de lui, parmi les herbes fraîches,
Ont roulé son carquois, sa ceinture et ses flèches.
Trois abeilles quittant le miel qui leur est cher
Viennent en bourdonnant butiner sur sa chair
Les boutons de ses seins et la fleur de sa bouche.
Une biche, sortant de la forêt, se couche
A côté de son cœur et lui lèche les pieds,
Tandis qu'en ses cheveux, de soleil égayés,
Ouvrant leurs ailes d'or et redressant leurs queues,
S'accouplent longuement les libellules bleues.
Des serpents à ses doigts se recourbent en rond,
Et des ramiers parfois se posent sur son front.

Erôs! tu dormiras jusqu'à l'heure opaline
Où le rose soleil au ciel mauve décline;
Où la brise qui fait frissonner le buisson
Change en graves soupirs sa frivole chanson;
Jusqu'à l'heure où la nymphe en éclatant de rire
Se mêle au frais ruisseau pour berner le satyre
Qui croyait la charmer de sa flûte à trois trous.
Alors on entendra les fronts des boucs jaloux
Se marteler au fond de la forêt pensive
Pour la chèvre aux longs poils, efflanquée et lascive.
Quand la première étoile au ciel aura brillé,
Erôs! par sa lueur tu seras réveillé.
Pourtant! pâles ramiers que le couchant fait roses,
Tentez de le bercer par vos appels moroses,
Et pour qu'en ce beau jour il dorme plus longtemps,
Que les êtres ailés qui naissent du printemps
Gazouillant, murmurant et bourdonnant sans trêve
L'entourent de leur vol et prolongent son rêve.
Sur sa lèvre fleurie où nichent les amours,
Abeilles! déposez l'âme des pavots lourds!
Et vous les papillons qu'Avril naissant colore,
Qui sur l'aile portez la nuit avec l'aurore,
Fleur de deuil et de sang, fleurs d'azur et fleurs d'or,
De vos danses charmez le dieu cruel qui dort!
Le sommeil du Désir des tortures protège
Les cœurs adolescents qu'un mal charmant assiège.
Mais au ciel déjà sombre une étoile a frémi.
Hélas! pourquoi n'est-il pour toujours endormi!

FRANCIS DE CROISSET.

15 Juillet 1894.

La mosquée bleue

En particulier, tout ce silencieux Haram-ech-Chérif... est bien le lieu de rêve qui n'émeut pas, qui n'attendrit pas, mais qui seulement calme et enchante... (JÉRUSALEM).

Merveille de l'Islam et féérique palais,
La mosquée octogone, éblouissante et droite,
Épanouit au bord de sa coupole étroite
Ses clairs vitraux pareils à d'ondoyants reflets.

Près des marbres anciens, bleus, verts ou violets,
La mosaïque d'or resplendit et miroite,
Jetant des feux dans la pénombre, à gauche, à droite,
Sous les arceaux sculptés de fleurs et de filets.

Entre les hauts piliers aux lignes régulières,
Si douce est la lueur qui filtre des verrières
Qu'elle inspire le calme et le recueillement ;

Et l'âme peut encor, d'indifférence emplie,
S'éprendre ici d'un charme et d'un enchantement
Faits de magnificence et de mélancolie.

VICTOR ORBAN.



Vers

Un sortilège obscur en tes baisers me dompte,
J'ai mis à tes genoux mon front et ma fierté
Et j'aime malgré moi, jouissant de ma honte,
Ton corps voluptueux comme une nuit d'été.

Un soir, je prendrai, pour qu'à toi je me dérobe
Une route où jamais nous ne sommes venus ;
Nul souvenir ne m'y suivrait, j'aurais à l'aube
Retrouvé mon orgueil sous des cieux inconnus.

Je veux fuir ; seulement si le lilas en grappe
Fleurit, si les boutons s'entr'ouvrent aux rosiers,
Au gré de leurs senteurs le charme qui te drape
Me vient en la mémoire allumer des baisers.

Et mon âme éperdue est ivre de démente,
Un sortilège obscur ravive mon regret,
Car un parfum qui passe évoque ta présence,
Et ta chair de délice à mes yeux apparaît.

MAXIME SEVERANZ.



Épithaphe de Lycoris

Coupez sur mon tombeau vos chevelures blondes
(ANDRÉ CHÉNIER.)

Ici dort, Étranger, la brune Lycoris.
Elle abondait en chants, en gais propos, en ris
Et tressait noblement la rose délicate.
Parfois, à l'heure bleue où luit la pâle Hécate,
Elle aimait à danser sur les gazons en fleur
Et sa voix, entraînant la cadence du chœur
Semblait la douce voix d'une flûte prochaine.
Erôs, le petit dieu, par une tendre chaîne
Avait, un soir d'été, su l'unir à Gallus.
Elle aimait... Elle gît sous ces lauriers feuillus
Parmi les lys, parmi les violettes sombres.
Nous ne serons demain que de légères ombres.

LUCIEN DE BUSSCHER.

Holocauste

...Et tu pleures, à cette heure!... Mais aussi,
pourquoi ne m'écoutais-tu pas, lorsque mon expérience te donnait de salutaires et sages conseils? ne t'avais-je pas prédit que tu ne pouvais espérer la réalisation d'un rêve qu'autant que, grandi selon l'entité de ton idéal, tu y restasses fidèle? et qu'elle était insensée cette tentation que tu chérissais de vouloir élever tes frères jusqu'au prestige de tes aspirations? Mais non; tu n'eus que de l'incrédulité; et, jugeant les autres d'après ce que tu étais, délaissant cette solitude où ton esprit, déjà, avait dressé de miraculeux et impérissables autels, imprudemment, et malgré mes avertissements paternels, — tu partis.

Qu'as-tu fait depuis lors, et quelle fut ton erreur!... Sans doute, tu parcourus le monde et, tâchant de fixer l'attention de la foule frivole, l'entretins-tu de ces choses indiciblement belles qu'elle profane chaque jour, de ces choses insaisissables pour sa cupidité, inutiles selon son insouciance? Malheureux! aurais-tu osé révéler les arcanes de la Vie superessentielle? — dévoiler l'ineffable mystère de la Trinité : — parler d'Amour, de Justice, de Beauté, peut-être!...

— Et tu pleures, à cette heure!... Ton rêve est effondré, dis-tu; le découragement t'accable, et le désespoir... Car tu fus lapidé, je devine; car tu fus abreuvé de sarcasmes et d'injures; car tu reçus à la face les crachats de la bêtise, de l'ignorance et de la brutalité que tu ne voulais même pas soupçonner, et ton orgueil ploya sous l'avalanche des

humiliations!... Et lorsque tu dis, dans une exaltation dernière, ta soif brûlante, — ta soif brûlante d'Amour, — à toi aussi l'on présenta l'éponge gonflée de fiel!...

Ah! sanglote! expie! et si tes larmes peuvent couler assez abondamment pour effacer ta faute, songe que tout effort futur pour l'œuvre que tu préconisas sera vain, car, simplement, avec quelques-uns de nos semblables, nous fûmes choisis par Dieu afin de souffrir et d'aimer — pour les péchés du monde.

JULIEN ROMAN.

Les Troupeaux

Avec les mouvements des houles, au lointain,
Par les matins fougueux sous les voûtes tragiques,
— Tels, voici les troupeaux, aux plaines léthargiques,
Tourmentés et compacts, parmi l'herbe et le thym.

Ils vont, vers la splendeur du grand ciel levantin,
Toujours, aux horizons décevants et magiques;
Et, pour les exalter, de ses cris énergiques,
Un berger les conduit, poétique et hautain.

— Voici passer en moi les troupeaux des Pensées,
Parmi les ouragans des rages insensées,
Vers le noble Idéal, qui recule et qui ment...

Et je suis le berger, hanté de ce mensonge,
Conduisant ces troupeaux, infatigablement,
Par les champs du Futur et les plaines du Songe!

Noëls

Voici Noël! l'heure est mystique;
Noël parmi le minuit blanc.
— Noël en nous! mais érotique:
L'Amour est né, rose et troublant.

L'Amour est né, qui nous parfume,
En notre cœur illuminé.
— L'église est claire et l'encens fume:
Gloria Dei! Christ est né!

Pour lui, bergers ont trait leurs chèvres
Et tondu les maigres troupeaux.
— Joie et sourires sur nos lèvres,
Frissons de plaisir sur nos peaux!

Baisers, communion des âmes,
Baisers timides et premiers...
— Prières d'hommes et de femmes,
Montant le long des hauts piliers.

A l'autel fleuri, tous les cierges;
Voici les prêtres bénissants.
— Bénédiction des mains vierges,
Caresses des doigts frémissants!

Et les yeux, fenêtres en joie,
Disant la fête des cœurs chauds:
— Ainsi, la lumière flamboie,
Révélatrice, aux clairs vitraux,

Tandis que l'orgue et les cantiques
Résonnent pour Jésus aimé.
— Chantez, doux émois poétiques:
Noël en nous! l'Amour est né!

CHARLES VIANE.

Memento

ENFIN, DU VERS LIBRE! Nous lisons dans un des derniers numéros de *La Lutte*, revue d'art et de sociologie catholique (?) ces quelques vers qui dénotent au moins un certain sens artistique de rythme:

Il a neigé
dans le verger
de chaque branche
fleurettes blanches
en avalanche
dans le verger.
C'est le printemps de toutes choses
au matin rose;
et de jeunesse triomphant
c'est le printemps!

C'est le printemps aux gais pinsons dans les buissons
c'est le printemps dans les gazons
de la prairie, toute fleurie
de bouquets blancs
sur fond vert tendre,
qu'on voit s'étendre
en ondulant
vers les clochers des horizons.

Dans le ciel brille
l'aurore en fleur
Et dans nos cœurs!
et l'alouette lance à tue-tête
dans le ciel bleu son chant joyeux
en folles trilles
— et jusqu'à Dieu!

Au moins, voilà des vers. Ne chicanons pas sur la pauvreté des rimes; l'auteur l'a voulu; que sa volonté soit faite. Signalons pourtant quelques trucages.

Pourquoi imprimer:

Et l'alouette lance à tue-tête
dans le ciel bleu son chant joyeux.

Après des vers de quatre pieds, il était beaucoup plus naturel de continuer:

Et l'alouette
lance à tue-tête
Dans le ciel bleu
son chant joyeux.

Ce qui prouve que les vers ne dépendent pas de la disposition typographique quand ils sont rythmés et rimés.

Quant au vers: *en folles trilles*, nous ne croyons pas que la nécessité d'un pied permette de changer le sexe des mots. Trille est masculin, monsieur le poète. Il est vrai que par ce temps d'individualisme...

Bibliographie.

PAUL FORT. Ballades, Louis XI. — GABRIEL HANOTAUX. Histoire du cardinal de Richelieu t. II. — J. H. ROSNY. Les profondeurs de Kyamo; nouvelles. — MAURICE MONTÉGUT. Le Geste, roman de mœurs. — ADOLPHE BRISSON. Portraits intimes; deuxième série: Heredia, Coquelin, Yvette Guilbert, Gyp, l'abbé Daens, etc. —

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émotivité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60
- LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00
- PEISENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00
- SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

- WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Eufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste. Texte imprimé sur papie. de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Bèguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....

demeurant à..... rue.....

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)
..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)

SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 29

1^{er} août 1896



LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

ALBERT GIRAUD. — Edmond de Goncourt.
FRANCIS DE CROISSET. — Le Blondin.
PAUL ARDEN. — Trois petits livres.
FRANCIS DE CROISSET. — Le Centaure.
VICTOR ORBAN. — Turcs et Levantins.
ERNEST CLOSSON. — F. Kufferath et Fétis.
MEMENTO.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1884

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ;
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Pascha', Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— *Edition ordinaire* 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : *Les Complaintes*, *l'Imitation de Notre-Dame de la Lune*, *le Concile féerique*, *les Derniers vers*. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtis* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Edmond de Goncourt

Lorsque j'écrivais, pour la *Jeune Belgique*, il y a quelques semaines, à propos du neuvième volume du *Journal*, quelques notes sommaires en vue d'une étude sur l'œuvre des Goncourt, rien ne faisait prévoir que l'auteur de *la Faustin* fût menacé d'une disparition prochaine. S'il en eût été autrement, je me serais peut-être interdit certaines plaisanteries, d'ailleurs innocentes, sur les travers et les manies d'un écrivain qui fut non seulement un galant homme, mais un artiste dédaigneux des succès pécuniaires, et que rien ne détourna jamais de son idéal.

« Je crois, disait-il aux frères Rosny, être le type de l'honnête homme littéraire, du persévérant dans ses convictions et du contempteur de l'argent... et j'oserai affirmer que je suis le seul, l'unique lettré de l'heure présente qui, avec l'autorité de mon nom, ayant pu faire encore, pendant dix ans, des romans, bons ou mauvais, mais très payés, ne les ai pas faits, dans la crainte qu'ils fussent inférieurs à ceux écrits dans les années antérieures... (1) »

Pareils certificats, quand on se les donne à soi-même, ont quelque chose de déplaisant, et Goncourt, à cause de la probité, de la fierté de sa vie, méritait qu'ils lui fussent donnés par les autres. Malgré quelques ridicules, son existence fut belle et exemplaire. Sans doute, le désintéressement d'un Barbey d'Aureville, qui fut pauvre vaillamment, est plus héroïque; mais les auteurs à grands tirages, qui renoncent, par scrupule, à *gigogner* leur roman annuel, sont rares, et leur renoncement vaut d'être salué. Le mépris de l'argent, écrivaient les Goncourt dans *Charles*

Demailly, est la mesure de la spiritualité de l'individu.

Toutefois, le droit à l'estime n'entraîne nullement le droit à l'admiration. Un écrivain peut avoir un beau caractère et manquer de talent. De même, un génie peut être une parfaite canaille. Ne nous servons donc de l'homme ni pour surfaire ni pour dénigrer l'artiste. C'est l'œuvre seule qui importe; le reste est jeu de pipelets.

Or, l'œuvre des Goncourt, si elle est intéressante, voire passionnante pour les badauds littéraires, apparaît déjà inconsistante et fragile. Ne l'écrasons pas sous le poids du mot postérité. Les historiens de nos mœurs consulteront peut-être *Renée Mauperin* et *Madame Gervaisais*, et à coup sûr le *Journal*, qui offre aux amateurs des documents précieux pour une psychologie de l'homme de lettres à la fin du second Empire. Quant aux préparations d'histoire, dont les Goncourt se montrèrent si infatués, elles furent utiles, en leur temps, au grand Taine, et peuvent l'être encore à ses successeurs. Les études sur Watteau et les petits maîtres du XVIII^e siècle, si elles ne sont reliées entre elles par aucune idée générale, n'en restent pas moins des monographies remarquables, où brillent çà et là des transpositions égales à celles de Gautier, mais d'un style plus souple, plus amoureux, et qui, de toutes les pages de bravoure nerveuse écrites par les deux frères sont, je crois, les seules qui soient destinées au petit paradis des anthologies. Les romans, je le crains, disparaîtront tout entiers, car, pour une œuvre littéraire, ce n'est pas survivre que d'être broutée par les érudits et d'être attestée par les historiens, en de courtes notes justificatives, le long d'une étude sur la société française au XIX^e siècle!

(1) *Journal des Goncourt*, neuvième volume, p. 102.

Collectionneurs de menus faits piquants, de

mots caractéristiques, de sensations rares, les Goncourt n'ont eu qu'une passion maîtresse, la curiosité; et la curiosité seule, fût-elle doublée, comme chez eux, d'un sens esthétique orienté vers le joli et le précieux, n'est ni assez humaine ni assez féconde pour donner le jour à des œuvres immortelles. Elle ne va point sans une certaine sécheresse, et, quand elle n'est pas commandée par une vaste intelligence, elle réduit le curieux à n'être qu'un bibelotier.

L'intelligence des Goncourt n'était rien moins que vaste. M. Émile Faguet, dont la critique indépendante et sûre a de ces hardiesses, va même jusqu'à dire qu'ils n'étaient pas intelligents. C'est à un manque de haute intelligence que M. Faguet attribue, avec raison, leur faiblesse de composition, leur incohérence, leur défaut de cohésion, l'absence de généralité dans leurs personnages, et leur impuissance à créer des types. Voilà qui est plus audacieux que de comparer M. Maeterlinck à Shakspeare, ou M. Verhaeren à Victor Hugo.

J'ai essayé de démontrer que l'amour du bibelot sous toutes ses formes suffit à expliquer l'œuvre considérable et dispersée des Goncourt. Je ne veux pas revenir sur cette tentative, qui m'a valu quelques injures, dont je me moque, et quelques approbations dont je fais grand cas. Je préfère, au lieu de redire des choses qui risqueraient de déplaire, citer un passage du *Journal* qui, je pense, ne me donne pas tort.

Edmond de Goncourt se demande comment il se fait que ce soit lui, un vieil aristocrate, qui ait eu l'idée d'ouvrir le roman à des Germinie Lacerteux, à des Jupillon, à des Elisa. Il pourrait répondre, et il le fait, qu'il est un homme du XVIII^e siècle égaré dans le XIX^e, que le XVIII^e siècle, avec Diderot, avec Marivaux, avec Restif de la Bretonne, a eu des encanailllements bien intéressants, et qu'il n'est pas étonnant que les écrivains du second Empire, qui ressemble par moments à une seconde Régence, et parfois à un second Directoire, aient eu les mêmes curiosités que leurs devanciers.

Mais Goncourt ne s'en tient pas à cette réponse, qui ne lui paraît pas assez personnelle; il ajoute :

« Je suis un littérateur bien né, et le peuple, la canaille, si vous voulez, a pour moi l'attrait de populations inconnues et non découvertes, quelque chose de *l'exotique*, que les voyageurs vont chercher, avec mille souffrances, dans les pays lointains... (1) »

(1) *Journal*, quatrième volume, p. 365.

L'aveu a son prix. Goncourt est donc allé à la canaille, qui a quelque chose de *l'exotique*, pour les mêmes raisons qui l'ont dirigé vers l'art du Japon. Je savais bien que nous retomberions sur le bibelot.

Germinie Lacerteux, la fille Elisa, Jupillon et son odieuse mère, sont des bibelots humains d'une certaine espèce, qui ont attiré Goncourt par leur étrangeté, des bibelots repoussoirs qu'il a tenu à placer dans sa collection romanesque, à côté de sœur Philomène, de Chérie, et de Renée Mauperin.

Quant au style des Goncourt, M. Faguet le trouve, « non pas mauvais, mais singulier, nerveux, hâtant, capricant, à saillies brusques, à brusques retours, à gestes saccadés et souffrants. » C'est, dit-il, du nervosisme graphique, qui est devenu un procédé. M. Paul Bourget dans ses *Essais de psychologie contemporaine* avait, il y a longtemps déjà, montré que ce style, où les incidentes se multiplient à l'infini, où chaque membre de phrase tend à une vie indépendante de la phrase elle-même, et chaque mot à une sorte de vie indépendante de son rôle dans le discours, est, par excellence, le style des époques de décadence. Chaque phrase, chaque mot devient une « curiosité » un bibelot, une chose rare à laquelle l'auteur caresse sa sensibilité malade, et qu'il sort de son enveloppe pour les initiés.

Le moindre défaut de ce style, qui est parfois exquis, — lorsqu'il s'agit de décrire des sensations délicates — et parfois éloquent — lorsqu'il s'applique à évoquer certains états de nervosité exaspérée et farouche — c'est d'être, à la longue, d'une implacable monotonie. C'est le style du spasme perpétuel.

ALBERT GIRAUD.

Le Blondin

En l'aspect élégant de ce frère blondin
Vois-tu ce jeu hardi quoique tout féminin,
Ce sourire enfantin dont la langueur énerve
Mélange d'impudeur précoce et de réserve;
Ces yeux sournois au long regard cerné de bleu,
Tantôt pleins d'indolence et tantôt pleins de feu ?
Vois! le moindre désir qui gonfle sa poitrine
Fait aussitôt vibrer l'aile de sa narine,
Et crispé dans sa chair ses dix ongles mordants
Et serrer et grincer les pointes de ses dents.
Sa voix que le dépit ou le dédain aiguise

Veloutée au repos caresse et mignardise.
 Il cligne alors les yeux sous ses pâles cils d'or
 Et son regard cerné dans un rêve s'endort,
 Er parfois sous l'ardeur d'un souvenir intime
 D'une vive rougeur son teint vague s'anime.
 Il s'étire en baillant et ses membres frileux
 Ondulent par moment sous ses frissons houleux.
 Il tient du chat, de la vipère et de la femme,
 Les vices criminels fleurissent dans son âme.
 A des monstres pareils à cet enfant pervers
 Les poètes futurs consacreront leurs vers.

Trois petits livres

Histoires naturelles, par JULES RENARD,
 (Librairie Flammarion, Paris 1 v. 2 fr.)

Ce Buffon bouffon a, dans le rire qui éclate aux quatre coins de ses pages, des railleries si amères, des prétentaines de spirituelle philosophie si acerbe qu'on ne sait au juste si c'est sa plaisanterie qui s'envenime d'une malicieuse et un peu navrante cruauté, ou si c'est son scepticisme attristé à coups d'épingle sournois qui s'édulcore d'une bonne humeur et d'un pince-sans-ririsme jovial et bon enfant.

Je le tiens, en tous cas, moi, pour un penseur et un observateur d'une minutieuse subtilité qui, aujourd'hui, s'est complu à regarder les bêtes et nous les peint d'un trait de plume, un seul, de persiflante vérité narquoise.

D'un mot, il évoque prestigieusement les silhouettes familières des insectes, des volailles que nos yeux sont accoutumés à voir sous tels ou tels aspects; et d'une épithète il dit toute l'âme héréditaire des bêtes, que ce soit la fatuité majestueuse du paon « qui relève sa robe à queue toute lourde des yeux qui » n'ont pu se détacher d'elle; l'indolente indifférence du bouc car « si les hommes l'ont chargé de leurs péchés, il n'en sait » rien, et il laisse, sans perdre le sérieux, tomber un chapelet « de crottes »; ou l'orgueil rageur et toujours vexé de la dinde à laquelle « des grappes de colère pendent au bec. »

C'est tout un éblouissant feu d'artifice que ces spirituelles images qui pullulent: l'araignée qui lui semble « une petite » main crispée sur des cheveux; la puce « un grain de tabac » à ressort et le papillon « un billet doux plié en deux qui » cherche une adresse de fleurs. »

Au risque de m'attarder, je veux reproduire ici l'une de ces miniatures à l'emporte-pièces où frétille toute la verve prime-sautière de *Poils de Carotte*, la raillerie un peu cruelle de l'*Écornifleur* et le pimpant parler alerte des *Scuirres pincés*.

Il s'agit des Grenouilles.

« Par brusques détentes, elles exercent leurs ressorts.

» Elles sautent des herbes comme de lourdes gouttes d'huile » frite.

» Elles se posent, presse-papiers de bronze, sur les larges » feuilles du nénuphar.

» L'une se gorge d'air. On mettrait un sou, par sa bouche, dans » la tirelire de son ventre.

» Elles montent, comme des soupirs, de la vase.

» Immobiles, elles semblent les gros yeux à fleur d'eau, les » tumeurs de la mare plate.

» Assises en tailleur, stupéfiées, elles bâillent au soleil cou- » chant.

» Puis, comme les camelots assourdissants des rues, elles » crient les dernières nouvelles du soir.

» Parfois, elles happent un insecte.

» Et d'autres ne s'occupent que d'amour.

» Et toutes, elles tentent le pêcheur à la ligne.

» Je casse, sans difficulté, une gaule. J'ai, piquée à mon paletot, une épingle que je recourbe en hameçon.

» La ficelle ne me manque pas, Dieu merci!

» Mais il me faudrait encore un brin de laine, un bout de n'importe quoi rouge.

» Je cherche sur moi, par terre, au ciel.

» Je ne trouve rien et je regarde mélancoliquement ma bou- » lonnière fendue, toute prête, que, sans reproche, on ne se » hâte guère d'orner du ruban rouge. »

* * *

UBU-ROI, pièce en 4 actes, par Alfred Jarry. (Paris, édition du *Mercur* de France.)

Et puisque Buffon modernisé s'incarne, mis au point narquois de tout l'humour de M. Jules Renard, dans le manuel facétieux dont je viens de parler, pourquoi Sophocle, rajeuni de tant de siècles, n'assisterait-il pas, de ce coin de paradis où sont hébergés les beaux poètes et les somptueuses tragiques à la résurrection de son *Edipe-Roi* passé à l'eau de Jouvence hilarante de l'ironique fumiste à froid qui, pour l'affolant ébaubissement de ses lecteurs, publia déjà les *Minutes de sable mémorial* et le *César-Antéchrist* dans lequel se trouve l'embryon d'*Ubu-Roi*.

Ce livre d'aujourd'hui est une parodie pleine de verve et d'impertinente drôlerie dont les héros sont de grotesques fantoches, de ces caricatures telles que les images boursouflées que révèlent les boules d'argent des jardins, ces miroirs où nous retrouvons tous nos gestes et tous leurs détails, mais cassés, exagérés, — ridicules.

Et les mots — souvent des trouvailles de bouffonnerie — gesticulent en une sarabande effrénée qui déconcerte; et le spectacle de ces grotesques pantins m'évoque comme une inénarrable fresque que des moutards en joie auraient barbouillée, toute peuplée de marionnettes difformes, mais naïvement symboliques: les Bougreles, capitaine Bordure, Père et Mère Ubu, le bâton à finances et la machine à décerveler, tant d'autres encore, — telles, du reste, ces deux silhouettes de son héros qu'a griffonnées en caricatures Alfred Jarry aux pages lumineuses de son étrange volume.

Et je ne sais s'il ne faut uniquement lire une fumisterie et non pas quelque satire aux airs sournois de drôlerie dans cette pièce où nous cueillons cette abracadabrante étymologie: « L'Allemagne s'appelle Germanie parce que tous les habitants en sont cousins germains », et qui se termine par cet aphorisme: « S'il n'y avait pas de Pologne, il n'y aurait pas de Polonais! »

Le Retour, pièce lyrique en un acte et en vers,

par MAURICE MAGRE (Bibliothèque de l'*Effort*, à Toulouse).

Un doux amant, lassé d'avoir tant regardé la vie et d'en avoir à l'âme conservé la tristesse des choses tristes que l'on voit, veut s'en retourner loin, bien loin, n'importe où, mais loin assez pour n'être plus parmi les hommes, parmi la servitude des amours qui ne savent pas les délices de l'intimité, de l'indifférente solitude; un doux amant revient consoler sa belle et lui chante en de tendres vers d'espoir toute la douceur des chemins écartés et déserts qui mènent vers où l'on n'est plus que les dédaigneux exilés heureux et il veut vivre son beau rêve dans le seul et paisible bonheur de la nature poétique et tranquille,

Car ce n'est pas aimer, ô faibles que nous sommes,
 que d'avoir son amour à la merci des hommes.

L'œuvrette de M. Magre fleurit un délicat parfum de jeunesse, un peu spleenétique il est vrai, qui charme exquisément et ses vers chantent en de très musiciennes strophes, berçantes et câlines, ainsi qu'une bonodorante et murmurante brise de soir d'été.

Mais une mièvrerie s'affecte rapidement à force de faire tinnuler des si fragiles clochettes et je ne sais si l'auteur a toujours heureusement évité la préciosité maniérée de ce jeu-là.

Il a l'air un peu effarouché parfois et craintif d'une petite marquise qui, du bout menu de ses fins doigts roses, tripote avec des peurs de s'y souiller, quelque dentelle poussiéreuse, quoiqu'il dise quelque part, bravement, qu'il aimerait

Connaitre la douceur d'un baiser de pauvresse...

PAUL ARDEN.

Le Centaure

Recueil trimestriel de Littérature et d'Art.
Paris, 9, rue des Beaux-Arts.

Le Centaure a paru — il y a même quelque temps de cela, mais il n'est jamais trop tard pour bien dire. C'est une revue fermée, rédigée par MM. Henri Albert, Gide, Herold, Lebey, Louys, de Regnier, de Tinan et Valéry.

La collaboration artistique est due à MM. Anquetin, Blanche, Charpentier, Conder, Delcourt, Dethomas, Fantin-Latour, Léandre, Leheutre et Rops.

Le premier volume contient pour la partie artistique un beau dessin d'Anquetin, des lithographies de Blanche, de Léandre et de Thomas, une eau-forte de Leheutre et un vernis mou, adorable, de Félicien Rops. Il convient d'admirer aussi une estampe d'Alexandre Charpentier.

Le volume s'ouvre par un beau sonnet de Henri de Regnier : *Le Centaure*, un sonnet d'une forme impeccable écrit en alexandrins sonores.

Suit une nouvelle de Pierre Louys, contée dans ce style classique, sobre et charmant dont il a la maîtrise : *Biblis ou l'Enchantement des Larmes*. Ce sont là les deux perles du recueil.

Une lettre — un peu longue — à *ma bien-aimée*, de Jean de Tinan, spirituelle, amusante et un rien mélancolique, ainsi qu'une jolie fantaisie : *Touches l'amour*.

Des vers qui manquent de concision de M. Charles Conder, deux poèmes enfantins de P. (respectons l'anonymat), d'intéressantes notes de voyage de de Regnier, et de la prose qui va à la ligne, de M. André Gide. Cette prose chante les Fruits et s'intitule « *la Ronde de la Grenade*. » Quand par malheur il s'y trouve quelque chose qui pourrait ressembler à des vers, l'effet est désastreux :

« Il y en a (1) que nous mangeons sur des terrasses
» Devant la mer et devant le soleil couchant.
» *Il y en a que l'on confit dans de la glace*
» *Sucrée avec un peu de liqueur dedans.*
» Il y en a que l'on cueille sur les arbres, etc., »

Enfin, citons un conte hindou, de Ferdinand Herold, où se rencontrent de beaux passages, et une judicieuse chronique de Henri Albert.

Que nos jeunes déséquilibrés en mal d'écrire la lisent, elle les fera méditer... s'il en est temps encore!

« Ah! les belles théories d'art dont s'embrument depuis quinze ans les cerveaux occidentaux! C'est à croire que le souci de la beauté a entièrement disparu sous l'enveloppe étouffante d'un verbalisme opaque. *Des artifices de style y tiennent lieu d'originalité; chaque mois, dans des revues fraîches-écloses dont certainement le besoin se faisait vivement*

(1) Les fruits.

» sentir, des jeunes gens annoncent qu'ils vont être jeunes d'une façon inédite.

» ... En notre époque de talents forcés que de recherches stériles et d'efforts mal venus! Pour les médiocres, poursuivant une chimère factice à travers d'épais fourrés, par des sentiers tortueux, puisque le grand soleil des routes dévoilerait trop l'inanité de leurs âmes, les prétendues libertés en art ont été les bienvenues. Ils s'en sont servi jusqu'à la satiété. Au lieu de peiner sur leurs détestables élucubrations, n'eût-il pas mieux valu vraiment aller au café?... »

Bref, le premier volume du *Centaure* se présente bien. Plusieurs d'entre les collaborateurs nous sont familiers et il nous semble y voir un retour vers un « art plus pondéré » ainsi que le dit si bien M. Henri Albert dans sa préface.

C'est avec impatience — et avec confiance — que nous attendons l'apparition du second volume.

FRANCIS DE CROISSET.

Turcs et Levantins

par G. DES GODINS DE SOUHESMES. (V. Havard, éditeur. 1 vol. Paris, 1896.)

« Les Turcs, comme race d'hommes, comme nation, sont encore les premiers, les plus dignes parmi les peuples de l'Orient. Leur caractère est le plus noble et le plus grand; leur courage est intact; leurs vertus religieuses, civiles et domestiques sont faites pour inspirer à tout esprit impartial l'estime et l'admiration. Leur noblesse est écrite sur leur front et dans leurs actions; s'ils avaient de meilleures lois et un gouvernement plus éclairé, ils seraient un des premiers peuples du monde. Tous leurs sentiments sont généreux, c'est un peuple de patriarches et de contemplateurs, d'adorateurs et de philosophes; quand Dieu a parlé pour eux, c'est un peuple de héros et de martyrs.... Une pareille race d'hommes, selon moi, fait honneur à l'humanité. »

Cette belle page de Lamartine se trouve singulièrement parodiée par le livre de M. de Souhesmes; une fois de plus, les vieux préjugés qui abondent contre les Ottomans ont été réédités sans la moindre merci, avec toute l'exagération professionnelle que les journalistes ont coutume d'apporter dans leurs écrits sur l'Orient.

Si M. de Souhesmes n'est pas des plus passionnants lorsqu'il nous parle des Turcs, il est du moins excusable en ce qu'il pense de la population, très mêlée, de Constantinople, — Grecs, Arméniens, Juifs, « Espagnols », etc., — quoiqu'il n'en dise rien qui ne soit depuis longtemps connu. Quant à la société Levantine, elle n'est guère recommandable sans doute, mais elle en vaut bien d'autres; d'ailleurs, elle est trop française, même dans beaucoup de ses défauts, pour ne pas mériter mieux que cette sorte de critique qu'on pourrait appeler outrancière. Dans un long chapitre intitulé *La langue française en Orient*, M. de Souhesmes reproche aux Levantins d'observer très peu la correction et la pureté de leur langue adoptive; je ne pense pas, pourtant, que ce soit par ce livre qu'il prétende prêcher d'exemple: il ne brille ni par l'élégance ni par l'exactitude; on y rencontre même certaines confusions de mots qu'il serait de mauvais goût d'imiter, témoin celle-ci: « Il est vrai qu'aussitôt en présence de la dame du lieu, elles redeviennent tout miel, tout sourires et se gardent bien de laisser apparaître le moindre signe de dépit. »

Constantinople est insupportable, la Turquie est un exécrable, un « c'chon de pays » (*sic*), on s'y ennuie à périr; c'est avéré. Les artistes, les poètes sont bien à plaindre d'y trouver autre chose que des rues mal pavées, d'y connaître un charme

intime et pénétrant, et d'en comprendre encore la délicieuse tristesse. A Stamboul, il n'y a pas « de quoi s'amuser », — ce qui est tout à fait impardonnable à notre époque ! — et rien à faire (1). L'auteur s'est chargé de nous démontrer tout cela jusqu'à l'évidence... jusqu'à l'ironie.

Plusieurs chapitres, les monnaies turques, les calendriers turcs, sont démesurément fastidieux; quelques « renseignements » (inestimables, ceux-ci), tels que les détails culinaires, le prix du beurre, etc., donnent à ce livre un intérêt tout particulier...

Mais peut-être ces notes si attachantes ne s'adressent-elles qu'aux lecteurs assidus des *Bulletins de la Chambre française de commerce à Constantinople*, incessamment cités jusqu'à la fin du volume? Grand bien leur fasse.

Qui songe encore à étudier les Ottomans, à pénétrer leur génie, à nous faire connaître leurs facultés, leurs aptitudes et leur rôle indéniable dans le mouvement intellectuel contemporain?

J'estime, pour ma part, que cette tâche serait infiniment plus généreuse et plus élevée; elle compenserait avec honneur l'inutile profusion des livres, parfois spirituels, souvent médiocres, presque toujours saturés de banalité sinon d'ironie, que nous voyons paraître sur un peuple qui, malgré tout ce qu'on en a pu dire, nous est resté et nous restera supérieur par le rêve.

Dernièrement, M. Charles d'Agostino nous a révélé, avec un légitime succès, quelques écrivains et poètes turcs de l'époque actuelle. Je me plais à espérer que son exemple sera suivi. Pour en faire comprendre toute l'opportunité, qu'il me suffise de reproduire ici la conclusion de son importante étude :

« A mon avis, la littérature turque promet d'avoir une belle vitalité; elle est peut-être appelée, dans un avenir non lointain, à imposer son influence aux sociétés occidentales, ainsi qu'il en a été de la littérature russe, ainsi qu'il en est de la littérature scandinave, mais à l'expresse condition que nos « jeunes », qui ont beaucoup de talent et de vigueur, se manifestent en leurs œuvres tels qu'ils sont, avec leur imagination flambante, leur profonde sensibilité d'hommes d'Orient et leur belle âme musulmane (2). »

VICTOR ORBAN.

F. Kufferath et Fétis

La mort de l'éminent professeur de fugue et de contrepoint au conservatoire de Bruxelles, a excité partout les plus vifs regrets.

Depuis tant d'années que F. Kufferath vivait parmi nous, il avait pris dans notre vie musicale, à divers points de vue, une place prépondérante.

Lorsqu'il arriva à Bruxelles il y a quelque cinquante ans, le public belge était loin d'avoir en musique le goût raffiné qui le caractérise aujourd'hui. Bach, Beethoven, Mozart, Schumann, Mendelssohn étaient fort négligés chez nous, sauf par les rares dilettanti véritables et de quelques personnalités artistiques qui luttèrent pour les bons principes.

C'est ce que fit F. Kufferath qui, pianiste, organiste, violon-

niste, (1) ne cessa, tant au concert qu'au salon, de faire entendre les œuvres des maîtres. Nous avons sous les yeux le programme d'un concert du 4 mars 1844 (l'un des premiers qu'il donna chez nous), à la « Philharmonie »; il y joua un Concerto de Beethoven accompagné par l'orchestre sous la direction de Valentin Bender, ainsi qu'un grand Trio de sa composition, dans lequel Moeser tenait le violon et Demunck le violoncelle (2).

La maison de Kufferath fut de tous temps un centre de réunion pour les artistes belges et étrangers. L'autorité du maître se fortifiait encore par sa situation officielle auprès de Léopold I, dont il était le pianiste attitré. Il eut aussi le titre de professeur des enfants royaux, et — d'après un ancien compte-rendu de l'*Indépendance Belge* (1855), — il fut plus particulièrement le « savant et habile professeur de piano de M^{me} la princesse Charlotte » (3).

Doutant toujours de lui même, méconnaissant sa véritable force, il finit par abandonner la carrière de virtuose à laquelle cependant sa remarquable technique semblait le destiner pour se consacrer uniquement à l'enseignement.

Cette nouvelle phase de sa carrière ne fut pas moins féconde que celle de la « propagande par le fait ». Professeur de haute composition musicale au Conservatoire de Bruxelles, il exerça sur l'orientation de nos jeunes compositeurs une influence considérable dont l'effet se fera sentir longtemps encore. Professeur de piano, il s'appliqua continuellement à former, non de simples techniciens, mais de vrais musiciens, des amateurs sérieux.

F. Kufferath fut l'une des personnalités les plus volontairement effacées de notre monde musical bruxellois : Une discrétion absolue, une ponctualité rigoureuse, une urbanité exquise, telles étaient ses qualités dominantes.

Ces traits du caractère de l'homme rendent plus piquante certaine aventure, déjà lointaine, où le virtuose professeur se fit polémiste. Aujourd'hui que les deux principaux intéressés ont disparu, elle peut, croyons-nous, être révélée, sans que la révélation puisse nuire à la bonne renommée de deux adversaires.

C'était en février 1851. L'organiste Lemmens (né à Zoerleparwys le 3 janvier 1823, mort à Sempst le 30 janvier 1881), nommé professeur de la classe d'orgue du Conservatoire par Fétis, dont il était l'élève, avait publié, sous le titre *Journal d'Orgue*, une série de morceaux pour cet instrument. Fétis écrivit aussitôt dans la *Revue et Gazette musicale* de Paris, un article, reproduit par plusieurs journaux belges, où il se

(1) Mendelssohn, le maître de Kufferath, exigeait de ses élèves la connaissance technique des principaux instruments de l'orchestre.

(2) A la même séance, une cantatrice, M^{lle} Bockholtz (née à Francfort en 1820, morte à Paris en 1829), chanta un air de *Freyshütz*, un autre de *Clary d'Halévy*, des mélodies de Bordogni, de Kufferath et d'elle-même. Berlioz caractérise ainsi cette artiste: « Voix grandiose et étendue, musicienne parfaite, esprit très cultivé, parlant cinq langues et chantant avec une égale intelligence tous les styles. »

(3) Des œuvres, les plus belles de Kufferath, il suffira de citer sa symphonie en ut, qui fut exécutée pour la première fois au Conservatoire, le 7 mars 1847, et que Fétis fit entendre de nouveau en 1850. A cette époque, le *Diapason* (6 et 20 juin 1850) en donna une analyse thématique. Tout récemment encore, le professeur publiait, chez Breitkopf et Härtel, un cahier de *Lieder*, d'une inspiration charmante et d'une facture remarquable.

F. Kufferath était le dernier né de six frères, qui tous furent musiciens. L'un d'eux (Jean-Hermann) exerça pendant longtemps les fonctions de directeur de musique à Utrecht, où il était très honoré. Un autre frère (Louis), né à Mulheim en 1811, compositeur, vint à Bruxelles en 1850, puis alla se fixer à Gand, où il dirigea pendant deux ans la *Société royale des Chœurs*; il mourut à St-Josse-ten-Noode, le 2 mars 1882.

(1) Pourquoi donc M. de Souhesmes écrivit-il naguère un *Guide de Constantinople*, à l'usage de MM. les voyageurs?

(2) CH. D'AGOSTINO, *La Littérature turque contemporaine* (*L'Encyclopédie*, septembre 1895).

livrait à un long éloge du talent de Lemmens et des qualités de son *Journal d'Orgue*. Jetant un coup d'œil en arrière, il constatait l'infériorité dans laquelle la Belgique se trouvait vis-à-vis de l'Allemagne en ce qui concernait l'école d'orgue (1); il semblait, d'après ses dires, que l'ère des temps meilleurs eût pris date à l'arrivée de Lemmens au Conservatoire. Après un vif éloge du virtuose et du professeur, Fétis en arrivait au compositeur, vantant les qualités de distinction, de style, d'élévation et d'inspiration des préludes, fugues, prières, etc., attestées par la dernière publication de son élève et terminant ainsi :

« Il n'existe rien, en France ni ailleurs, qui puisse tenir lieu du *Journal d'Orgue*, de M. Lemmens. »

C'est sur ces entrefaites que furent publiés, dans le *Diapason* (2) (20 février, 6 et 20 mars, 3 avril 1851), une série de quatre articles non signés, où, sous le titre assez incisif : *Monsieur Fétis remis à sa place comme autorité en matière de composition d'orgue*, le directeur du Conservatoire ainsi que Lemmens étaient vivement pris à partie. Nous en donnons une brève analyse.

Dans le premier de ces articles, on reprochait à Fétis la bienveillance outrée avec laquelle il vante sans cesse Lemmens, son favori. Critique générale des compositions de celui-ci. Au second article, quelques coups de patte, en passant, au *Traité d'Harmonie* de Fétis; l'auteur prétend démontrer, avec citations de quelques exemples, en effet, assez surprenants de la part de cet anti-wagnérien convaincu, que les modèles proposés par Fétis ne pourraient que conduire l'élève aux abîmes, — ce dont application immédiate aux fautes d'harmonie de Lemmens. Le troisième article analysait, mesure par mesure, et avec quantité d'exemples de musique, une *Fugue* de Lemmens, qualifiée « superbe » par Fétis, et dont l'impitoyable censeur n'oublie et ne pardonne ni une imperfection, ni une réminiscence.

Quelques compositions vocales, du même, subissent un sort pareil. Le quatrième article dut être le plus dur à l'auteur de la *Biographie Universelle des Musiciens*, dont la critique anonyme attaque cette fois la propre musique : *Six Messes faciles pour l'orgue*, dans lesquelles il découvre toute la kyrielle des fautes, effroi des étudiants d'harmonie : octaves cachées, quintes directes, fausses relations, rythmes trop vulgaires, etc., avec 19 exemples de musique gravée à l'appui. Le tout se termine par un réquisitoire en règle, dirigé contre Fétis et contre Lemmens.

(1) Dans un rapport intitulé *État actuel de la facture des orgues en Belgique, comparé à sa situation en Allemagne, en France et en Angleterre*, rapport présenté à l'Académie de Belgique le 7 mars 1850, Fétis ne s'était pas montré plus tendre pour les facteurs d'orgues belges, qu'il plaçait au-dessous de leurs concurrents d'Outre-Rhin, d'Outre-Manche et d'Outre-Quévrain. Ce travail avait même provoqué une protestation assez vive émanant de Lorel, facteur d'orgues à Laeken (*Diapason* du 25 avril 1850) et suscitée, dans le *Diapason* du 16 mai 1850, une réponse longuement motivée de l'abbé N. Janssens, compositeur fécond d'assez bonne musique religieuse, où celui-ci tente la réfutation des idées de Fétis, relevant en passant quelques-unes de ses erreurs, notamment la croyance, assez surprenante chez Fétis, que l'espèce de bois dont est fait un tuyau d'orgue aurait quelque influence sur sa sonorité; on sait en effet que, dans les instruments à vent, bois ou cuivre, la matière employée n'influence en rien sur le timbre de l'instrument, la colonne d'air entrant seule en vibration.

(2) Le *Diapason*, revue musicale hebdomadaire, succéda chez nous, en 1850, à la *Belgique musicale* (1839-1849), publiée par les éditeurs de musique Schott frères (Jean et Pierre), alors établis rue de l'Orangerie, sur un emplacement enclavé aujourd'hui dans le nouvel édifice des Travaux Publics, rue de Louvain. Le directeur du *Diapason* était H. Félix Delhassé, qui avait déjà fait ses premières armes dans la *Belgique musicale*. Il avait un unique co-rédacteur, Victor Hanssens (le cousin de Charles Hanssens), employé supérieur du Ministère, et qui s'occupait plus particulièrement des concerts et des théâtres. Sa

Ce fut retentissant. Les articles étaient très bien faits et d'us évidemment à un théoricien éprouvé. On s'en émut jusqu'à l'étranger.

La revue *Cocilia*, d'Utrecht (dirigée par Kips) reproduisit immédiatement les articles du *Diapason* qui, en Allemagne, inspirèrent à C. Gollmick une traduction paraphrase, publiée en brochure (1), puis la *Gazette musicale* de Leipzig, dirigée par Franz Brendel, les reproduisit à son tour (1852, n° 2; Gollmick et Brendel étaient deux autorités en matière musicale).

On chercha le nom de l'auteur; mais il fut impossible de pénétrer le mystère. Or, l'auteur, ce n'était autre que Ferd. Kufferath.

Entendons-nous cependant. Il ne fut pas précisément l'auteur, mais plutôt l'inspirateur des articles en question. Si donc le ton en fut quelque peu acerbe à l'endroit de Fétis, on ne peut l'imputer à Kufferath, le meilleur homme du monde, qui se serait bien gardé de blesser le maître. Pour lui, la simple critique eût suffi. Il n'avait fourni que le thème, mais sans les « fioritures dont il est émaillé. Le metteur en scène est encore là pour l'attester.

Les articles ne restèrent toutefois pas sans réponse. Le *Journal de Bruxelles* publia le 12 mai, une lettre d'un « Organiste » dans laquelle le *Diapason*, « petit journal rédigé par des étrangers envieux » était fort malmené; l'« Organiste » (n'était-ce pas Fétis lui-même qui s'abritait sous ce vocable?) conseillait à Lemmens de dédaigner ces attaques. Nouvelle riposte du *Diapason*, prenant pour enseigne : *Encore M. Lemmens!* et pour épigraphe :

Tu te fâches, Jupiter, donc tu as tort.

avec cette déclaration finale :

« Nous, écrivains du *Diapason*, nous ne sommes point des étrangers; pas un étranger ne participe à sa rédaction; ceux qui disent le contraire sont mal informés, et la preuve, c'est que nos noms et prénoms sont à la disposition de qui voudra les connaître. »

Personne ne voulut et l'affaire en resta là.

A part les quelques initiés, personne ne connut jamais le véritable auteur des fameux articles, et Fétis lui-même ne sut pas à qui s'en prendre des coups de boutoir qui lui avaient été portés.

Ceux qui seraient tentés de relire aujourd'hui la polémique en question ne pourront se défendre de quelque surprise en pensant qu'elle est due à l'homme débonnaire, affectueux qui fut Ferdinand Kufferath.

ERNEST CLOSSON.

critique décelait un érudit, un artiste de goût, d'un jugement sûr, et sa plume était des plus courtoises. Albert Grisar, dans ses commencements, avait trouvé en Victor Hanssens un précieux appui; ils se lièrent d'amitié et, par la suite, échangèrent une suite de lettres sur le mouvement musical d'alors (plusieurs lettres de Grisar ont été publiées par Ed. Grégoir, au tome IV des *Documents historiques*). Le correspondant parisien était le marquis de Pontécoulant; nous trouvons encore, dans la collection du journal, des articles ou communications dus à Etienne Arago, l'abbé Lambillotte, Ad. Guérout, d'Ortigue, V. Mangin, F. Génin, E. Guinot, Bonoldi, Fézimbrouck (Liège), Alexis Dumesnil, Vildiers (Anvers), Ed. Monnais, Jacob Gantois (J. Guéquier, Gand), Alexis Azevedo, P. Schott, Hohlweg, Comettant, V. Borie, Elisa Aclocque, etc., etc. En 1852, le *Diapason* fit place à la *Chronique musicale*, et, après une nouvelle interruption, les frères Schott entreprirent, en 1855, le *Guide musical*.

(1) HERR FÉTIS, *Vorstand des Brüsseler Conservatoriums als Mensch, Kritiker Theoretiker und Componist*, von C. GOLLMICK, nach den französischen Original der musikalischen Zeitschrift « Le Diapason » Leipzig, 1852, Hinze, éditeur.

Memento

NOUS PUBLIERONS, dans notre prochain numéro une nouvelle liste de souscriptions au monument Leconte de Lisle.

NOTRE AMI ET ÉMINENT COLLABORATEUR, M. Léopold Wallner, a donné dernièrement une conférence sur Wagner, dans les salons de M^{lle} P. Desmet. Donnée à l'occasion du vingtième anniversaire de l'inauguration du théâtre wagnérien de Bayreuth, elle a servi d'initiation à tous ceux qui vont cette année assister aux représentations du *Ring des Niebelungen*.

M. Wallner a analysé l'œuvre de Wagner au point de vue philosophique, montrant clairement l'influence des idées de Schopenhauer sur le développement des conceptions artistiques de Wagner.

Le conférencier a été chaleureusement applaudi.

NOTRE CRITIQUE MUSICAL, M. Nelson Lekime, nous enverra prochainement, de Bayreuth, un compte rendu complet des représentations du premier cycle du *Ring*.

NOTRE ONCLE le juriconsulte a fait comme la mère Angot, avec laquelle il a d'ailleurs tant de points de ressemblance : il est monté en ballon.

Voici le texte officiel de la nouvelle *Brabançonne* :

I

Noble Patrie, ô Belgique féconde,
Forte par l'Art, le travail et la Paix,
Ta jeune histoire est un exemple au monde
Elle est inscrite aux fastes du progrès.
La liberté de ses rayons de flamme
Vers l'avenir éclaire ton chemin.
Roi, Citoyen, Belge de cœur et d'âme } *Bis*
Un prince aimé nous guide par la main }
Un prince aimé nous guide par la main. (*Bis*)

II

Lorsqu'au dehors se déchaine l'orage,
Réclamons-nous d'un pacte généreux.
Ah ! gardons bien le superbe héritage
Que de leur sang ont payé nos aïeux.
De ces martyrs l'auguste voix nous crie :
« C'est l'union qui fait les peuples grands.
Honte aux rhéteurs qui n'ont point de Patrie, } *Bis*
Sous le drapeau, Belges, serrez vos rangs, }
Sous le drapeau, Belges, serrez vos rangs ! » (*Bis*)

III

Le fier Pays, reconquis par nos pères,
Doit être prêt à l'heure du danger.
On nous verrait courir tous aux frontières
Pour repousser le joug de l'étranger.
Des temps nouveaux déjà l'aurore brille ;
Soldats, bourgeois, artisans, laboureurs
Ne forment plus qu'une même famille } *Bis*
Faisant flotter au vent les trois couleurs ! }
Faisant flotter au vent les trois couleurs ! (*Bis*)

Cette *Brabançonne*, due à M. Régulus Elime — ce n'est pas M. Verhaeren — a obtenu un légitime succès.

« Réclamons-nous d'un pacte généreux »

est un trait profondément belge, digne de notre patriotisme bien connu, et de notre vaillance, déjà célèbre du temps de Jules César.

EDMOND DE GONCOURT institue pour légataires universels et exécuteurs testamentaires MM. Alphonse Daudet et Léon Hennique, à charge par eux de pourvoir à de nombreux legs, parmi lesquels :

Une pension de 6,000 francs par an à servir aux hommes de

lettres suivants : Alphonse Daudet, Huysmans, Hennique, Rosny aîné, Rosny jeune, Mirbeau, Paul Margueritte et Gustave Geffroy, qui constitueront l'Académie des Goncourt.

Si la vente des objets laissés par Goncourt ne rapportait pas assez pour fournir à ces pensions, le montant en serait diminué au prorata.

Les huit bénéficiaires sont tenus de prélever à eux tous ensemble 5,000 francs par an, pour un prix de cette valeur à donner à une œuvre littéraire : roman, nouvelles ou livres d'histoire à l'exclusion de poésies. N'y eût-il qu'un vers, cela suffirait à proscrire l'auteur de l'ouvrage.

Ces huit bénéficiaires devront se réunir quatre fois avant la fondation de l'Académie, en un dîner qui leur coûtera 20 francs par tête. Le dernier de ces dîners sera donné en décembre et c'est dans ce dîner-là que sera désigné l'élu aux 5,000 francs.

Goncourt ajoute qu'il lui serait agréable si les membres de l'Académie dénommaient ce prix le Prix des Goncourt.

Au cas où l'institution de cette Académie serait rendue impossible par procès, mauvaise entente ou autres difficultés, le capital des huit pensions servirait à défrayer une œuvre de jeunes filles pauvres entre les mains de la princesse Mathilde.

Le testament commence par cette déclaration : « Si je déshérite mes héritiers naturels, c'est que je sais qu'ils ne sont pas dans le besoin. »

La petite Edmée, fille de M. Alphonse Daudet et filleule de Goncourt, reçoit 5,000 francs pour finir de s'acheter son collier de perles. (Il faut savoir que Goncourt faisait tous les 1er janvier cadeau d'une perle à sa filleule.)

M^{lle} Jeanne Charpentier, fille de l'éditeur et filleule elle aussi de Goncourt, reçoit 1,500 francs dont elle s'achètera une dentelle pour la porter le jour de son mariage.

Goncourt fait don à la princesse Mathilde d'une Vénus de Falconnet, en terre cuite, qui est placée dans son cabinet de travail.

Goncourt dispose qu'il sera fait six ventes séparées de ses objets d'art et qu'elles seront espacées en ventes d'objets d'art proprement dits, de japonaiseries, de meubles, d'estampes et de gravures, de tableaux, de livres, soit en tout six ventes.

Il charge M. Dumont, expert, de s'occuper de la vente des estampes et gravures ; MM. Roger Marx et Delzan de diriger la vente des livres ; l'expert Féral, celle des objets afférents au XVIII^e siècle.

La vieille servante Pélagie, qu'il avait à son service depuis vingt-huit ans, reçoit une pension annuelle de 1,200 francs.

Suivent d'autres petits legs qu'il n'importe pas au public de connaître.

Le testament ne renferme aucun mot de hauteur ni d'amertume. Il est rédigé sans passion ni jugement sur personne.

Goncourt avait fixé à dix le nombre de ses académiciens. Au-dessus des huit noms que nous avons cités, il y avait deux places pour d'autres noms. Elles sont restées en blanc. Goncourt a dû hésiter longtemps entre plusieurs noms pour, finalement, n'en recueillir aucun.

Le choix des huit académiciens atteste que Goncourt s'est inspiré de leur genre de talent et non de la cour qui lui était faite. Depuis trois ans, M. Huysmans n'avait pas mis les pieds à son Grenier. Il n'avait même pas assisté à son banquet.

SI CE PAUVRE M. ZOLA n'a pas encore été agréé par l'Académie, aucune autre consécration n'aura cependant manqué à son génie ! Voici la dernière, non la moins bouffonne, et bien capable d'inspirer quelque dépit aux amis, — non aux confrères — Rodenbach et Daudet, du glorieux solitaire de Médan ; c'est notre excellent confrère florentin *Il Marzocco* qui nous en apporte l'extraordinaire nouvelle :

— « Signalons aux amateurs de curiosités bibliographiques,

un périodique littéraire et scientifique, artistique et théâtral qui se publie depuis peu de temps à Naples.

» Ce petit journal semi-mensuel s'intitule *Emile Zola* et ses colonnes sont destinées, naturellement, d'abord à la glorification des œuvres zolistes; on y trouve même une rubrique spéciale — *Bibliographie Zoliste* — où sont énumérés tous les articles et les études publiés sur Zola depuis les premiers temps de sa célébrité. Les rédacteurs signent leurs articles des noms des personnages de Zola; le troisième numéro contient ainsi des pages du *Docteur Pascal*, de *Lantier*, etc. »

LE MACAQUE FLAMBOYANT, sous les espèces de M. Émile Straus, dans la *Critique*. — Il s'agit du *Roi fou* de M. Gustave Kahn :

« Comédie-opérette de théâtre de rêve, frissottis d'arc-en-ciel désinant shakespeariennement en sanglante tempête — lors fifres et tambours rythment la venue des Barbares. »

Vu l'énorme intérêt de pareils articles, la *Critique* ne pourrait-elle faire les frais d'une édition française?

L'ART POLITIQUE. — Une petite revue française, *La Critique*, vient de publier les réponses au referendum suivant qu'elle avait adressé à quelques artistes :

Êtes-vous favorable ou hostile au projet d'érection d'un monument, édifié par les Français, à la mémoire de Richard Wagner?

Nous en extrayons les quelques réponses suivantes, pour la plus grande hilarité de nos lecteurs :

« Un monument à ce bandit. Jamais, au nom du patriotisme, Il ne manquerait plus que d'y relater au socle qu'il fut le créateur de la *Térotologie*. »

PAUL DÉROULÈDE.

« ... Mais — il y a un mais, un grand mais, — en y réfléchissant bien, pourquoi donnerions-nous une statue à ce grand musicien? Il nous a insulté, cet homme, à une époque où il n'était pas bien brave de le faire. Ses œuvres sont magistrales, Wagner est une personnalité immense, un artiste superbe; mais nous avons aussi, en France, de grands musiciens. Avant d'ériger sur un socle triomphal celui qui cracha au visage des vaincus, nous pourrions dresser des statues — si celles-ci doivent être utiles à leur gloire — à ceux des grands compositeurs français de ce siècle qui ont produit autre chose que de la musique... »

WILL DARVILLÉ.

« Le jour où l'on inaugurera un monument à Wagner, je serait passible de trois mois de prison pour destruction de monument d'inutilité publique. »

JOSEPH CHARRIER.

« Wagner est quelque peu un *Christ musical*, comme tel, il est au-dessus des rivalités chauvines et des ordinaires comparaisons.

Brûlez en holocauste, en rédempteur, les idoles qu'il renversa, mais pourquoi une statue à qui a des autels?

Ne cherchez donc pas à populariser les cultes; les religions vulgaires sont des religions mortes!!! »

E. DE SOLENIÈRE.

Après la note patriotique et la note absurde, voici la note gaie :

« Je suis d'avis qu'on érige un monument à la mémoire de Richard Wagner, du chef de l'initiative française; mais ce n'est pas sans l'appréhension de voir surgir les héritiers Wilder, à l'effet de réclamer leurs droits aux bas-reliefs. »

ALFRED ERNST.

Que nos lecteurs méditent bien ces quelques chefs-d'œuvre et surtout les deux premiers, les réponses de MM Déroulède et Darvillé. Nous n'avons à nous prononcer ni pour, ni contre l'érection d'un monument à la mémoire de Wagner, dû à une initiative française. Nous nous bornerons à faire remarquer simplement que ceux qui combattent Wagner au nom du patriotisme, mettent en application la théorie de l'Art

social, et nos lecteurs se rendront compte, une fois de plus, de l'inanité des théories que prêchent, en Belgique et en France, quelques faux esthètes socialistes.

L'ART POUR L'ART ET M. BEAUBOURG. — M. Beaubourg expose, au public les motifs qui lui font détester la théorie de l'art pour l'art. C'est parait-il, au nom de cette théorie que l'empereur Néron brûla Rome. Voilà qui est impardonnable. Une théorie qui a des antécédents aussi mauvais et aussi certains est une théorie condamnée.

M. Beaubourg y va aussi de sa petite imprécation contre les tyrans de l'art :

« Quiconque, dit-il, au nom de l'Art ou de la Science cherche à opprimer, à empêcher l'initiative de ceux d'autour de lui, est aussi digne d'être renfermé, que ce père Vasseur du bois de Vincennes qui assassinait son fils au nom de la Morale, que tous ceux qui se permettent de supprimer ce qui vit, au nom de ce qui n'a existé jamais ».

— Bien rugé, lion!

Enfin, M. Beaubourg professe des idées remarquables sur l'hérédité :

« Et, au fond, est-ce que la Beauté sans la Bonté peut exister?... N'est-ce point notre rêve de Bonté qui fait nos enfants beaux?... N'est-ce point parce que nous n'avons plus de rêve de Bonté que tous ces pauvres enfants sont rachitiques et laids?... Le lucre ancestral des pères ne reparait-il en petites écailles de sécheresse sur les fronts de leurs rejetons?.. »

INTERVIEWÉ par un rédacteur du *Temps*, M. Maurice Maeterlinck a fait connaître la raison des répétitions de phrases qu'on lui a tant reprochées.

— Il n'y en a, répond-il à M. Brisson, aucune. Les paysans de chez nous, dont l'intelligence est paresseuse, ont coutume de prononcer plusieurs fois les mêmes épithètes ou les mêmes verbes. Cette habitude donne à leur discours un caractère de gravité tout à la fois puéril et sentencieux. Je m'en suis inspiré jugeant qu'un personnage de légende avait quelque affinité avec un homme des champs et pouvait parler la même langue... J'ai été poussé par une sorte d'instinct d'imitation et non par le désir de me singulariser.

Voici le passage le plus caractéristique de l'entretien :

« Devant la table servie, nos propos, sans devenir folâtres, prennent un tour plus familier. M. Maeterlinck daigne redescendre sur notre planète; il me parle de ses travaux passés et futurs avec une simplicité exempte de prétention et de laquelle je lui sais un gré infini. M. Maurice Maeterlinck est modeste. Oui, cet écrivain qui, n'ayant pas encore atteint l'âge de trente ans, fut comparé à Shakespeare par M. Octave Mirbeau, et qui jouit présentement d'une renommée européenne, est sévère pour lui-même! Je n'oublierai jamais les paroles qu'il a proférées en déposant sur mon assiette des pousses de houblon *accommodées au beurre (mets national du Brabant)* :

« — Il me semble qu'on s'est exagéré mes pauvres mérites. On a trop exalté la *Princesse Malène*, que, pour ma part, j'estime modérément. Je ne suis pas entièrement satisfait de l'*Intruse*, ni des *Aveugles*. Je tâtonne encore; j'ignore à quel moment j'entrerai dans la route que je veux suivre.

« Il prépare en ce moment un nouveau drame. Je lui demande quel en sera la signification symbolique. Et je crois discerner dans sa réponse comme une fine nuance de moquerie.

« — Le symbole! Ne trouvez-vous pas qu'on en abuse? J'en suis un peu las, je l'avoue. J'ai essayé, cette fois, de faire autre chose.

« Il s'arrête, pensif... »

« C'est du symbole, et ce n'est pas du symbole. »

Est-ce que Gand est en Normandie?

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- DALLEMAGNE (J.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- D'HONDT.** — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- HEGER (Paul),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul).** — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° 0 60
- LECLÈRE (L.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART.** — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.).** — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN.** — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. 1 00
- PELSENEER (Paul).** — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00
- SOLVAY (E.).** — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages 2 00

- WODON (Louis).** — *La forme et la garantie dans les contrats francs,* étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....

demeurant à..... rue.....

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)

SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 30

8 août 1896



LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

ALBERT GIRAUD. — Lettre à M. Albert Arnay.

FRANCIS DE CROISSET. — La Frôleuse.

— Rimes Féminines.

GALÉAS. — Lui et les Forces cosmiques.

LECTOR. — Gabriel d'Annunzio.

A. G. — Réflexions utiles.

Jss. — A l'Ecole Saint-Luc.

P. — La mouche du Coche.

MEMENTO.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires, tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille; Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssayé, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— — Edition ordinaire 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires } FRANCIS DE CROISSET
 } ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Lettre à M. Albert Arnay

—
Mon cher Arnay,

Théodore de Banville enseignait aux jeunes poètes qu'il faut toujours remercier les critiques même s'ils vous accusent d'avoir dérobé des couverts d'argent. Il avait raison.

Ernest Renan, lui, poussait l'indifférence encore plus loin que la politesse. Il se laissait attribuer, dans des journaux bien informés, par des reporters qui ne l'avaient pas vu, des paroles qu'il n'avait point prononcées. Il enseignait à ses disciples que, dans cette hypothèse éminemment moderne, il ne faut jamais protester. Il avait raison.

Malheureusement la manière de Banville s'accorde difficilement avec la manière de Renan. Or, je voudrais les concilier à votre intention, en vous remerciant des choses obligeantes que vous me dites dans votre dernière chronique littéraire du *Réveil*, et en ne protestant pas contre les reproches que vous mêlez à votre compliment.

A propos d'un livre, édité dans des Amériques, par une dame de Chicago dont tout le grand ciel bleu n'emplirait point les bas, vous regrettez « mon exclusivisme d'à présent, qui n'empêche pas que j'aie fait à d'autres heures de belle et bonne besogne. »

Ah! mon cher Arnay, qu'elle est donc irrésistible, la force des légendes, puisque vous-même, qui pourtant vous piquez d'éclectisme, en arrivez à reproduire sans sourciller des énormités manifestes, qui vous sont imposées par Sa Majesté l'opinion des petits cénacles!

On a dit que la légende survit à l'histoire. C'est un mot d'auteur. La réalité est bien plus étonnante : c'est la légende qui fait l'histoire. Allez donc dire à Monsieur Tout le Monde, ce Voltaire

collectif, que la papesse Jeanne n'a jamais existé et qu'Omar n'a pas fait brûler la bibliothèque d'Alexandrie! Il est certain et même démontré, pour quelques personnes, que Lucrèce Borgia ne fut en rien pareille au monstre exhibé dans le drame de Victor Hugo; mais cette démonstration ne prévaudra jamais contre une légende à laquelle le génie s'est conformé, peut-être en souriant, et à laquelle la fille d'Alexandre VI, s'il lui était donné de revivre, se conformerait à son tour, par respect pour la bonne littérature. Vous savez aussi, dans votre for intérieur, que Richelieu ne fut pas le sanguinaire fantoche popularisé par le roman, et qu'il y a un abîme plein d'absurdes pamphlets calvinistes et catholiques entre Catherine de Médicis, qui fut une femme admirable, et l'ogresse que nous montre Alexandre Dumas père; mais vous vous feriez siffler en dévoilant au public le vrai cardinal et la vraie reine. Mirabeau, en montrant la fenêtre du haut de laquelle il est impossible que Charles IX ait tiré sur les huguenots, la fait voir à jamais ornée de son roi frénétique, et la rhétorique peu scrupuleuse du tribun a violemment retouché l'histoire.

Si les personnages illustres, les rois, les reines et les conducteurs d'hommes sont condamnés à subir les caprices de la légende, comment les pauvres rimeurs pourraient-ils y échapper? Grands ou petits, les mortels sont égaux devant cette décevante habilleuse qui travestit tous les êtres, afin de dérider là-haut je ne sais quel Dieu ennuyé.

J'ignore si ce spectateur blasé s'en divertira, mais, je dois le reconnaître, on m'a merveilleusement habillé. Désormais, c'est chose convenue : après avoir fait de bonne besogne, j'en fais de mauvaise et je brûle aujourd'hui mes idoles d'hier.

Certes, vous auriez pu lire, et vous avez lu, les nombreuses chroniques littéraires que, pendant quatorze ans, j'ai données à la *Jeune Belgique*. Vous auriez pu constater, et sans doute vous avez voulu le faire, que j'ai toujours combattu trois monstres : l'art social, le patois belge et le prétendu vers libre. Déjà en 1886 — il y a dix ans, mon cher Arnay, il y a dix ans ! — je me révoltais contre les parrains du vers libre, qui est un fœtus encombrant. Si je ne l'ai pas fait plus tôt, je vous en demande bien humblement pardon, c'est peut-être parce qu'il n'était pas encore né.

Où donc, mon cher Arnay, prenez-vous que j'aie changé ?

Hélas ! j'en rougis de honte : je n'ai pas bougé plus qu'une borne, ce qui est particulièrement humiliant à une époque où les vivants, lorsqu'ils esthétisent, vont beaucoup plus vite que les morts, où les églises sont démolies avant d'être achevées et où le nombre des dieux honoraires est presque égal à celui des croyants en disponibilité. Hélas ! je n'ai pas changé, je n'ai pas bougé, je n'ai pas évolué, je n'ai point sacrifié à ce que la plus ronflante de nos folles toupies appelle les forces cosmiques. Je suis aujourd'hui ce que j'étais hier, et je ne délibère même pas. Dispensez-moi, mon cher Arnay, d'achever ces aveux pénibles....

Ce qui me console un peu, c'est que personne ne me croira. Non, personne, et pas même vous. Car enfin, mon cher Arnay, vous avez beau concevoir la critique d'une façon tellement objective que chacun de vos articles a l'air d'avoir été écrit par l'auteur auquel il est consacré, vous ne tuerez jamais, malgré votre belle vaillance, la légende qui me fait sourire. Ne vous gênez donc point : ajoutez-y plutôt. Donnez des détails. Dites, par exemple, que c'est pour complaire aux Lamas de la Ligue libérale que je me suis moqué des *Villages Illusoires* et des *Villes Tentaculaires*.

Vous pouvez même insinuer que mon évolution légendaire m'a rapporté beaucoup d'argent...

Pardonnez-moi, mon cher Arnay, cette lettre inutile. Comme le disait si justement Théophile Gautier, qui, aux yeux du monde, porta pendant soixante ans le fameux pourpoint rouge qu'il n'avait mis qu'un seul soir, rien ne sert à rien et cependant tout arrive, et cela est fort indifférent.

ALBERT GIRAUD.

La Frôleuse

Tu es rousse, pâle et grêle,
Tes yeux cernés sont excitants,
L'hystérie au vice s'y mêle
Et tu n'as pas encor quinze ans !

L'aile rose de ta narine
Toujours bat de frissons nerveux.
Tu n'as ni hanche ni poitrine,
Tu fais couper court tes cheveux !

Des poses molles et savantes
Font ployer ton corps de gamin.
Quelles voluptés énervantes
Promet la rondeur de ta main !

Sous tes cils roux ton œil pétille
D'un cynique et brutal désir ;
Ta langue entre tes dents frétille
Petit animal de plaisir.

Je rirai quand tu seras nue,
D'un certain rire polisson,
Car la nature saugrenue
T'a faite fillette et garçon.

Ames féminines

Deux vierges roses et nues
Que la peur de l'homme effarouche,
Dans la forêt sont venues,
Portant le printemps à la bouche.

L'une à l'autre entrelacée,
Elles marchaient sans rien se dire,
Car leur âme était bercée
Du silence de leur sourire.

Dans leur démarche légère
On voyait onduler leurs hanches,
Et sur la sombre fougère
Leurs pieds semblaient des roses blanches.

Mêlant la nuit à l'aurore
Leurs chevelures confondues,
Que nul bijou ne décore
Dansaient sur leurs poitrines nues.

Une brise molle et douce
Leur disait des chansons rieuses,
A voir les grands lits de mousse
Elles devenaient sérieuses.

D'une lassitude tendre
Leurs âmes étaient accablées,
Elles rêvaient de s'étendre
Dans leurs chevelures mêlées.

« Vois! derrière le feuillage,
» Le soleil rose qui décline, »
Disait à la plus volage
La plus grave et la plus câline.

« Un léger brouillard de rêve
» Fond tous les contours dans l'espace.
» C'est l'heure incertaine et brève
» Où le jour hésite et s'efface. »

» Seuls la nymphe et le satyre
» Hantent la forêt solitaire.
» Nous goûterons le délire
» De nous caresser et nous taire.

» Demain, les fils de l'aurore
» Diront, nous croyant endormies,
» Ne réveillons pas encore
» Le sommeil de ces deux amies. »

Et toutes deux, languissantes,
Roulèrent dans leurs chevelures,
Et savourèrent, frémissantes,
Les baisers de leurs lèvres mûres.

Mais le jour les trouva mortes,
L'âme de volupté brisée...
Petite! ô toi qui apportes,
Pour leur tombe à peine creusée,

Les fleurs qu'aimait leur jeunesse,
Que ta main sur le marbre grave
Pour honorer leur tendresse
Cette épitaphe douce et grave :

« D'un même arbuste, un soir, deux roses étaient nées,
» Différentes de ton, mais de forme jumelles.
» Le zéphir, au printemps, les unit sous ses ailes :
» Par ce baiser trop doux elles furent fanées! »

FRANCIS DE CROISSET.

Lui et les forces cosmiques

Lui. — Forces cosmiques! Forces cosmiques!

Les forces comiques. — Nous voici.

Lui. — J'ai besoin de vous. Je me confie à vous.

Les forces comiques. — Nous connaissons l'antienne. Que pouvons-nous faire pour te servir?

Lui. — On ne s'occupe plus assez de moi. Il y a huit jours que je n'ai plus épâté personne.

Les forces comiques. — Dangereux, cela! Si tu cesses d'ébaubir les badauds, tu es perdu.

Lui. — C'est pour cela, précisément, que j'ai recours à vous.

Les forces comiques. — Tu n'as pas tort; nous t'avons déjà rendu de fameux services.

Le jury du Prix de Beauté. — Remember! Rappelle-toi cette inoubliable nuit où, pareil au berger Pâris, tu décernas la pomme à la plus belle. Tout Bruxelles se tordit.

El-Moghreb-al-aksa. — Souviens-toi de ton chameau! Vêtu de ta toge d'avocat et coiffé de la toque professionnelle, tu fis, sur cette bonne bête, une entrée triomphale chez les moricauds, à qui tu apportais une locomotive pour égayer le désert. L'Islam se tint les côtes.

Adoré Floupette. — Tu m'as pris au sérieux pendant huit semaines. Tu as, tour à tour, dans ton *Art Moderne*, loué et dénigré avec un égal emportement mes folâtres *Déliquescences*. Tous les poètes belges s'en sont décroché la rate, à l'exception de l'auteur des *Villes tentaculaires*, mon digne continuateur.

Le Pitre châté. — Tu prêches l'art pour la foule et par la foule, et tu commentes pieusement les sonnets abscons de Mallarmé. Voilà qui figurerait avantageusement dans le *Breviaire des Humbles*.

Georges Bebiesko. — Tu as écrit mes sonnets, traître, et tu préconises le vers libre.

Tous ensemble. — Nous sommes les forces comiques. Parle, nous l'obéirons.

Lui. — Parlez vous-mêmes; il faut trouver un nouvel esbrouffe.

Les forces comiques. — Pars pour la Crête, pars pour la Crête...

Lui. — Le moment est mal choisi. D'ailleurs, c'est usé, ça se trouve dans la *Belle Hélène*.

Les forces comiques. — Hé bien, puisque c'est kermesse à Bruxelles, monte en ballon.

Lui (illuminé). — Parfait! splendide!... c'est moi qui l'ai trouvé.

Les forces comiques. — Tu en es bien Capazzable.

Lui (sévèrement). — Pas de mots, s'il vous plaît; on vous prendrait pour d'ignobles journalistes.

Les forces comiques. — Médis des journaux, notre bon oncle, tape dessus, ils s'occuperont tout de même de toi et c'est d'eux que vient la réclame. Demande plutôt à Mirbeau.

Lui (souponnant). — Ah! s'il avait voulu!... Je serais plus fort que Papinien!

Les forces comiques. — Assez causé. Regarde! Nous t'avons transporté dans l'ancien bâtiment des verreries, au vieux Marché-aux-Grains. Voilà le ballon. On le gonfle. Tu prends place dans la nacelle avec Elisée Reclus et l'aéronaute Capazza. Hop! Le ballon monte. Comment te sens-tu?

Lui. — Hé! hé!

Les forces comiques. — Fie-toi à nous. Ton ballon te confronte avec le Saint-Michel de l'Hôtel-de-Ville. Salue la plus considérable des girouettes. Attention! L'aérostat descend. Jetez du lest, messieurs. Jetez! jetez le paramonte! Jetez vos bas et vos souliers. Allons, notre bon oncle, jette aussi la bouteille de vieux bourgogne que tu as emportée pour ne pas la secouer....

Lui. — C'est bête.

Les forces comiques. — Jette vivement! Bon, le ballon s'élève avec majesté. Il rase ton Palais de justice, par habitude, sans doute. Fichtre, il va droit à Uccle! Vois-tu le Charenton bruxellois? Notre oncle, notre oncle, si tu descends ici, toute la Belgique en mourra de rire.

Lui. — Je vois le nez de Vanderkindere, allons ailleurs!

Les forces comiques. — Vlan, te voilà empétré dans les grands arbres de la forêt de Soignes.

Lui. — Comment descendre ?

Les forces comiques. — Cela ne nous regarde pas. Appelle les pompiers.

Lui. — C'est cela ! Qu'ils viennent avec leurs grandes échelles ! Dites leur que c'est MOI qui suis sur l'arbre.

Les forces comiques. — Inutile. Les branches se rompent. Patatras ! Te voilà par terre.

Lui. — Allons ! Tant mieux ! J'espère que le public sera content. Voyons, messieurs les journalistes, dites-le franchement : êtes-vous éblouis ?

Les journaux. — Ho ! ho ! la bonne farce ! Est-ce que l'université-bouffe, Son université, a voulu s'exercer au maniement du parachute ?

D'autres journaux. — Point. Après avoir écrit son Sermon sur la Montagne, il a voulu se payer un ascension. C'est un type dans le genre de Jésus-Christ.

Lui. — Chiennes d'enfer ! Mouffettes ! Champignons vénéneux ! — A moi, les forces cosmiques !

Les forces comiques. — Que te faut-il encore ?

Lui. — Avez-vous lu leurs stupides comptes-rendus ? Des plaisanteries écoeurantes. Pas un journal qui m'ait traité de grand homme ou qui ait parlé de mon génie, simplement. Cependant quand « un orateur comme moi » monte en ballon...

Les forces comiques. — Calme-toi. N'es-tu pas toi-même journaliste ? Ecris donc toi-même l'article que tu voudrais qu'on te fit.

Lui. — Idée lumineuse !... C'est moi qui l'ai trouvée !

Les forces comiques. — Attention ! Tu commences l'article de l'Art Moderne du 2 août.

Lui. — « *En ma cervelle aux rameaux chargés de souvenirs, chargés à en casser (car l'âge, car l'âge...)* »

Les forces comiques. — Carrelage ! carrelage ! Vas-tu dès le début rester sur le carreau ?

Lui. — Je continue. « *Notre nacelle était juste grande comme un panier à linge sale.* »

Les forces comiques. — Tu n'es guère honnête pour tes compagnons.

Lui. — Fichez-moi la paix ! Je commence la grande description :

« *La sensation artistique, ou plutôt idéale, nous prit vite, en effet, quand nous émergâmes du Fondak marocain du vieux marché aux Grains, où l'aérostat, pareil à un monstre antédiluvien se dégageant des limons primitifs, avait peu à peu pris forme se balançant lourdement en gros viscère triturant ses contractions péristaltiques en une digestion énorme et statueuse.* »

Les forces comiques. — Bravo ! On reconnaît là ton bon goût inaltérable.

Lui. — J'ai mieux que cela. Écoutez : *Oui, parler était devenu inutile dans cette planitude qui fluidifiait les corporels organes ne laissant, ainsi qu'un nœud solide dans les vaporosités d'une comète, que cette entité habituellement confondue et cachée sous la matière : le Moi. Nous allions à l'impression de l'intangibilité.*

Les forces comiques. — Sublime ! Connais-tu l'étudiant limousin que rencontra l'illustre Pantagruel ? Il parle précisément de la même façon. Tu es un grand apporteur de neuf.

Lui. — Attendez ! Voici la moralité que je tire de l'aventure : *La sagesse est, dans les actions comme dans les pensées, d'obéir à l'Instinct. Nul guide n'est plus sûr, plus consolant, plus dispensateur de joie et de repos que la soumission aux forces cosmiques.*

Les vraies forces cosmiques. — Qui prononce notre nom ? Qui appelle les travailleuses originelles ? Du fond des abîmes invisibles nous pétrissons sans trêve ce que tu nommes la matière. Elle coule, elle coule sans cesse dans les formes éternelles, qu'éternellement remplissent nos mains vigilantes. Les individus passent comme les bouillons écumeux de la cascade ;

l'espèce, confiée à notre garde, vit jusqu'à l'heure séculaire marquée par nous pour sa disparition. L'homme que nous avons créé sur la terre, l'homme des forces cosmiques, était un bipède omnivore, chevelu et barbu comme un lion ; il errait dans les bois en bête sauvage qu'il était. Seulement nous lui avions donné la raison, c'est-à-dire la faculté de tirer des représentations directes des objets ambiants ce que les philosophes appellent des concepts abstraits. Ses connaissances n'étant plus limitées au moment présent, il put agir pour l'avenir, calculant les effets et les causes. Dès lors il osa entrer en lutte contre nous et ce fut le commencement de la civilisation. Celle-ci, tu le savais naguère quand tu écrivais le meilleur de tes ouvrages, la *Forge Roussel*, — celle-ci n'est qu'une guerre incessante contre la nature, c'est à dire contre nous. Car c'est nous qui sommes les passions sauvages grondant au fond du cœur de l'homme, tandis que l'éducation et les lois, qui compriment ces passions, sont les filles de la raison humaine. Tu as oublié ces choses. Tu ne nous connais plus. Voilà pourquoi lorsque tu nous appelles, tu as affaire non plus à nous, qui faisons et défaisons les mondes, mais aux fées folâtres qui font rire les hommes. Adieu.

GALÉAS.

Gabriel d'Annunzio

ŒUVRES ET OPINIONS

M. Gabriel d'Annunzio, de qui la *Jeune Belgique* publiera prochainement un poème non encore traduit en français, n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. M. Maurice Cartuyvels a exprimé en poète, ici-même, l'admiration que nous éprouvons pour l'auteur des *Romans de la Rose*. Plusieurs de ses œuvres, parmi lesquelles *Le Triomphe de la mort* et *L'Enfant de volupté*, sont déjà célèbres en France.

Le monde des lettrés attend avec curiosité la traduction des *Romans du lys*, à laquelle travaille M. Hérelle, et que revoit avec soin M. d'Annunzio lui-même, à qui la langue française est familière.

Le romancier italien, qui est aussi un poète, termine en ce moment un roman de passion contemporaine intitulé *Le Feu*, dans lequel, comme il l'a dit à M. Ernest Tissot, « il cherchera à décrire un des plus étranges et des plus décadents conflits d'âmes qui se puissent imaginer ». Cette œuvre aura comme décors Florence, Pise et Rome. L'héroïne du roman sera une actrice. M. d'Annunzio se défend spirituellement d'avoir pris la Duse comme modèle.

Parallèlement à ce roman, M. d'Annunzio achève un drame intitulé *La Ville morte*, dans lequel il se propose de restaurer la tradition hellénique de Sophocle et d'Euripide. Afin d'indiquer cette intention, il a, dit M. Tissot, trouvé un sujet d'une rare beauté et qui symbolise exactement toute sa pensée. Frappé de l'extraordinaire état d'âme que durent vivre ceux qui découvrirent dans l'amas de pierres brûlées par le soleil qu'est la Mycènes d'aujourd'hui, les princes couronnés et cuirassés d'or des âges légendaires de la Grèce héroïque, M. d'Annunzio a choisi, comme cadre à sa tragédie en habits noirs, le paysage inoubliable de ces ruines. Dans ce décor de folie, il a mis un savant à la Schlieman, trouvant, comme lui, les trésors des princes. Dans l'ambiance qui entoure cet homme éclate tout à coup un drame d'une intensité intolérable et qui sera comme un rappel des épouvantes des temps anciens. Et pour rendre ce rappel plus évident, toujours, à l'horizon, sous le ciel d'azur et d'or, se dessineront, admirables et tragiques, les ruines désolées de la cité des Atrides.

Les opinions artistiques de M. d'Annunzio sont intéressantes.

Interrogé sur la renaissance italienne prédite par M. de

Vogué, M. d'Annunzio répond qu'à part M. Fogazzaro, M. Verga et M. Giacosa, il ne voit personne. Au nom d'Ada Negri, il se révolte et s'écrie que « la condition première d'un poème est au moins d'observer les règles de la prosodie » !

Cette exécution d'Ada Negri ne fera pas plaisir à nos vers-libristes qui écrivent en nègre.

M. d'Annunzio, tout en admirant profondément M. Bourget, regrette que chez l'auteur d'*Outre-Mer*, l'artiste, de plus en plus, cède le pas au philosophe. Il aime surtout Pierre Loti, Anatole France, et Jean Lorrain.

Il aime Wagner comme musicien. Quant au poète, il lui semble discutable. Ses adorations vont à Bach, à Gluck, à Beethoven et aux vieux maîtres italiens.

M. d'Annunzio ne déteste pas « l'aristocratique plaisir de déplaire ». Interrogé par M. Tissot sur les causes de la colère qu'il a inspirée à certains salons littéraires, de son pays, M. d'Annunzio a répondu :

« Eh ! mon Dieu, c'est tout simple, je suis devenu célèbre trop jeune et trop vite. J'avais quatorze ans, je faisais mes études en Toscane, mon père me destinait à la carrière diplomatique. Un jour, je lui apportai un cahier de vers que je venais d'écrire à mes heures perdues. Il en fut enthousiasmé, en paya l'impression. Quel père exceptionnel ! Le succès fut immédiat ; à quinze ans, j'étais déjà critiqué, admiré, étudié dans toutes les feuilles de la Péninsule. Depuis lors, une légende s'est formée autour de mon nom. Peu d'écrivains ont suscité plus de polémiques ni de plus exagérées. Des questions d'ordre privé avivèrent encore ces dispositions, en sorte qu'à certains moments, il se déchaîne dans toute l'Italie comme un vent de révolte contre moi. Mais cela me gonfle le cœur de joie et d'orgueil ! — Croyez-moi, pour un artiste courageux et obstiné il n'y a rien de plus enivrant que la haine, la haine implacable ! — J'ai toujours admiré et cultivé les passions violentes. Aussi ne saurais-je vous dire avec quelle diligence et quel plaisir je cultive cette haine. Constamment, je m'efforce de la faire naître, de l'aviver, de l'exaspérer, et par conséquent de la rendre belle à force d'intensité. Dans cette vie, il convient de parer de beauté non seulement nos propres sentiments, mais ceux aussi dont nous sommes l'objet. Or, il y a une beauté dans l'extrême violence comme il y en a une dans le calme parfait. Mais j'esthétise à propos de mes ennemis, au lieu de vous engager à admirer ce clocher de San Jacopo si délicatement rose dans l'humidité du fleuve et du ciel. Ne sentez-vous pas ici, plus qu'en aucun autre lieu de cette ville, ici entre le *Ponte Vecchio* et le *Ponte Santa-Trinita*, en cette lente tiédeur parfumée de mille aromes subtils, battre le très vieux cœur de Florence ? Parfois, lorsqu'ils se promènent le long de ces quais de silence, les poètes s'arrêtent longuement pour écouter. Regardez celui-là aux longs cheveux, aux yeux pensifs ! D'où vient-il ? Que rêve-t-il ? Qu'il soit Norvégien, Anglais ou Russe, qu'importe ? Il a compris, il a senti, et une fois de plus a opéré le charme inéluctable de la ville des fleurs : — *Fleurance !* — comme disaient vos anciens chroniqueurs ».

LECTOR.

Réflexions utiles

M. Félix Duquesnel publie sur l'art du comédien les réflexions suivantes, que plus d'un esthète méditerait avec intérêt :

« Le Conservatoire vient de fermer ses portes et les élèves ont pris leur volée — pour quelques mois ou pour toujours — et voici, sur le pavé, bien des jeunes comédiens impatients du joug de l'étude et qui s'imaginent qu'ils suppléeront à tout avec le « tempérament ».

« Ils ne savent pas que cet art du théâtre, dont ils ne se doutent guère et qu'ils n'ont fait qu'entrevoir, est des plus complexes, qu'il est de deux parties bien distinctes : l'une, il est vrai, qui ne s'apprend pas, faite d'instinct, de fièvre, d'inspiration, de qualités naturelles, don du ciel qu'ont reçu certains ; mais l'autre, au contraire, résultant d'études techniques, de réflexion, d'expérience, de mécanisme, qu'il faut apprendre, sorte de mise en œuvre de la première, les deux se complétant l'une par l'autre.

« Ils sont bien excusables d'ailleurs dans leur ignorance, ces jeunes gens, car ils la partagent avec le public qui, volontiers, lui aussi, s' imagine qu'on nait acteur, que l'art du comédien « ne s'apprend pas » ; et c'est avec surprise qu'il aperçoit parfois sans comprendre, derrière le comédien qui le charme et le séduit, la silhouette humblée d'un personnage vague et modeste, qui fut pour celui-ci comme le praticien sculpteur du marbre, le porteflambeau qui éclaire la route ou le ciseleur qui lime le bronze.

« La foule a peine à admettre qu'il en soit ainsi, car sa pensée s'est forgé l'artiste fils de son génie, venu au monde tel qu'il est sur les planches, devant tout à lui-même, à la nature, rien au travail ou à l'enseignement d'autrui, et le comédien, dont l'orgueil est immense — c'est même une de ses forces, — ne veut pas non plus reconnaître qu'il a besoin du secours d'un autre, le plus souvent nécessaire : il se sent humilié des conseils qu'il a pu recevoir, et ne veut pas les avouer. Et voici qu'en ce moment il y a procès pendant, devant la première chambre du tribunal, entre M^{lle} Delna, l'artiste de l'Opéra-Comique, en pleine possession de succès et de valeur, et une ancienne artiste de la Comédie française, M^{lle} Savary, très intelligente, mais dont la carrière fut obscure et médiocre, très oubliée, aujourd'hui. Cette dernière réclame à M^{lle} Delna le prix des leçons qu'elle lui a données, prétend-elle, comme ayant été son « professeur de diction, de déclamation, de maintien et de composition de rôle ».

« Il est certain qu'au premier abord la prétention paraît singulière, et qu'on a peine à croire qu'Orphée ait pu prendre des leçons de « diction, de déclamation, de maintien et de composition ». Ces leçons, si encore elle les avait demandées à une grande artiste, à Sarah Bernhardt ou à M^{me} Viardot, par exemple, mais à M^{lle} Savary, le fait paraît invraisemblable !

« Il est peut-être vrai cependant, car le plus souvent ceux qui ont enseigné l'art dramatique ont été des comédiens incomplets auxquels ont manqué surtout les moyens d'exécution : ils avaient la conception, la pensée, la réflexion, la science, mais n'ont pas réussi pour cause de nature rebelle, — et la plus belle phrase n'est rien si on n'a pas une belle voix pour la dire.

« Ce procès n'est pas nouveau, nous l'avons vu déjà plusieurs fois durant le siècle qui court, il y a quelque vingt ans, entre M^{lle} Félix Miolan, qui fut plus tard M^{me} Carvalho, et le professeur Delsarte, celui qui enseigna à Darcier, le grand chansonnier, l'art de dire et de phraser, Delsarte qui ne put jamais être chanteur, faute de voix, ou comédien, faute de qualités physiques.

« Et le tribunal, présidé par M. de Belleyme, l'esprit le plus fin, le plus délié, le plus compréhensif des choses de l'art, décida que les qualités naturelles de la célèbre cantatrice, son talent musical hors de pair avaient été complétés et développés par les leçons du professeur Delsarte, qui avait dirigé l'artiste, lui enseignant l'esthétique du théâtre, les finesses de l'art dramatique, la manière de dire en un mot, toute cette technicité théâtrale qui s'apprend et ne se devine pas, quelque doué qu'on puisse être.

« Il était, d'ailleurs, plus renseigné que personne en ce point, le président de Belleyme, et son esprit judicieux avait eu occasion de se documenter d'intéressante manière, le jour où, l'éternelle querelle s'étant soulevée pour Rachel qui, elle aussi, voulait contester l'importance des leçons qu'elle avait reçues du

comédien Samson qui fut son maître et lui avait enseigné non seulement l'art dramatique, mais même les éléments de la prononciation, faisant, en quelque sorte, un cours de littérature pour chacun des rôles qu'elle devait jouer, à la tragédienne qui en avait grand besoin, ayant manqué d'instruction première.

« Le débat, aigre d'abord, devint aigu, menaçait de dégénérer en violence, et le papier à lettre allait devenir papier timbré, lorsque des amis s'entremirent; on résolut d'avoir recours à l'arbitrage conciliant du président, homme d'esprit, devant lequel on porta le différend, lui demandant son avis de dilettante, en dehors de la chambre du conseil.

« Grand amateur de théâtre, spectateur assidu de la Comédie française, le président n'en connaissait, cependant, que ce qu'il voyait de ce qu'il voyait de ce côté-ci du rideau d'avant-scène, et, de prime abord, la prétention de Samson lui parut singulière: Quel rapport pouvait-il y avoir entre ce comédien, très fin et très habile, sans aucun doute, mais qui était un « comique » à la voix grêle, un peu étroit, disposant de petits moyens d'exécution, et la grande tragédienne Rachel, au jeu ample, et qui semblait être l'antipode de celui qui prétendait lui avoir enseigné l'art tragique?

« Le président fit mander Samson à son cabinet, et, sous forme de conversation, lui fit faire une sorte d'examen de conscience, — cela ne s'appelle-t-il pas, en langage judiciaire « interrogatoire sur faits et articles ». — Le comédien, très frotté de lettres, qui avait la parole facile et l'esprit logique, expliqua avec grande aisance ses théories au magistrat, qui l'écoutait oreilles grandes ouvertes, très intéressé par ces choses qu'il apprenait et qui étaient nouvelles pour lui.

« Il lui dit la partie technique de l'art dramatique, celle qui s'enseigne, qu'on apprend et qu'on ne devine pas, et dont le but est précisément de mettre en lumière les qualités de l'artiste, d'en faire jaillir les effets, pour le plus grand profit de l'interprétation du drame, côtés factices du théâtre, si l'on veut, mais indispensables: puis, passant de la théorie à la pratique, il lui dit de sa voix grêle et chevrotante, les « Imprécations de Camille », indiquant les saillies, les reliefs, les silences, les repos, les émotions, comme s'il eût exécuté un morceau de musique noté à l'avance. Lorsqu'il eût terminé, — la séance avait duré plus de deux heures — le président, qui l'avait laissé parler tout le temps, le considérant de son oeil exquis de finesse, presque silencieux, et n'interrompant que de loin en loin, d'une question indispensable, se prit à sourire.

« — Je comprends, dit-il, voilà les « Imprécations » dites avec perfection; en ajoutant à cela le masque tragique de Rachel, ses bras d'une admirable beauté, son corps de statue, sa voix vibrante et chaude, on aura le chef-d'œuvre; il est donc certain que vous y avez votre part. Toutefois, aujourd'hui que, grâce à vos leçons, la grande tragédienne possède les secrets de son art, que vous lui avez, en quelque sorte, ouvert l'esprit, montré l'horizon, vos leçons peuvent-elles lui être encore utiles?

« — Assurément!

« — Vous n'avez, cependant, plus rien à lui apprendre, ce me semble! Alors que pouvez-vous faire pour elle?

« Samson se prit à rire, et d'un ton goguenard répondit:

« — Je puis encore lui « battre la mesure » et la mesure est le plus souvent ce qui leur manque à tous, même aux plus grands.

« — C'est juste répliqua le président.

« L'affaire n'eut pas de suites, il y eut rapprochement, et plus d'une fois encore, la tragédienne eut recours aux conseils du vieux comédien, qui continua à lui « battre la mesure », ainsi qu'il l'avait dit au président de Belleyme. »

Ce que M. Duquesnel dit du comédien, nous l'avons dit de l'écrivain. Dans l'art d'écrire, il y a aussi deux parties bien distinctes: l'une qui ne s'apprend pas, « don du ciel qu'ont reçu quelques-uns », mais l'autre, au contraire, résultant

d'études techniques, de réflexion, d'expérience, et qu'il faut apprendre pour mettre en œuvre la première.

C'est pour avoir insisté sur cette vérité, élémentaire mais méconnue, que nous avons déchainé une émeute de grands et de petits toqués!

A. G.

A l'Ecole Saint-Luc.

La réaction assez générale contre la tyrannie académique, en matière d'éducation artistique, s'est concentrée depuis plus de trente ans en Belgique dans les *Ecoles Saint-Luc*. Disposant de ressources importantes, ayant à leur tête des hommes énergiques et patients, ces écoles ont pris une extension considérable et ne tarderont pas à exercer chez nous une certaine influence sur les arts et les industries qui s'y rattachent. En prévision de cette importance probable, l'exposition des travaux de l'année scolaire 1895-1896, ouverte à Bruxelles il y a quelques jours, méritait d'attirer l'attention et de provoquer la discussion de tous ceux qui s'intéressent aux débats que soulève depuis quelque temps la question des arts appliqués.

Comme les précédentes, cette dernière exposition témoigne de consciencieux efforts. De nombreuses applications industrielles des principes enseignés, depuis la robuste ferronnerie jusqu'à la broderie la plus minutieuse sont exhibées à côté des dessins et des compositions d'élèves. Tous les thèmes des travaux et des concours sont donnés en vue d'une solution pratique: c'est là un réel mérite de cet enseignement. Sa grande faiblesse, — et nous croyons urgent d'en signaler le danger, — réside dans son excès d'archaïsme. La nature, source unique de toute inspiration sincère, est trop incomplètement consultée et étudiée à Saint-Luc. Une documentation trop précise et qui s'impose tyranniquement, même fatalement à un formulaire restrictif de toute liberté imaginative, de toute spontanéité d'interprétation. Un coup d'œil jeté sur l'ensemble des travaux suffit à prouver que l'étude de la flore et de la faune naturelles est presque nulle. Aucun trace d'une étude serrée approfondie de la structure d'un animal ou d'une plante; partout dès les classes inférieures, des transpositions connues, suivant les règles d'un style. Quant au modèle vivant, il est rigoureusement banni; et pourtant, dans un très grand nombre de compositions, la figure humaine constitue l'élément principal. L'élève en est alors réduit à copier des reproductions d'œuvres anciennes, et l'Ecole n'en admet pas d'autres que celles des imagiers du moyen-âge; œuvres respectables et intéressantes sans doute, mais dont le charme subtil doit échapper fatalement à un oeil inexpérimenté, puisqu'il réside moins dans la forme que dans le sentiment et l'expression. Aussi, pas une seule de ces compositions qui ne pêche par la lourdeur et la sécheresse, tant dans la ligne que dans le modelé et le choix des colorations. De même, la sculpture nous fournit quelques spécimens de ces déplorables figures polychromées et dorées qui peuplent les vitrines des marchands d'objets religieux, et, malheureusement aussi la plupart de nos églises.

Mais, le défaut d'une documentation restreinte à un style unique, établissant de strictes limites à l'imagination, se manifeste surtout dans la section d'architecture. L'artiste n'a plus d'autre initiative que de compiler les œuvres de ce style, et, par exemple, pour orner la façade d'une école ou d'une Maison communale, de décider s'il s'inspirera de la chapelle du Saint-Sang, de l'hôpital Saint-Jean ou du Logis des sires de Grutthuse. C'est à cette erreur que nous devons des gares de chemins de fer ayant tous les caractères extérieurs d'une cathédrale, et des habitations particulières simulant des forteresses.

En un mot, c'est borner le rôle de l'architecte à celui d'archéologue.

Le même vice atteint fatalement le mobilier, et nous voyons, non sans quelque stupeur, un porte-parapluies orné de parchemins, un dossier de chaise rappeler l'encadrement d'un rétable.

Sans aucun doute, les tentatives faites en vue de réhabiliter l'Art des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles sont des plus louables. Les œuvres de cette époque peuvent être considérées comme l'expression la plus haute, la plus originale, la plus florissante de la civilisation chrétienne. Né en quelque sorte du sol même de l'Europe occidentale, cet art a été le plus conforme à son climat, comme aux mœurs et aux aspirations philosophiques de ses habitants. S'inspirant directement de la nature, sans idées préconçues ni éducation théorique, nos primitifs, malgré leur interprétation incomplète et naïve de la forme humaine, ont su empreindre leurs œuvres d'une intensité de vie, d'une exubérance d'imagination, d'une fraîcheur et d'une sincérité de sentiments dont elles tirent leur saveur toute particulière, leur charme si pénétrant.

Il serait absurde cependant de vouloir examiner tout d'une pièce un art enseveli sous quatre ou cinq siècles de Renaissance et de classicisme, et de plier à ses exigences la structure et la décoration de nos monuments et de nos habitations. C'est ce qu'ont très bien compris les promoteurs du « Gothic Revival » en Angleterre. Ils ont fait revivre, sans esprit dogmatique, la tradition médiévale, en s'efforçant de retourner à l'observation sincère et attentive de la nature. Au lieu de restreindre l'activité artistique à l'étude d'un style, ils l'ont élargie, enrichie d'acquisitions nouvelles, adaptée avec tact aux us et coutumes modernes. Dans la plupart des « Magazine » on trouve des plans d'habitations urbaines ou de cottages avec leurs ameublements. Le goût de l'archaïsme y perce toujours, mais combien atténué, modifié, mis au point de notre époque !

Tel devrait être, chez nous, le rôle des écoles Saint-Luc. Au lieu de s'enfermer dans le formulaire du style gothique, elles pourraient alors devenir, parallèlement à nos autres écoles d'art décoratif, promotrices d'une renaissance bienfaisante et féconde.

Jss.

La Mouche du Coche

L'Art Moderne exerce une extraordinaire influence sur le cours des événements. Ses plus modestes désirs sont des ordres auxquels chacun s'empresse de se soumettre.

Au commencement du mois d'avril, il émettait cette réflexion : « Ah ! ça, il serait bien temps que les feuilles se missent à pousser. »

Huit jours après, tout était vert.

Depuis trois mois, la fièche de l'Hôtel-de-Ville était masquée par un échafaudage. L'Art Moderne dit : « Cet échafaudage est fort laid. Qu'on restaure donc la tour. »

On la restaure.

On pourrait multiplier les exemples à l'infini. Partout où il se donne un coup de balai, où l'on place une échelle, où l'on cimente une brique, l'Art Moderne accourt et dit : « Faites ceci, faites cela. » Et l'on continue la besogne commencée.

Je suis convaincu que si l'Art Moderne demandait au Gouvernement d'organiser une Exposition universelle en 1897, le Gouvernement, qui ne peut rien lui refuser, organiserait l'Exposition.

Et c'est ainsi que l'Art Moderne peut se flatter d'avoir eu l'initiative de toutes les bonnes idées.

P.

Memento

LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS de Dinant organise, pour le 9 août, une exposition qui promet d'être très intéressante. Nous relevons, en effet, parmi les artistes ayant accepté l'invitation les noms suivants :

Léon Frédéric, V. Gilsoul, Delsaux, Samuel, Verdussen, Berchmans, Bingé, Henain, Steppe, Verhaeren, Uyterschaut, Mathieu, Van Doren, Colmant, Bellis, etc.

APRÈS « INVECTIVES », qui vient de paraître, l'éditeur Vanier publiera les œuvres suivantes de Paul Verlaine :

Le *Livre posthume*, poésies qui ont paru déjà pour la plupart dans la *Revue parisienne*, cette revue défunte qui publia, en inédit, les *Demi-Vierges* de Marcel Prévost.

Louis XVII, drame en vers, en trois actes, inachevé. Deux actes entiers sont écrits, le troisième n'existe que sous forme de scénario. Le premier acte se passe au Temple; le second, en Vendée où l'on se bat pour le petit roi; le troisième, au Temple où Louis XVII meurt en criant : « Le roi est mort ! Vive le roi ! »

Voyages en divers pays. Notes de Paul Verlaine sur la Hollande, la Belgique, l'Angleterre.

Histoire comme ça, contes en prose.

Essais. Ce volume comprendra une étude intitulée : « Opinions sur la littérature et la poésie françaises contemporaines », une conférence sur la poésie, une conférence sur Marceline Desbordes-Valmore et une conférence de Paul Verlaine sur lui-même et ses œuvres.

Il sera joint à ce volume quelques poèmes de jeunesse, et des poèmes inachevés, dont un, la *Cinquantaine*, fut écrit peu avant la mort du poète, un jour que ses amis, pour sa fête, lui avaient porté des fleurs.

Album de dessins, une cinquantaine de dessins, de Paul Verlaine, car, ainsi que le peintre Regamey nous l'a dit, Verlaine fut un extraordinaire dessinateur.

Ce volume comprendra des portraits de Verlaine par lui-même et par ses amis, et des dessins de Verlaine, portraits de Catulle Mendès, Raoul Ponchon, Jean Richepin, Jean Moréas, Théodore de Banville, Leconte de Lisle, le Sâr Péladan, Léon Bloy, Laurent Tailhade, etc., etc., paysages, caricatures, charges.

Chacun de ces portraits est accompagné de vers dans le genre de ceux-ci :

Bloy, Tailhade et Moréas
Ont des moustaches, trop, hélas !

Chaque dessin comporte, au reste, une légende amusante; Verlaine se peint en député, en banquier, en président du Sénat !

Il se peint, sur une voiture de maraicher, avec cette légende :

Il était sur son char !...

On publiera aussi un poème de Tennyson, traduit par Paul Verlaine et intitulé : *In memoriam*. Ce poème est inachevé.

Là s'arrête la liste des œuvres inédites de Verlaine. L'éditeur Vanier publiera, sous le titre *Verlaine intime*, des notes, des souvenirs et des lettres de Paul Verlaine.

Le dessinateur Cazals annonce, de son côté, un *Verlaine intime* avec notes, souvenirs et correspondance.

Et c'est fini. Puis, des réimpressions !

Un *Livre de critique*, qui se composera des biographies que Paul Verlaine publia dans les *Hommes d'aujourd'hui* et qu'il signa Pierre et Paul. Il fit et publia la sienne sous cette signature.

On joindra à ce livre diverses chroniques de Paul Verlaine sur Marceline Desbordes-Valmore, sur Arthur Rimbaud et sur

M. de Montesquiou-Fezensac, parues au *Gil Blas*, au *Figaro*, et quelques articles publiés à l'*Écho de Paris*.

On éditera aussi probablement, en plaquette, les lettres de Paul Verlaine à Émile Blémont, lettres d'Angleterre, que publia en grande partie l'*Artiste*, un mois après la mort du poète.

Rectifications aussi une erreur commise par quelques journaux. M. Léon Vanier n'est pas l'exécuteur testamentaire de Paul Verlaine, c'est son éditeur.

L'exécuteur testamentaire du poète est, de par la loi, son fils, Georges Verlaine.

CONTREFAÇON FRANÇAISE. — M. Viélé-Griffin, qui joue en France un rôle parallèle à celui de M. Verhaeren en Belgique, vient d'être décoré de la Légion d'honneur.

UN DES NÔTRES, que nous ne nommons point afin de ne pas mécontenter M. Régulus Elime, a commis dans l'ombre les strophes que voici :

Impétueuse ou cadencée
L'onde est docile à nos efforts
Et nous mène vers d'autres ports.
Partout, la vapeur courroucée
Répand nos arts et nos travaux!
Hommes, chantons les temps nouveaux!

Homme, tu supprimes l'espace!
Ta volonté franchit les cieux.
La notion du temps s'efface
Devant le fluide radieux!
Peuples propageons la pensée,
Souffle vital de charité,
Et prêchons la fraternité
Par la foudre pacifiée.

Nous avons oublié de dire que ces mètres enthousiastes qui, en supprimant l'espace, suppriment aussi la géométrie, sont extraits d'un poème sur le Télégraphe.

L'« ART FLAMAND », par Jules du Jardin, ouvrage illustré de 1,500 dessins dans le texte par Joseph Middelée et de 288 photographures tirées hors texte en couleurs. (Arthur Boitte, éditeur, 11, rue du Magistrat, à Bruxelles.)

Les trois livraisons mensuelles de cette importante publication, qui ont paru aujourd'hui, sont accompagnées d'une étude résumant le premier ouvrage terminé et portant le titre : *Les Gothiques et les Romanistes*, c'est-à-dire toute l'histoire de l'Art national depuis ses commencements jusqu'à P.-P. Rubens.

En outre, nous recevons les appendices et les signatures connues de nos artistes des xv^e et xvii^e siècles, une table des matières idéologique, une couverture destinée au brochage, etc., etc.

En d'autres termes, voilà réalisée et publiée la 1^{re} partie de la colossale entreprise de M. Arthur Boitte, et l'on peut juger de l'intérêt suprême qui résulte pour tous d'une pareille histoire de notre Art national par le texte aussi charmant que savant, et les illustrations de toute beauté.

Nos lecteurs savent déjà que plusieurs livraisons, concernant les maîtres de la Renaissance du xvii^e siècle, sont en vente, et une étude sur *Philippe et Jean-Baptiste de Champagne*, parue également aujourd'hui, jette un jour nouveau sur l'art engendré en France par le Jansénisme et pratiqué là-bas par deux de nos meilleurs artistes bruxellois.

Bref, nouvelle série d'études des plus sérieuses sur l'Art flamand.

DE M. REMY DE GOURMONT, dans le *Mercure de France* :

M. Vanden Bosch revient sur la querelle de la *Jeune Belgique* et du *Coq Rouge*; ce critique modéré émet, à cette occasion, de moyennes opinions sur le vers libre et le symbolisme. Il s'écrie : « Soyons tolérants, soyons éclectiques! » Oui, sans doute, dans

la vie pratique et contingente. Mais, en théorie, non, jamais! Soyons intolérants! Soyons absolus!

— Parfaitement. Voilà pourquoi, nous aussi, devant les sottises du pseudo-vers libre, et les manigances des destructeurs de l'art poétique français, nous sommes intolérants et absolus, comme il est de notre devoir de l'être.

LE MÊME Remy de Gourmont voudrait qu'au lieu d'admettre Mistral à l'Académie française, on y fit entrer M. Verhaeren.

Notre compatriote y pourra déclamer, du fond du fauteuil de Victor Hugo, les vers suivants de ses *Villages illusoires* :

N'accomplissant que ce qu'il doit,
Chaque pêcheur pêche pour soi.

Ils s'acharnent chacun pour soi,
Ne rêvant rien, ne sachant quoi.
(*Les pêcheurs.*)

Pauvre mort, cœur trop vrai,
Trop clair d'Elle, trop noir de lui...

Le pauvre, il avait cru
Que c'était beau comme le jour,
L'amour!
(*Au coin du bois.*)

Qu'il fasse aurore ou crépuscule.
(*Le silence.*)

— Ohé! les mirlitons!

LES IDÉES SOCIALES ET GOUVERNEMENTALES DE M. REMY DE GOURMONT. — On lit dans le *Mercure de France* :

Prisons. — On a publié les plans de la nouvelle prison de Fresne, qui capitalisera toutes les actuelles prisons parisiennes. Une ville, des murs bastionnés, des brigades de géoliers, des équipes de bureaucrates et des petits Jules-Simon pour chefs de bastonnade. Les malheureux que l'on va torturer là coûteront, chaque année, chacun mille écus à l'Etat. O! démente des civilisations séniles! *N'y a-t-il pas un pays où, à leur tour, ce sont les voleurs qui emprisonnent les honnêtes gens, les sinistres honnêtes gens* — ceux-là d'abord, — qui poussent le peuple à la génération et à l'accouchement? Tout le monde sait qu'il y a moins de travail que de travailleurs, moins de nourriture que d'humains, moins d'outils que de bras, moins de pain que de bouches, et, sachant cela, tout le monde crie : « Faites des enfants! » Oui, faites des enfants, faites des voleurs, faites des assassins, des prostituées, des forçats, de la plèbe à géole et à caserne. Travaillez, reins! On vient de publier les plans de la nouvelle prison de Fresne!

Allons! les vieux clichés de 48 ne sont pas près de disparaître.

CES BONS CONFRÈRES. — La *Revue des Deux Mondes* ayant publié deux fois des vers harmonieux et nobles de M. H. de Régnier, M. Robert de Souza exhale ses sentiments dans le *Mercure de France* :

Nous devons à la jeune *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juillet quatre à cinq pages de vers d'Henri de Régnier : *Petits Poèmes*. Il faut dire à M. Brunetière comme au nègre : Continuez! Les poèmes se déploient librement dans le décor antique. Les alexandrins, quelquefois assonancés, enguirlandent, suivant le dessin favori de l'auteur, leurs longues périodes magnifiques, et, cette fois, sans trop d'oppositions et de balancements, procédé dont notre ami, en virtuose qui se repose, avait un peu abusé ces temps-ci.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....

demeurant à.....

rue.....

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



SEIZIÈME ANNÉE

2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 31

15 août 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

- VALÈRE GILLE. — De l'eclectisme.
E. C. — Vingt années de Bayreuth.
IWAN GILKIN. — Vers.
HENRY GRAVEZ. — Vers.
MANNEKEPIS. — De Anderlecht à Uccle.
E. B. — Il Tasso.
FRANCIS DE CROISSET. — Les Amours errantes (Ch. Ténib).
VICTOR ORBAN. — Santamaçra (E. Corradini).
FRANCIS DE CROISSET. — Au Diable-au-Corps.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ;
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS : Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

<i>La Jeune Belgique</i> , première série (1880-1895). 15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète	75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de	7 00
<i>Le Parnasse de la Jeune Belgique</i> , 1 fort vol.	7 50
<i>Album de la Jeune Belgique</i> , 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGH, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net	4 00
THORÉ-BURGER. — <i>Les Salons</i> , études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12	6 00
DE REUL (X). — <i>Autour d'un Chevalier</i> , scènes de la vie romaine. Volume in-16.	3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

PAUL VERLAINE. — <i>Sagesse</i> , nouvelle édition.	3 50
— <i>Dédicaces</i> , tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur.	6 00
— — Edition ordinaire	3 50
— <i>Quinze jours en Hollande</i> , prose	5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à	3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — <i>Poésies complètes</i> , édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume	6 00
— <i>Moralités Légendaires</i> , 6 contes en prose	6 00
ARTHUR RIMBAUT. — <i>Poésies complètes</i> , édition définitive avec préface de Paul Verlaine	3 50
— <i>Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer</i>	3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — <i>Les Amours jaunes</i>	3 50
JEAN MORÉAS. — <i>Les Syrtes</i>	3 50
— <i>Les Cantilènes</i>	3 50
— <i>Le Pèlerin passionné</i>	5 00
— <i>Autant en emporte le vent</i>	3 00
STUART MERILL. — <i>Les fastes</i>	3 00
— <i>Petits poèmes d'Automne</i>	3 00
HENRI DE RÉGNIER. — <i>Episodes, Sites et Sonnets</i>	3 50
GUSTAVE KAHN. — <i>La pluie et le beau temps</i>	3 50
EDMOND PILON. — <i>Poèmes de mes soirs</i>	3 50
ADOLPHE RETTÉ. — <i>Cloches en la nuit</i>	3 50
— <i>Une belle dame passa</i>	3 50
— <i>Trois dialogues nocturnes</i> , prose	2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — <i>Les Cygnes</i>	3 50
— <i>La Chevauchée d'Yeldis</i>	3 50
HENRI DEGRON. — <i>Corbeille ancienne</i>	3 00
EMMANUEL SIGNORET. — <i>Lelivre de l'Amitié</i> , poème.	3 00
CHARLES VIGNIER. <i>Centon</i>	3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — <i>Toute la Comédie</i>	3 50
HECTOR CHAINAYE. — <i>L'âme des choses</i> , poème en prose	3 00
GUY ROPEARTZ. — <i>Adagiettos</i>	2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires } FRANCIS DE CROISSET
 } ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

De l'Éclectisme

Il est des mots qui sont à la mode dans le monde littéraire, comme telle forme de chapeau ou telle coupe de redingote dans celui qui ne l'est pas. Un mot, quelque peu vague, a toujours d'ailleurs exercé une attraction mystérieuse.

Un même mot prononcé avec art une dizaine de fois, prend une allure étrange; il suscite la curiosité, attire, se glisse sournoisement dans les cerveaux et les subjugue. Que l'on me donne une belle formule et je soulèverai le monde. Cherchez à l'origine de tout mouvement populaire, religieux ou politique et vous trouverez un mot. Cette simple inscription : *liberté, égalité, fraternité* a plus produit que tous les discours et tous les écrits des révolutionnaires de 89. La foule a besoin d'un fétiche.

La foule littéraire a la même foi naïve. Souvenez-vous : *classicisme, romantisme*. Que d'encre, que de discussions, que d'invectives, que de coups de poing ! Savait-on pourquoi ?

Nullement. Aujourd'hui encore on ignore la signification de ces vocables, causes de tant de luttes fameuses. Demandez à M. Deschanel.

Il fut un temps où l'on ne pouvait ouvrir la moindre revue sans y trouver le mot *suggestif* embusqué à tous les tournants de phrase. *Réalisme* a eu son heure de célébrité. *Symbolisme* a failli bouleverser la *Revue des Deux Mondes* elle-même. Un vent d'*altruisme* fit tourner toutes les girouettes et toutes les têtes, tandis qu'*évolution* servait à expliquer tout et le reste. Aujourd'hui les artistes sont *panthéistes* et les critiques *éclectiques*.

L'éclectisme moderne consiste à souligner d'un *très bien* toute manifestation de l'activité humaine. Les Règles sont les derniers vestiges d'une époque

d'esclavage. L'humanité s'affranchit de plus en plus de toute autorité intellectuelle, morale et physique. L'individu en prend à sa guise et nul n'a le droit d'enrayer son libre développement. A celui qui déclare que deux et deux font quatre, on répond : *bene* ; à celui qui affirme que deux et deux font cinq, on s'écrie : *optime*.

L'éclectique a force d'érudition en est arrivé à la plus complète ignorance; il sait que tout est vain. Il ne croit à rien, n'espère en rien et lui-même n'est rien; s'il consent à écrire des articles de critique, c'est pour amuser les autres et avoir l'air de perdre son temps d'une façon intelligente.

Rien n'est vrai, rien n'est faux, comme disait un auteur célèbre; pourquoi donc condamner ceci et approuver cela ?

Toutes les nouveautés, les plus simples et les plus baroques, il les accueille avec un sourire indulgent, parce que pour lui il n'y a pas de nouveautés. Hors du temps et de l'espace, il ne voit pas les phénomènes se faire et se défaire; ils sont. Le perpétuel devenir n'existe que pour les âmes grossières, éblouies et tentées par le mouvement apparent des êtres et des choses. Pourquoi se jetterait-il au milieu du tourbillon de la vie universelle ?

Assis confortablement sur un chou blanc, un demi-sourire éclairant sa face bienveillante, il répète continuellement : *bene, optime*. Il possède la sagesse. Les idées les plus folles et les plus austères défilent devant lui, et il a, pour chacune d'elles, comme un souverain constitutionnel, un geste poli et un mot aimable.

Il ne prend parti pour personne; au nom de quoi le ferait-il? Il considère et ne parle que pour se prouver qu'il existe encore.

Toutes les religions sont bonnes, catholicisme, protestantisme, islamisme, bouddhisme; toutes les

philosophies sont vraies autant que l'on y croit; elles ne servent d'ailleurs qu'à entretenir la conversation, comme dans les banquets d'Alexandrie; toute tentative d'art est juste. Pourquoi le vers libre ne serait-il pas aussi beau que le vers régulier, le pointillisme que le tâchisme? Leconte de Lisle, *bene*, M. Verhaeren, *optime*. Soyons indulgents, soyons généreux, soyons larges, bénissons, bénissons sans cesse, et si l'erreur n'entre pas dans notre esprit avec la vérité, c'est que nous ne sommes pas encore assez parfaits.

L'éclectique, suprêmement désabusé, n'a ni haine, ni amour. Il est incapable de passion, parce qu'il est un impuissant. Les races qui craignent la guerre sont des races moribondes, a-t-on dit. Les individus qui redoutent la lutte ont déjà l'esprit mort.

L'éclectisme est le signe le plus certain de décadence, parce qu'il est le triomphe de la lâcheté. On n'a plus la foi, et les œuvres avortent.

Il y a quelques mois, à un banquet offert à M. Gustave Kahn, M. Catulle Mendès prenait la parole. Il parla de la technique du vers et soutint la Règle contre l'Anarchie. Après avoir rendu hommage à ses maîtres et défendu la prosodie française en arguments précis, après avoir montré le péril de l'invasion des étrangers qui apportent dans la littérature française une façon de penser et d'écrire contraire à l'esprit latin, après avoir comparé les novateurs aux barbares germains qui achevèrent la décadence de la langue de Virgile et d'Horace et, finalement, causèrent son entière destruction, il concluait ainsi :

« Mais si je pense ainsi, quant à moi, pas une minute l'idée ne saurait me venir que j'ai le droit d'exiger des autres qu'ils pensent comme je pense! »

Évidemment je crois que j'ai raison, mais combien je suis éloigné de croire que d'autres ne peuvent pas avoir raison contre moi.

Voilà la foi de M. Mendès! Mais M. Mendès est un éclectique; il veut être aimé de tous et sourit à tous. Hélas! il a beaucoup d'imitateurs en France. Ceux qui par leur talent ou leur influence étaient appelés à prendre la plume pour résister à la barbarie envahissante, se sont tûs lâchement. Seul, peut-être entre tous, M. Sully Prudhomme a osé crier le danger, mais son appel est resté sans écho. Les âmes sont efféminées, nul n'est plus capable d'exercer un sacerdoce, la race des apôtres est morte.

Ici, en Belgique, sentant plus vivement le danger, nous avons suscité la lutte, nous sommes entrés dans la mêlée.

Qu'importe même de se tromper parfois; l'essentiel est de taper ferme: Apollon reconnaîtra bien les siens.

VALÈRE GILLE.

Vingt années de Bayreuth (1876-1896)

par J. E. KLOSS (Berlin, Schuster et Loeffler).

Les représentations-modèles de cette année, au Théâtre Wagner, ne pouvaient manquer d'exciter à nouveau la verve des commentateurs, — ou plutôt des historiens, les innombrables ouvrages critiques publiés au sujet des œuvres du maître commençant à épuiser le sujet.

C'est une sorte de résumé historique que nous offre M. Kloss. Son intéressant petit ouvrage peut se diviser en deux parties. Dans la première, il résume d'une façon concise les phases successives de cette entreprise unique dans l'histoire de l'art; il en retrace les commencements laborieux, le développement inattendu et si magnifique qu'il désarma jusqu'aux détracteurs, le triomphe final: le tout appuyé de noms et de dates et mêlé à des considérations esthétiques personnelles et généralement fort justes, — sauf lorsque, par exemple, reprenant une thèse déjà proposée en Allemagne, il veut nous faire considérer *Parsifal* comme un drame essentiellement allemand.

La seconde partie est consacrée à l'examen de la situation actuelle de l'œuvre de Bayreuth. Comme toute apothéose, celle-ci trouve ses détracteurs, et cela en Allemagne même. Des mécontentements se manifestent, de vagues murmures se font entendre contre le caractère international des représentations, le despotisme des chefs, les petites misères inséparables d'une entreprise aussi gigantesque. De tout cela, l'auteur fait bonne justice. Il fait le procès à ceux de ses compatriotes, assez aveugles pour méconnaître la gloire que l'œuvre de Bayreuth fait rejaillir sur l'art national et prouve la nécessité des distributions de rôles en dehors de toute considération de nationalité; il réfute les arguments qu'on a fait valoir en faveur d'une direction partagée, affirmant, — comme M. Gevaert le faisait dans un récent interview en parlant du Conservatoire de Paris, — qu'une

direction unique, du moment qu'elle est intelligente et ferme, constitue la meilleure sauvegarde pour la vitalité d'une œuvre d'art. Il se moque agréablement de tous ceux qui, sous prétexte d'une cotisation de « *Wagner-Verein Mitglied* », prétendent imposer en tout leur manière de voir et s'offusquent de n'être pas consultés; il décharge l'administration des désagréments accessoires : renchérissement de la vie à Bayreuth, etc., qu'on a voulu lui imputer. M. Kloss s'en prend particulièrement au chef d'orchestre Weingärtner qui, dans un écrit sensationnel, *De l'art de diriger*, a vivement attaqué l'administration des *Festspiele*, Bülow, Siegfried Wagner, etc.

Ce n'est pas sans peine que je suis venu à bout du volume de M. Kloss, dont un M. G. Korczenski nous offre une traduction française (?) absolument ahurissante, et telle qu'on en a jamais vue. N'ayant malheureusement pas le texte allemand sous les yeux, j'ai dû maintes fois chercher à le reconstituer, à travers les germanismes de la traduction, pour arriver à me rendre compte de ce que l'auteur a voulu dire. Je pose en fait que, dans tout le livre, on ne trouverait pas quinze mots se succédant sans un accroc à la grammaire, à la syntaxe, même au dictionnaire, — ce recours ordinaire des naïfs qui se figurent faire jaillir d'un lexique une langue dont ils ne connaissent pas le premier mot, et encore moins l'esprit. Je ne m'amuserai pas à vous fournir un échantillon de ces conjugaisons pochardes, de ces néologismes prodigieux, de ces tournures continuellement inversées; je devrais choisir, — et finirais par tout citer.

E. C.

La Glycine.

A Francis de Croisset.

Sous le soleil d'été l'étang bleuâtre luit
Comme un miroir rempli de flammes grésillantes
Et les jardins touffus qui se penchent vers lui
Mirent dans l'eau leurs fleurs brillantes.

Dans la barque, sous un grand dais de drap ponceau,
Des jeunes filles font babiller leurs pensées.
Leurs robes, où parfois perle une goutte d'eau,
On dirait des fleurs renversées.

Le bateau glisse et court sur les ondes. Là-bas
Un jeune baigneur nu soudain s'effare, tâche
De regagner la berge et par le gazon gras
Dans la glycine en fleur se cache.

Sous les frêles rameaux l'adolescent frileux
Tremble dans le vent tiède où les feuilles s'agitent;
Comme des grappes de légers papillons bleus
Les fleurs autour de lui palpitent.

Sa poitrine ressemble au doux nénuphar blanc
Mais sa joue est pareille à la pivoine ardente
Lorsque la barque passe et s'éloigne en mêlant
Des chants à la brise fondante.

IWAN GILKIN.

Peau d'Espagne

A M^{me} Alice S.

Tes grands yeux bruns, pour moi, évoquent tout un
D'exotiques pays, attirants et lointains; [monde
On y croit voir passer la race vagabonde
Des enfants de Bohême errant par les chemins.

Ta peau, brune et dorée au soleil d'Españas,
Ta lèvre ferme et rouge où le rire pétille
Te font toute pareille aux souples Gitanas
Dansant le fandango dans les coins de Séville.

Sous les lourds cheveux noirs qui pèsent sur ton front
Je vois courir parfois des lumières étranges
Et passer, fugitifs, dans ton regard profond,
De ces désirs pervers qui font pleurer les anges...

Sans doute j'ai rêvé! Tes cils se sont baissés :
Je n'ai plus devant moi qu'une face angélique
Où ne se lisent plus, dans tes yeux apaisés,
Que les pensers d'enfant d'une vierge mystique.

HENRY GRAVEZ.

De Anderlecht à Uccle

*Voyage de circumnavigation aérienne à vingt mètres au dessus
du niveau de la terre.*

Monsieur l'éditeur de la *Jeune Belgique*,

Dans un article qui s'efforce d'être spiritueux et qui n'est que fiesque et pis, car il est dicté par une impotestative jalousie, un de vos écrivicules s'est permis d'éclatderire éclatderira l'audacial et ballonnesque voyage dont la Belgique entière et la rédaction de l'*Art Moderne* ont tant parlé. Je vous prie d'insérer cette réponse méprisière et protestatoire.

Qu'est-ce que ce voyage au Pôle Nord, entrepris par quelques aéronautes septentrionaux, et l'excursion pôle-sudorifique de ce Belge, que je ne puis considérer que comme un concurrent et un plagiaire assoiffé de réclame, en comparaison de l'expédition capitalifuge et insenséiforme que j'ai accomplie avec mon ami Picard ?

Car j'en étais du voyage et si l'on n'a pas parlé de moi, c'est pour ne pas enlever un rayon à la gloire de mon compagnon et peut-être aussi parce que je suis trop petit.

Donc, nous étions partis d'Anderlecht, par une belle matinée thermidorienne, enlevés et comme seringués par la brise dans les flots huileux des couches aériennes. Nous nous élevions à des hauteurs vertigineuses. Que la terre paraît petite, vue du niveau des gouttières ! Déjà nous étions entrés dans les zones brumales. Des nuages pluvieux nous enveloppaient de toutes parts, surtout dans les environs des cheminées. Bizarres correspondances ! Mystérieuse unité des phénomènes cosmiques ! Ces nuages exhalaient une âcre pestilence, ressemblant singulièrement à celle des fumées charbonnières.

— C'est un signe de pluie, pronostiqua l'un de nous, auquel ses amirautesques voyages avaient enseigné la science familière à Mathieu Laensberg.

Je ne me sentais pas à l'aise. Mon gros viscère, triturant ses contractions péristaltiques, ne me laissait pas de repos. Tout à coup, oh force des habitudes professionnelles, je m'oubliai...

Notre nacelle était à claire-voie... Une bonne femme qui passait dessous, ouvrit son parapluie.

— Qu'avais-je dit, remarqua l'amiral, toujours impavide au milieu des éléments déchaînés.

L'amiral avait eu raison une fois de plus.

L'horizon changeait à vue d'œil. Et se déroulaient sous nos yeux, — jamais surpris mais combien esthétiquement charmés, — des climats divers, des flores inconnues et étrangement polychromes, faisant ressembler cette mesquine boule qu'est notre terre à une de ces balles de gomme élastique méridiennes de carreaux écossais dont la bourgeoisie cossue amuse sa dégénéralogéographie.

Voilà Pékin, disait l'amiral, voilà le Mont Blanc, un monticule, voilà Chicago, la terre patriale de Barnum, où je n'aurais qu'à me montrer pour être célèbre ; voilà Uccle, où une maison de retraite est ouverte pour les hommes de génie...

Ici notre ballon s'arrêta. Notre nacelle venait de s'accrocher à la branche d'un gros arbre, et la secousse nous fit tomber dans un buisson d'épines.

Grâce à ma petite taille, et n'étant pas retenu par mes vêtements, je pus me dégager sans trop de difficultés. Mais mon grand ami Picard, empêtré dans les branches, toujours du reste souriant et impavide, eut plus de mal à se tirer d'affaire. Les habits déchirés, le nez écorché, une petite fente au sommet du crâne, dégonflé comme le « petite Shakespeare », voilà l'état dans lequel il reparut à nos yeux, après une lutte homérique contre les épines et les orties. Quant à son mouchoir rouge, il était resté pendu à la plus haute branche de l'arbre, tel une oriflamme symbolique annonçant les prochaines luttes sociales et la victoire, cela va sans dire, du David plébéen contre l'Hercule bourgeois.

De précieux réconforts nous attendaient après ces odyssees épreuves. Que douces vous fûtes, lèvres baisiculaires qui apaisèrent nos souffrances égratignuroïdales ! Mains de femmes ! Mains de soie et de baptiste, balançant le subtil arôme des mouchoirs ! Ah ! il n'y a pas de vie simple qui tienne, les raffinements ont du bon.

La foule nous entourait, nous questionnait. Curieuses et indiscrettes, quelques femmes tout ce qu'il y a de bien, voulaient savoir les détails de notre prodigieuse aventure. Et comme nous attendions que le Chef de l'expédition parlât pour nous, le

Chef prononça ces phrases médullaires : « Vous ne saurez rien. Je n'aime pas à parler de moi, ni qu'on parle de moi. Ce voyage vous étonne, dites ? Je fais tous les jours des choses bien plus extraordinaires. Surtout, n'en dites rien aux journaux. Je puis attendre la célébrité. La gloire retrouve toujours les siens. »

J'ai tenu, Monsieur l'éditeur, à vous donner ce récit absolument fidèle de notre voyage aérichute, trop certain que la modestie de mes compagnons aurait dédaigné de rectifier les inexactitudes commises par ces ignobles journaux, dont nous ne nous servons jamais, croyez-le bien, du moins pour les lire, excepté quand ils parlent de nous, ce qui nous ennuie, bien que nos détracteurs prétendent que nous faisons tout ce qu'il faut pour cela, ce qui est une erreur grossière, car si nous aimions la réclame, nous serions en état de la faire nous-mêmes.

Je suis, etc.

MANNEKEPIS.

Il Tasso

Nella critica francese (I)

M. Puglisi Pico envoie à la *Jeune Belgique* le texte du discours qu'il prononça l'an dernier, à Aci-reale, en l'honneur du Tasse, mort il y a juste trois siècles.

Ce discours est un mémoire académique où sont rassemblées les opinions de tous les critiques français sur la *Jérusalem délivrée*.

Les critiques français de la *Jérusalem* ont reproduit presque toujours les jugements des auteurs italiens et, chose moins invraisemblable, ils ont hautement apprécié les qualités épiques d'une fiction romanesque qui est d'inspiration toute idyllique. A l'imitation des Italiens, ils ont retrouvé la grandeur épique de l'*Illiade* et de l'*Énéide* dans ce qu'ils appellent « l'épopée moderne » et la ressemblance de celle-ci avec les compositions classiques a commandé, pour ainsi dire seule, leur admiration.

Au point de vue homérique, cependant, la *Jérusalem délivrée* est une fable, racontée avec gentillesse par un page des lettres.

Lorsqu'il se proposa de chanter la première croisade, au moment où l'esprit public s'effrayait des succès de Soliman, le Tasse quittait le collège et avait dix-neuf ans. Il demanda l'inspiration de son épopée aux œuvres de l'antiquité ainsi qu'aux plus célèbres romans du moyen-âge et, soucieux de composer un chef-d'œuvre, il rédigea à son usage avant de se mettre à penser, un traité de poésie épique. Alors, suffisamment instruit il se retira à Ferrare, dans les jardins fleuris du cardinal Alphonse d'Este, et là, tout à la composition de son belliqueux poème, il ne cessa d'être inquiété par le désir poétisé de sensuelles amours. La grâce corporelle de la femme l'obsédait. Il allait dans son rêve héroïque, entouré d'un groupe d'idéales jeunes filles, qui, à peine vêtues de robes légères et les cheveux au vent, découvriraient à son âme extasiée, avec un chaste sourire de madonne, les blancheurs de leur attirante nudité. Le Tasse était saisi d'une humble admiration à leur approche, et, par un sentiment d'amoureuse faiblesse, il prêtait à ces imaginaires beautés la domination de tous les cœurs et le plus orgueilleux dédain.

C'est ainsi que le chantre improvisé de la première croisade composa, sous le doux regard de ces vierges, une épopée vraiment glorieuse de la faiblesse humaine. Devant les murs de Jérusalem, ces preux chevaliers grelottent d'amour. Ils soupirent, se lamentent et pleurent devant l'indifférence ou le dédain

(1) Puglisi Pico. « Il Tasso, nella critica francese. » 1 vol. Aci-reale 1896.

des Orientales qu'ils ont à peine entrevues. A la première apparition d'une femme, les voilà en extase, abattus et pour jamais démoralisés. Tancrède cherche désespérément Clorinde, tous les chefs croisés tombent à genoux à l'apparition d'Armide et le vaillant Renaud sacrifie tout au plaisir de dormir dans les bras de la magicienne. A part lui, cependant, ces guerriers amoureux sont des songe-creux, éblouis par l'attrait physique de femmes auxquelles ils se contentent d'adresser leurs vœux platoniques ; leurs amours sont de perpétuels matins, ils n'arrivent pas jusqu'à la nuit. Ajoutez à cela la lâcheté de presque tous les héros du roman et dites si ce chant de la guerre n'est pas, l'expression candide d'une âme inconsistante et féminine. Ici, toutes les actions sont commandées par les sentiments naturels aux faibles. La dissimulation règne en maîtresse au camp chrétien. Les paroles échangées entre preux sont mensongères, et les situations amoureuses où ils se trouvent, illusoire. L'intérêt du récit réside presque exclusivement dans la pitié qu'éveille l'abattement de ces cœurs naïfs. Agissent-ils, c'est sous l'excitation de la colère, de la jalousie ou du ressentiment, en impulsifs, entraînés par un mouvement aveugle.

Où donc retrouve-t-on dans tout cela la virile grandeur de l'épopée homérique ?

E. B.

Les Amours errantes

PAR CHARLES TÉNIB

(Bibliothèque artistique et littéraire. Paris.)

Ce livre est, je pense, le premier que l'auteur ait publié, et, s'il ne nous apporte pas encore des impressions bien nouvelles, au moins a-t-il pour lui de très solides et de très douces qualités dont on ne saurait assez dire de bien.

La personnalité de l'auteur ne paraît pas s'être encore complètement dégagée.

Parmi ces vers, — harmonieux toujours, mais pas toujours personnels, — il se trouve des inspirations de Leconte de Lisle, de Gautier, de Richepin, de Baudelaire et de Prudhomme. On aurait pu, d'ailleurs, s'inspirer plus mal.

La *Courtisane Syrienne* et les *Anachorètes*, écrits tous deux en alexandrins parfaits, sont du Leconte de Lisle ; *Gynécée* pourrait être prise pour un bijou de l'écrin d'Émaux et Camées, et lorsqu'on lit *L'Érason*, on songe à certains poèmes de Baudelaire.

M. Charles Ténib paraît aussi goûter des poètes plus modernes. Mais j'aurais mauvaise grâce à m'attarder, d'autant plus que j'ai hâte de dire le plaisir que m'a causé la lecture de certaines pièces du recueil.

Deux particularités — bien à l'auteur celles-là — m'ont tout d'abord frappé.

C'est, d'une part, un caractère gaulois, vigoureux et hardi, qui s'exprime généralement en ballades de sept ou de huit pieds, et, d'autre part, une inspiration douce et féminine qui chante un amour d'érotisme délicat et gracieux, quelque chose de parfumé et d'un peu mélancolique.

L'Entrée du Ménestrel est une ballade, toute entière écrite en couplets violents, qu'eût sans décheoir signé l'auteur de la *Chanson des Gueux*.

Écoutez plutôt :

Écoutez cette chanson.

Tandis que votre échanson
Penche le col des bouteilles,
J'entre, grisé de grand air ;
J'ai vu la plaine et la mer,
Des bois, des monts, des merveilles.

Vous dites que mon pourpoint
Aspira par plus d'un point
L'haleine des brises folles.
Oui, sachez que chaque trou
Est une porte par où
Entre l'âme des corolles.

Or, quand vous serez bien gris,
Lorsque Bacchus aura pris
Vos seigneuriales âmes
Et laissé vos vilains corps
Sous la table, à demi-morts,
J'irai parfumer vos femmes.

La *Chanson des Aventuriers* s'exprime de la même façon vive et vaillante.

En voici le cavalier refrain :

Chantant leur vie audacieuse
Ils étaient trois d'humeur joyeuse,
Qui s'en allaient vers le levant
Dague au côté, moustache au vent.

Mais suivent aussitôt des vers tendres, d'une émotion pénétrante et fine, comme dans la *Chanson de l'Oubliée* :

Ils chantent encor les baisers,
Ainsi que des oiseaux posés
Au nid des lèvres.

et comme dans *Fanchette* :

Toute rose et toute nue
Au seuil du ciel bleu,
Pour se présenter à Dieu,
Fanchette est venue.
Sa main candide essayait
De cacher quelque ombre tranche
Au bon Dieu qui souriait
Dans sa barbe blanche.

Elle a tout perdu, son bonnet que des vents malins ont jeté au toit des moulins, sa chemisette... et le reste :

Et je n'ai plus rien, plus rien,
Car je fus douce à qui pleure,
Plus d'habits, plus de demeure,
Et Dieu dit : « Entre. C'est bien. »

Je voudrais vous citer la *Petite Mort*, les *Faunesses*, où se trouve cette jolie image :

De délicates lumières
Egaient l'herbe et les fourrés :
Ce sont leurs torsos cambrés.

et surtout *L'Avril antique*, dont je veux transcrire les deux premières strophes :

La danse agreste se corse.
Sur un vieux saule un sylvain,
Le nez barbouillé de vin
Souffle en un flûteau d'écorce.
Un œil clos. Ecarquillé
L'autre couve les naïades,
Enlaçant leur corps mouillé.
Au corps frileux des Dryades.

Mais je m'arrête. Je n'en finirais pas à citer tous les traits heureux qui émaillent ce volume. Malheureusement ces jolis vers sont un peu comme des enfants perdus dans une foule.

Ce sont des fleurs rares qu'il faut rechercher, je ne dirai pas parmi les ronces, mais parmi d'autres fleurs moins précieuses.

Peut-être n'est-ce là qu'une coquetterie de M. Ténib, peut-être ces fleurs sont-elles des violettes ?

FRANCIS DE CROISSET.

Santamaura

Romanzo di ENRICO CORRADINI.

Roberto Paggi, éditeur, Florence, 1896, 1 vol.

L'auteur semble avoir été guidé par une préoccupation très vive de influences de milieu et des conséquences de l'hérédité. Le personnage de premier plan, Mauro, reproduit visiblement les tendances paternelles en poursuivant le rêve philanthropique de sa famille, mais avec cette particularité, toutefois, qu'il garde la trace profonde de théories insensées que lui a inculquées un Allemand, Halm, son condisciple d'Université. Toute l'action de ce livre se déroule sombrement.

Seule, Annunziata, sœur de Mauro, jette un peu de leur pâle parmi ces pages, et encore, c'est pour les attrister peu à peu davantage par son douloureux sourire de phtisique et par sa mort... Cette « fin » précédée d'un amour sans joie et sans espoir, — comme on s'étonne d'en rencontrer dans un roman italien, — fait regretter le succès qu'obtint en ce moment les poètes du Nord chez un peuple dont Byron a pourtant pu dire : « c'est le seul qui comprenne la vie ! »

VICTOR ORBAN.

Au Diable-au-Corps

En me rendant pour la première fois, samedi dernier, au « Diable-au-corps », je me méfiais un peu.

Nous en avons tant vu, à Paris, de ces fantaisies : au *Chat noir*, chez *Bruant*, aux *Trétaux de Tabarin*, ou ailleurs. Fatalement, je croyais à une imitation, une contrefaçon, où il y aurait eu de l'esprit français en moins et des belgicisms en plus, et c'est un peu sceptique que je me suis assis dans la petite salle de la rue aux Choux.

Tout de suite, j'ai été surpris de l'affluencé du monde et des graves personnages qui s'y trouvaient. Je ne puis résister au plaisir de féliciter M. Buls de la bonne idée qu'il a eue de venir se reposer aux chansons de Rhamsès II, des soucis de la politique. Car ce n'était pas de la contrefaçon et il y avait de l'esprit et du meilleur. Mon scepticisme a vite été chassé par l'entrain de Lemesre, la charmante musique de Baur, les tableaux ravissants de Lynen et Dardenne et les poèmes de Rhamsès II.

La *Marche du Diable-au-Corps*, dont le refrain était repris en cœur par le public, *Vers l'Age d'or*, la *Complainte du Vers Solitaire*, les *Joues*, le *Chameau*, la *Journée de Fête*, la *Ballade à la Lune* (Musset a collaboré), les *Araignées*, *Les bons Conseils d'Albrecht*, *Désolation*. Tout cela était original, blagueur, amusant, jamais obscène, et souvent très littéraire et très poétique.

Vainquant un préjugé belge, les auteurs chantaient eux-mêmes leurs chansons, disaient eux-mêmes leurs vers, se présentaient au public. « On pouvait les regarder », et voir qu'ils ne drapaient pas une effrayante misère dans une chevelure hirsute et une cravate rouge.

Quelques-uns des écrivains de la *Jeune Belgique* collaborent au Diable-au-Corps, tels : MM. Giraud, Gille et Paschal. Nous avons vu parmi les autres noms ceux de MM. Hannon, Lutens, Crabbe et Gilson.

Le public était composé de gens du monde, parmi lesquels beaucoup de dames de la Société de Lettres.

On a beaucoup applaudi les interprètes féminins vraiment exquis.

Nous avons enfin vu à Bruxelles un groupe de poètes et d'artistes se présenter, chose incroyable, devant un public intelligent.

FRANCIS DE CROISSET.

Les Feuilletons de Théophile Gautier

Voici que, sur le judicieux appel de M. Francisque Sarcey, si soucieux de tout ce qui touche l'art dramatique, la question des feuillets de Théophile Gautier sort de l'oubli.

Des articles du feuilletoniste du *Temps* et d'une lettre du vicomte Spoelberg de Lovenjoul, le collectionneur et historiographe bien connu, il résulte que pendant trente-cinq ans Théophile Gautier écrivit chaque semaine un article sur les pièces du jour, et que, sur ces dix-huit cents articles, cinq cents à peine ont été recueillis ! Le reste est demeuré enfoui dans les collections des journaux où, soyez-en sûrs, ils sont souvent, et sans bruit, consultés.

Avec raison, MM. Sarcey et de Lovenjoul protestent contre cet enfouissement de la pensée d'un maître en l'art d'écrire, d'un des plus purs artistes de la génération romantique.

Mais, hélas ! les recueils d'articles — et surtout quand ils ont trait au passé — ne se vendent guère. Je connais, en ce genre, un volume de Sainte-Beuve qui est bien le plus passionnant document sur l'époque littéraire et politique au moment de la Révolution de 48. Cela s'appelle *Chroniques parisiennes*. En dehors de quelques curieux de lettres, qui lit ce volume aujourd'hui ?

Il en est de même, il en serait de même pour les feuillets de Théophile Gautier, si dignes de l'auteur de la *Momie* et de la *Maupin* soient-ils. Aussi, malgré le désir des enfants du maître et leur piété si vigilante, aucun éditeur ne s'est risqué à éditer les vingt volumes nécessaires pour compléter l'œuvre critique de Gautier.

Et c'est alors que, usant de cet admirable truchement populaire qu'est Francisque Sarcey, M. de Lovenjoul demande si, sous le patronage d'une revue ou d'un grand journal, qui assurerait auprès de ses abonnés l'écoulement d'une édition, l'éditeur de Théophile Gautier, en l'espèce la maison Charpentier et Fasquelle, ne pourrait pas se charger d'éditer ces volumes qui, incontestablement, font défaut dans l'œuvre du maître.

Voilà un bien gros projet. Sa réalisation est-elle possible ? Des renseignements que j'ai pris à ce sujet, voici ce qu'il résulte.

Et d'abord, parlons des six volumes existants. Ils ont été édités chez Hetzel. Ils sont aujourd'hui introuvables. Notre confrère Emile Bergerat, gendre, on le sait, de Gautier, a trouvé son exemplaire, un jour, dans un bazar, au milieu de vieux clous ! Gautier lui-même n'en possédait pas.

Cette édition fut publiée par Noël Parfait, qui avait été secrétaire de Gautier après l'avoir été d'Alexandre Dumas, à Bruxelles. Parfait collabora de temps en temps aux feuillets de Gautier, ainsi d'ailleurs, que Théophile Gautier fils, bien connu des lecteurs du *Figaro Illustré*. Noël Parfait fut aussi le collaborateur de Gautier pour un *Voyage en Algérie* qui n'a jamais paru et dont Gautier devait faire les dessins. Ceux qui sont curieux de ces détails n'ont qu'à se reporter au volume pieux d'Emile Bergerat sur Théophile Gautier.

Mais, cela dit, comment éditer les articles enfouis dans les journaux ? La vraie difficulté serait, en effet, de se les procurer. Car quelle armée de copistes — et à quel prix ! — il faudrait trouver pour les recueillir à la Bibliothèque nationale ! Si donc on voulait donner suite au projet de M. Sarcey, il faudrait s'adresser à M. de Lovenjoul. Car, lui, il possède la collection complète des feuillets de Gautier. Il la possède même en double ! Il la garde jalousement, mais, puisqu'il s'est si généreusement associé au désir de M. Sarcey, nul doute qu'il ne la prête pour l'édition.

Il serait à désirer, enfin, qu'à cette édition des feuillets de théâtre vint s'ajouter celle des feuillets d'art. On aurait ainsi

un véritable monument de l'intellectualité française au dix-neuvième siècle. Et en fixant la souscription à cent francs, on trouverait facilement cinq cents souscripteurs en Europe. Cela donnerait une cinquantaine de mille francs, qui seraient amplement suffisants.

Quant à la personne qui se chargerait de cette édition, il semble que ce pourrait être M. de Lovenjoul lui-même. Il trouverait là un travail digne de son goût et de son art.

M. Sarcey le lui a demandé et a, aussi, désigné Emile Bergerat. Il est certain que celui-ci laisserait l'honneur de cette besogne à son beau-frère, Théophile Gautier fils, tout désigné pour cette pieuse tâche, et ne demanderait que le droit de souscrire le premier et d'avoir le premier exemplaire.

Cette question des feuilletons de Théophile Gautier se résume donc en trois points : 1^o Retrouver les feuilletons. — M. de Lovenjoul les possède. — 2^o Un éditeur : M. de Lovenjoul concurremment avec Théophile Gautier fils. — 3^o La souscription. — Celle-ci est la plus délicate. Qui la lancera ? Si le libraire ne peut s'en charger, une de nos grandes Revues peut le faire. Elle en tirerait honneur et profit.

(LE FIGARO).

Memento

LE GRAND JEU. — De M. Hubert Stiernet : « Aux yeux de la plupart et des moins prévenus, le *Cycle patibulaire*, par sa profondeur et sa rare beauté, par sa superbe synthèse évoquera le souvenir des anciennes œuvres sacrées sur l'amour, et apparaîtra presque avec les allures magnétiques des vieux tarots et des livres sybillins.

UN RÉDACTEUR du *Figaro* a eu l'idée, peu barale, d'interviewer les membres de l'Académie française sur l'Académie de Goncourt.

Les réponses des immortels sont curieuses. La plupart d'entre eux refusent de répondre. C'est le cas de MM. Hervé, de Freycinet, Sorel, Gaston Paris, Loti, Bourget, Halévy. Un des derniers élus, M. Costa de Beauregard, va jusqu'à dire qu'il ne peut se permettre d'avoir une opinion sur l'Académie d'Auteuil.

M. de Beauregard est vraiment bientimide. Ose-t-il déjà s'asseoir dans son fauteuil ?

M. Émile Olivier est dédaigneux :

« J'ai, écrit-il, entendu vaguement parler d'une Académie de Goncourt, mais j'ignore ce qu'elle est et ne puis rien vous en dire. »

M. de Broglie ne voit « aucune raison pour que l'Académie française ait à se préoccuper de l'autre. »

Et la loi de la concurrence, qu'en fait M. de Broglie ? Ne vaudrait-il pas y avoir une baisse dans le prix des fauteuils ?

M. de Vogué veut avoir de l'esprit et il en a :

« Vous voulez bien me demander une opinion pour votre enquête sur l'Académie de Goncourt. J'ignorais que cette Compagnie fût constituée. Dès qu'elle aura fait acte d'existence, je déférerai à votre désir.

Vous me demandez, en outre, si l'Académie française est un salon où ne doivent entrer que des écrivains de « bon ton ». Je n'en ai jamais vu d'autres parmi mes confrères et parmi les candidats qui m'ont rendu visite. Il y a eu un membre de l'Institut qui avait, au dire des historiens, fort mauvais ton avec les femmes, et même avec le Pape. Il s'appelait Napoléon Bonaparte ; il était d'une autre classe de l'Institut national. Je crois néanmoins que, s'il se présentait aujourd'hui à l'Académie française, cet écrivain original aurait des chances sérieuses.

M. Sully-Prudhomme est très net :

« Je n'ai pas le loisir de réfléchir aux questions que vous me posez.

» En ce qui concerne l'Académie française, il suffit de se rappeler son origine, la constance de ses traditions et son histoire, pour en définir le but et la raison d'être, qui en prescrivent la composition.

» Quant à l'Académie de Goncourt, je n'ai rien à vous répondre. Comme je ne sens rien de commun entre les préoccupations intellectuelles et littéraires des deux éminents frères et les miennes, je ne me reconnais pas compétent pour juger leur idéal et les mesures prises pour les perpétuer. Ce sont choses qui se passent hors de mon horizon. »

Quand à M. Henry Houssaye, il est ironique et coupant :

« Je trouve votre lettre ici, en revenant de Ligny et de Waterloo où « la rivalité » comme vous dites, de l'Académie de Goncourt avec l'Académie française ne me préoccupait guère. Mais, puisque vous me posez des questions, voici :

« 1^o Je conçois très bien que l'on regarde l'Académie française comme une institution absolument inutile et qu'un écrivain n'y pense pas plus que s'il n'existait pas. Mais pourquoi alors créer une autre Académie ? N'est-ce pas assez d'une ?

» 2^o Il n'y aura pas plus de rivalité entre l'Académie française et l'Académie des Goncourt qu'il n'y a de rivalité entre celle-là et l'Académie des Jeux floraux. Il y a l'Académie de Dijon, l'Académie de Valenciennes, etc., etc. Il y aura aussi l'Académie d'Auteuil, et voilà tout.

» 3^o Je pense qu'on doit élire à l'Académie française surtout des hommes de lettres, mais que si l'on y faisait entrer seulement des hommes de lettres, on romprait très malencontreusement avec la tradition. Pourquoi proscrire les grands orateurs, les grands hommes d'État, les grands savants, les artistes, qui, au même titre que les hommes de lettres, sont le cerveau et la gloire de la France ? »

IL PARAÎT d'ailleurs, s'il faut en croire les renseignements communiqués à la presse par le marquis de Villedeuil, que l'Académie d'Auteuil ne serait pas née viable.

Voici l'interview de M. de Villedeuil :

— Oui, nous disait hier le marquis de Villedeuil, les parents, du côté paternel, de mon cousin on fait demander une expédition de son testament et vont l'attaquer devant les tribunaux. Ils estiment qu'il n'a aucune valeur légale — et ils pourraient très bien avoir raison.

» En effet, Goncourt lègue sa fortune à une véritable abstraction : une Académie à fonder ! Vous me direz bien qu'il a nommé un exécuteur testamentaire ; mais s'il est loisible à tout homme d'instituer de son vivant un fidéi-commissaire avec un mandat précis et exécutable, on ne voit rien dans la loi qui autorise une mesure de ce genre par voie testamentaire ; et c'est logique : quand il s'agira de procéder aux formalités légales, qui enverra-t-on en possession ?...

» Il y a une quinzaine d'années, Goncourt me parla de son intention de fonder une académie portant son nom et de lui léguer sa fortune ; je lui conseillai alors de former une société civile qui pourrait être habile à recueillir son legs ; mais il n'en voulut rien faire et ne suivit pas plus les conseils de son notaire que les miens.

» Cette insouciance était bien dans le tempérament de l'homme : ni lui, ni Jules n'avaient jamais pu adapter leurs idées aux nécessités des temps modernes et ils continuaient à vivre au dix-huitième siècle.

» Cependant, je me suis laissé dire qu'au cas où son projet d'académie serait irréalisable il avait, dans un codicille, désigné comme légataire la maison de filles abandonnées fondée par la princesse Mathilde.

» Mais je ne puis rien affirmer, car je n'ai pas vu le testament.

— Vous ne vous joignez donc pas à ceux qui l'attaquent ?
— En aucune façon ; je ne tiens pas à me créer tous ces embarras.

— Et quels sont ceux de ses parents qui poursuivent ?

— Il y a les deux frères Curt, M. Labille de Breuze, M. et M^{me} Ratier, M. Lechantreux et un colonel en retraite dont j'ai oublié le nom.

— Pourriez-vous me dire approximativement à combien se montait sa fortune ?

— Je l'estime de cinq à six cent mille francs. Il avait en titres de rentes sur l'Etat environ deux cent cinquante mille francs. Ses collections et sa maison, à mon avis, ne valent guère plus.

Il se faisait, du reste, de très grosses illusions. Un jour, il m'affirma que M. Grout prendrait ses estampes pour un million. Or, après sa mort, M. Grout les a estimées à deux cent mille francs. Quant aux japonaiseries, elles pouvaient avoir une certaine valeur à l'époque ; mais aujourd'hui on en trouve de semblables dans tous les bazars un peu soignés. Quoi qu'il en soit, nous sommes loin des deux millions nécessaires pour doter les académiciens.

LE PLAGIAT DE LOMBROSO. — On se souvient qu'un jugement rendu par le tribunal de commerce de Rouen, en novembre dernier, avait condamné M. Lombroso, le professeur italien et criminaliste bien connu, et son éditeur, Ulrico Hoepli, de Milan, à 2,500 francs de dommages-intérêts envers M. Crépieux-Jamin, à raison de la publication d'un livre intitulé : *Graphologia*, édité à Milan en 1895, et contenant de larges emprunts à l'ouvrage de M. Crépieux-Jamin, *l'Écriture et le Caractère*, édité à Paris, en 1889.

M. Lombroso, condamné par défaut, avait interjeté appel. L'affaire est revenue hier devant la cour d'appel de Rouen.

M. Lombroso a soutenu que l'action civile, indépendante du délit de contrefaçon commis à l'étranger, n'a pu être valablement intentée devant les tribunaux français.

La cour a reconnu tout de même le plagiat en confirmant la décision des premiers juges et a condamné l'écrivain italien à 500 francs de dommages-intérêts et aux dépens.

COLOUR-MUSIC. — C'est à la fois un système et un instrument. L'inventeur, un Anglais, M. Wallace Rimington, partant de cette certitude scientifique que la gamme des couleurs varie en teintes d'une infinie sensibilité, s'est appliqué à en asservir les nuances à l'action d'un clavier d'orgue, et a réussi à peindre de la musique !

Une description de l'instrument fera mieux comprendre cette tentative d'art. Supposez un orgue de moyennes dimensions surmonté d'un buffet assez élevé dont la paroi antérieure est percée de douze ouvertures. Chacune de ces ouvertures forme cadre à une lampe électrique alimentée de façon à assurer une intensité lumineuse invariable. Chaque touche de l'orgue correspond à un son unique et à une couleur unique. Lorsqu'une note est touchée, une glace teintée se présente devant les foyers électriques qui projettent alors à travers le demi-crêpuscule de la salle, leurs flammes colorées sur un voile de soie blanche, haut de quarante pieds, suspendu non loin de l'instrument.

Deux notes touchées ensemble produisent sur l'écran une combinaison de deux tons analogue à celles que peut préparer un peintre sur sa palette, trois notes donnent trois tons, et l'accord parfait quatre tons combinés en une seule nuance. Des douze lampes, dix sont actionnées par les dix doigts de l'instrumentiste : les deux autres entourent l'écran d'un cintre d'argent éclatant.

Dans l'exécution d'un morceau de musique, la succession des couleurs répond à l'agilité du doigté et au mouvement de la page écrite, l'instrument donnant en tons la mesure, le rythme

et l'harmonie du son. Les deux mille personnes que l'inventeur avait conviées dernièrement à sa première expérience dans Saint-James's hall ont vu peindre des symphonies de Bach, des pastorales de Beethoven, des menuets de Boccherini, une ouverture de Wagner.

À la première rencontre, c'est la surprise, un peu l'éblouissement qui dominant ; mais on s'habitue bientôt à discerner le coloris des maîtres, à reconnaître la pourpre de Richard Wagner, le bleu céleste de Mozart, les ors profonds et les rubis étincelants que charrie l'œuvre de Saint-Saëns.

Quel peut devenir l'utilité du « Colour-Music » ? M. A. Wallace Rimington avoue honnêtement n'en rien savoir. C'est aux savants d'examiner, de méditer et de conclure. Un premier pas a été franchi dans une voie inexplorée, vers un but mystérieux. Actuellement, nous savons tout au plus que l'exécution de chaque maître par le « Colour-Music » accusant la couleur dominante de son œuvre, Richard Wagner apparaît à l'œil comme un génie écarlate de nuances vives, que Meyerbeer est plutôt violet épiscopal, Massenet fauve à l'ordinaire, orangé par instants, Charles Lecocq rouge cerise, Offenbach vert pomme et Audran vert bouteille.

UN AUTRE ANGLAIS, le chimiste Piene, a représenté chaque odeur par une note de musique. Voici la gamme de Piene, qui, pour ne pas être appelée à un aussi brillant avenir que celle de Gui d'Arezzo, n'en est pas moins curieuse :

GAMME DES ODEURS
DESSUS OU CLÉ DE « SOL »

GAMME DES ODEURS
BASSE OU CLÉ DE « FA »

<i>Fa.</i> — Civette	<i>Do.</i> — Rose
<i>Mi.</i> — Verveine	<i>Si.</i> — Cannelle
<i>Ré.</i> — Citronnelle	<i>La.</i> — Tolu
<i>Do.</i> — Ananas	<i>Sol.</i> — Pois de senteur
<i>Si.</i> — Menthe poivr.	<i>Fa.</i> — Musc
<i>La.</i> — Lavande	<i>Mi.</i> — Iris
<i>Sol.</i> — Magnolia	<i>Ré.</i> — Hélioïtrophe
<i>Fa.</i> — Ambre gris	<i>Do.</i> — Géranium
<i>Mi.</i> — Cédrať	<i>Si.</i> — Œillet
<i>Ré.</i> — Bergamote	<i>La.</i> — Baume du Pérou
<i>Do.</i> — Jasmin	<i>Sol.</i> — Pergulaire
<i>Si.</i> — Menthe	<i>Fa.</i> — Castoréum
<i>La.</i> — Fève Touka	<i>Mi.</i> — Rotang
<i>Sol.</i> — Seringa	<i>Ré.</i> — Clématite
<i>Fa.</i> — Jonquille	<i>Do.</i> — Santal
<i>Mi.</i> — Portugal	<i>Si.</i> — Girofle
<i>Ré.</i> — Amande	<i>La.</i> — Storax
<i>Do.</i> — Camphre	<i>Sol.</i> — Frangipane
<i>Si.</i> — Aurore	<i>Fa.</i> — Benjoin
<i>La.</i> — Foin frais	<i>Mi.</i> — Giroflée
<i>Sol.</i> — Fleur d'orang.	<i>Ré.</i> — Vanille
<i>Fa.</i> — Tubéreuse	<i>Do.</i> — Patchouli
<i>Mi.</i> — Cassis	
<i>Ré.</i> — Violette.	

Bibliographie.

Paul Arden : Des enfants. — Émile Lambin : La statuaire des grandes cathédrales de France. — Légendes religieuses bulgares, recueillies par Lydia Schincharov. — La galerie comique du XIX^e siècle par Caran d'Ache, Forain, etc.

Monument de Leconte de Lisle

Charles Buls, 20 fr. Léon Dommartin, 5 fr. Jules De Melliez, 5 fr.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à soixante-dix exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. Vendus.

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. Vendus.

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — Il reste encore 8 exemplaires à vendre.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....

demeurant à..... rue.....

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 32

22 août 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

- ALBERT GIRAUD. — Paul Verlaine (Invectives).
VALÈRE GILLE. — Chronique littéraire.
GABRIEL D'ANNUNZIO. — Les Fruits; trad. par P. E.
VALÈRE GILLE. — Vers antiques.
PAUL ARDEN. — A propos du « Coupable ».
MOISOUL. — Le Salon de Dinant.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalet*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollande numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— — Edition ordinaire 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose. 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Paul Verlaine.

— INVECTIVES (1) —

L'éditeur Vanier vient de publier un livre posthume de Verlaine. C'est le premier d'une série, hélas ! très longue. Il s'appelle *Invectives* et ne mérite guère ce titre, car il faut, pour lancer haut l'invective lyrique, une chaleur de sang et une trempe de caractère que Verlaine ne possédait pas. *Invectives*, non ; mais gros mots bredouillés d'une langue épaisse, par la plus lamentable des guenilles vivantes. Ce livre n'est pas du poète incomparable qui signa les *Fêtes Galantes*, mais de quelqu'un qui lui ressemblait comme un mauvais frère, qui eut le tort de lui survivre, et que l'on prit pour lui depuis la publication d'*Amour*. Le vrai Verlaine est mort, tardivement, le lendemain de l'apparition de cette œuvre encore belle par endroits, mais déjà inutile et superflue. C'est l'autre Verlaine qui écrivit les *Chansons pour elle*, les *Liturgies intimes*, les *Odes en son honneur* et les *Invectives*.

A quoi bon feuilleter ce dernier livre ? Récriminations contre « une épouse sans pudeur », contre les camarades de la presse qui ne parlèrent point de Verlaine après 1870 ; contre M. Edouard Rod, ce « suisse », ce « sot », « ce « cuistre » ; contre l'école romané ; contre M. René Ghil, qui est un « imbécile » et que ce pauvre Verlaine croit Belge ; contre M. Moréas, qui fut, pendant vingt-quatre heures, chef d'école ; contre M. Brunetière ; contre M. Fouquier ; contre les internes des hôpitaux ; contre un M. Grévil qui est, paraît-il, reporter ; contre un M. Grivel, qui est, dit-on, magistrat ; contre un juge de paix ; contre des gendarmes ;

contre des éditeurs ; contre M. Bloy, invité à « cesser de boire, de trop aimer la femme, et d'être le pire des cuistres » ; contre les grands poètes belges en général, — Verlaine ne décourage personne ; contre les opportunistes ; contre les jeunes et contre les vieux. Récriminations puérilement *voyoutes*, d'une pauvreté d'imagination étonnante, et que le mot de Cambronne, cité en mainte page, résume avec la plus malpropre des exactitudes. Enfin, il y a une bordée de plates injures à l'adresse du grand poète de Quin. L'*Art Moderne*, qui, naguère, appelait Taine « un ramasseur de crotins », s'est empressé de reproduire ces invectives qui semblent avoir été écrites pour lui. Les personnes chez lesquelles la curiosité l'emporte sur le dégoût, les trouveront dans le numéro du 9 août. Quant aux griefs du poète des *Romances sans paroles* contre le poète de l'*Apollonide*, je crois qu'ils n'intéresseront guère la postérité. Il est certain que Leconte de Lisle, s'il rendait, comme j'en suis sûr, pleine justice au vrai Verlaine, s'exprima une ou deux fois, d'une manière définitive, sur le compte de l'autre. Quant à Verlaine, il ne citait jamais le nom de Leconte de Lisle sans l'illustrer d'un calembour ordurier. L'auteur des *Poèmes barbares* détestait Verlaine dans son esthétique et dans ses dérèglements d'artiste déchu. L'auteur de *Sagesse* ne savait même pas pourquoi il insultait Leconte de Lisle. La querelle était d'ailleurs inévitable. Chaque fois que la destinée mettra en présence des Leconte de Lisle et des Verlaine, les Leconte de Lisle mépriseront les Verlaine, et les Verlaine insultent les Leconte de Lisle.

Mieux vaut ne point parler d'*Invectives*, ni des livres posthumes qui suivront. Ils ne peuvent qu'affliger les admirateurs du vrai Verlaine, et ce serait œuvre pie que d'empêcher leur publication.

(1) Paris, Léon Vanier. Un vol., 3 fr. 50.

S'il existe quelque part un Mécène, qu'il achète, je l'en supplie, le droit de livrer au feu purificateur les paperasses de Pauvre Lélian. Son acte de générosité serait le meilleur hommage que l'on pût rendre à la mémoire de Verlaine.

Ce serait non seulement un hommage pieux, ce serait aussi un service. Car la publication des œuvres posthumes est d'autant plus dangereuse que Verlaine a été surfait, et que la réaction contre son œuvre sera d'autant plus injuste que les thuriféraires du poète se sont montrés plus exagérés.

Ce fut, je crois, M. Anatole France qui, le premier, donna Verlaine comme un génie, et comme le plus grand poète français de notre siècle. Sans doute, M. France ne fut pas sa propre dupe et se rendit-il compte de l'illusion qu'il créait. Le critique payait, si je puis dire, les dettes du conteur et du romancier. C'est à Verlaine, au mauvais garçon et au poète ambigu, que M. France doit son *Gestas* et son *Choulette*. Sa reconnaissance est naturelle, mais elle passe la mesure. Il convient d'ajouter que le pyrrhonisme de M. France, et la joie un peu perverse qu'il éprouve à raisonner contre la raison en faveur de la divine ignorance prédisposaient le moraliste du jardin d'Épique à exalter Verlaine aux dépens des autres poètes français. (1) Quoi qu'il en soit, l'exemple de M. France fut contagieux. Une grande partie de la jeunesse tient Verlaine pour un de ses dieux, et je sais à quelles invectives je m'expose à mon tour en protestant contre une apothéose maladroite.

Je protestais déjà, malgré ma profonde admiration pour le vrai Verlaine, à l'époque où le poète fit paraître *Amour*.

« M. Paul Verlaine, écrivais-je dans la *Jeune Belgique* de mars-avril 1888, est, à l'égal de Baudelaire, un artiste de décadence, c'est-à-dire d'extrême civilisation. Mais, malgré leur parenté littéraire, quel abîme entre eux ! Baudelaire nous apparaît comme un poète de haute et forte santé intellectuelle. Il regarde la décadence latine d'un œil aigu de curieux. Il l'évoque et la célèbre dans des strophes essentiellement volontaires. Et il s'étonne d'elle un peu comme les « grands barbares blancs » de M. Verlaine.

» Le poète de *Sagesse* ne possède ni cette santé ni cette vigueur. En face de Baudelaire, il semble un

de ces Romains à l'agonie de leur volonté et de leur richesse, pour qui toute dépense de force, même physique, devient un ennui et une douleur, et qui se bercent, eux et leur incapacité de vivre, dans je ne sais quelles subtilités sentimentales, dans je ne sais quelles étranges puérilités de cœur. La paralysie de la volonté devient une jouissance amertumée. L'âme n'est plus seule, elle est « seulette ». Et cette grâce fardée des diminutifs est un indice d'affaiblissement. On compose des « acrostiches indolents », on invente un art à la fois naïf et roué, enfantin et sournois, primitif et raffiné, dont le style d'or est indifférent à tout, même aux objets qui le font reluire, de même que le cœur est indifférent aux êtres qui le font de moins en moins battre. Baudelaire nous apparaît maintenant comme un barbare de trente ans, et M. Paul Verlaine, comme un jeune Romain d'une enfance persistante et faisandée. »

Déjà en 1888, on le voit, je n'aidais personne à donner Verlaine comme un Parsifal.

Dans le même article, je n'aidais non plus personne à nous donner Verlaine comme un nouveau Dante :

« Baudelaire, écrivais-je, eut la vision d'un catholicisme somptueux et sévère, d'une dévotion espagnole à la Sainte-Thérèse. Jeté dans un siècle de foi, il eût été un catholique militant et belliqueux, un de ceux pour qui la croix, retournée, se change en glaive. Il eût été un observateur fanatique de la règle, un esclave de la discipline religieuse... M. Verlaine est un catholique plus doux, plus timide, plus hésitant. C'est en naufragé, en naufragé du cœur et des sens, qu'il joint les mains vers l'étoile des mers. Son *Ave maris stella* n'est pas un élanement de l'esprit, un désir de l'intelligence, c'est encore l'appel désespéré de la chair meurtrie, une prière malgré tout sensuelle, un pèlerinage vaguement intéressé vers des douceurs et des voluptés plus voluptueuses et plus douces. Sa piété hésite entre des souvenirs physiques de première communiant et des pratiques machinales de vieille dévote. C'est à la fois d'une jeunesse déconcertante et d'une étonnante vieillesse de cœur; c'est frais et fané, avec des parfums de fleurs de mai et l'haleine très mûre des roses de novembre. »

Or, en 1888, Verlaine n'avait encore publié ni *Parallèlement*, ni les *Odes en son honneur*, ni tel autre livre qui sert d'épilogue ironique aux poèmes pieux de *Sagesse*. Mais ces publications combinées, où le livre impudique alterne avec le livre dévôt,

(1) Il n'est pas inutile de faire remarquer que M. Anatole France a une prédilection marquée pour l'état d'âme verlainien. Frère Ange et l'abbé Coignard lui-même sont, à un certain point de vue, des cousins germains de Pauvre Lélian.

n'ont pas empêché les néo-catholiques de comparer Verlaine à saint Augustin et à saint François d'Assise, et l'un d'eux, le lendemain de la mort du poète, demanda solennellement sa canonisation.

Si on écoute les néo-catholiques, M. France pourra se vanter d'avoir fait un nouveau saint Satyre.

Je ne voudrais blesser personne, mais il faut bien que je dise toute ma pensée. Les néo-catholiques dont il s'agit sont bien irritants. On devine qu'ayant besoin d'un grand poète catholique, ils ont pris Verlaine, et que s'ils lui attribuent du génie, c'est parce qu'il a écrit des vers de piété. Les croyants de n'importe quelle Église sont libres de se réjouir parce qu'un poète a célébré leurs croyances, mais ce n'est point parce qu'il sort de cette Église qu'il a du génie. Verlaine eût été mahométan, protestant ou bouddhiste, que les *Fêtes galantes* n'en seraient pas moins belles. Il serait temps de renoncer à ce point de vue qui n'est pas légitime en matière d'art.

L'adoration des symbolistes et des marchands de prose endimanchée, — c'est le vers libre que je veux dire — n'est pas moins suspecte. Verlaine, qui a, sur son déclin, multiplié les vers faux, n'a jamais, il est vrai, écrit de vers libres. Il a même nié l'existence de la prétendue prosodie nouvelle. Mais le relâchement de plus en plus lamentable de sa forme et l'incohérence grandissante de ses idées poétiques, lui ont valu l'applaudissement des nouveaux venus qui se vantent d'avoir brisé toutes les règles et de réinventer le chaos. Ce n'est pas le vrai Verlaine qu'ils admirent, c'est l'autre.

J'en dirais volontiers autant des nombreux moutons de Panurge qui aiment la poésie de Verlaine à travers la légende de Pauvre Lélian. Imaginez Verlaine mort il y a dix ans, ayant caché sa vie, et ne laissant pas à ses contemporains l'inoubliable image d'un vagabond aux vêtements couleur de route, resté robuste et droit, la jambe raidie par son vieux rhumatisme, appuyé sur un bâton de cornouiller au fer usé par vingt années d'aventures, roulant du confessionnal aux maisons où Villon tenait son état, et portant des prisons aux hôpitaux le trésor ingénu d'une âme restée candide dans le vice. Verlaine ne serait connu que des seuls lettrés. Il jouirait d'une gloire discrète, et il serait aimé, non pour sa vie, mais pour ses chefs-d'œuvre. Aujourd'hui, c'est le contraire. La foule, la grande Badaude et la grande Concierge,

s'est jetée sur la légende de Verlaine comme sur sur un méchant roman-feuilleton. Elle n'a pas lu les *Romances sans paroles*, mais elle se repait des vignettes diverses, édifiantes ou obscènes, dont la fable les a illustrées. Ajoutez que Verlaine ne connut pas la pudeur de la souffrance. Il étala sa plaie avec une bonhomie où luisait parfois un éclair de vanité ou de coquetterie. Il fut son propre montreur. Il mendia « le rire et la pitié grossière ». La plèbe des esprits fut émue et connut, grâce aux défaillances cyniquement avouées de l'homme, la jouissance diaboliquement bourgeoise d'admirer le poète en le méprisant.

Grâce à la beauté qui fleurit dans ses poèmes, Paul Verlaine, heureusement, compte des admirateurs moins intéressés qui, sans s'occuper de la vie du poète, honorent d'un culte assidu les poèmes parfaits qu'il composa pendant ses heures de grâce esthétique. Ceux-là, et je me flatte d'en avoir été depuis le jour où je lus Verlaine, seront de plus en plus nombreux dans l'avenir. Ils n'accepteront pas la plainte de l'ingénu malgré tout, du Parsifal des prisons; ils n'accepteront pas davantage la légende dorée du nouveau saint Satyre. Ils n'iront pas à Verlaine à cause de sa vie, ni à cause de la foi qu'il a confessée, mais parce qu'il fut un vrai poète, exquis et profond. Ils savoureront en lui un mélange de naïveté et d'artifice, de jeunesse précoce et de vieillesse enfantine, tel que nous en offrent seuls, au penchant des civilisations, les chanteurs dans la voix de qui se brise harmonieusement l'âme d'une race. Ils salueront en lui non pas un génie, mais un maître du second rang, le premier peut-être des poètes mineurs, un des sensibiliseurs du vers français, et le rimeur qui, après La Fontaine et Victor Hugo, eut, au plus haut degré, l'instinct et la science du rythme.

Les qualités de Verlaine se sont manifestées surtout dans les *Fêtes galantes* et dans l'exquise fantaisie dialoguée qui leur fait écho : *Les uns et les autres*. Ces deux œuvres sont les plus parfaites du maître. Ces deux sachets aux couleurs tendres et passées éterniseront le parfum le plus subtil et le plus pénétrant de cette âme privilégiée. *Sagesse* est sans doute une œuvre émouvante, mais on s'apercevra bientôt qu'elle ne possède point la beauté des deux autres. Peut-être conviendrait-il de réunir en un mince recueil les meilleurs poèmes religieux épars dans *Sagesse* et dans les livres sui-

vants, de même qu'il serait utile de cueillir dans *Jadis et naguère* et dans les *Romances sans paroles* quelques chefs-d'œuvre profanes dignes des Anthologies. Sur le reste, la postérité, si elle est pieuse, jettera le manteau des fils de Noë.

Quant aux critiques de l'avenir, si l'un d'entre eux fait pour l'œuvre de Verlaine ce que sainte Beuve fit pour l'œuvre de Ronsard, peut-être remarqueront-ils qu'elle se divise en trois périodes: La première est celle de la formation et de la croissance, pendant laquelle Verlaine, se découvrant à peine dans le *Rêve Familier*, subit la forte discipline commune imposée aux parnassiens par Leconte de Lisle. A cette période correspondent les *Poèmes Saturniens*. La seconde est celle de la maturité et de la création, pendant laquelle Verlaine, en pleine possession de son talent, profite de l'expérience acquise et de la discipline subie pour donner à son rêve une forme parfaite. Cette période va de la *Bonne chanson à Sagesse*.

La troisième est celle du déclin et de la dissolution, pendant laquelle Verlaine perd lentement la maîtrise qu'il dut au chef du Parnasse. Elle va d'*Amour à Invectives*, et finit dans la décomposition du talent.

ALBERT GIRAUD.

Chronique Littéraire

I

LES FONTAINES MIRACULEUSES

par YVES BERTHOU ;

un volume de vers. Lemerre, éditeur, Paris.

Nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir les lecteurs de la *Jeune Belgique* du poète Yves Berthou. Ce fut à l'apparition de *La lande fleurie*. Nous rangions alors l'auteur parmi les poètes terriens, à côté d'André Theuriet, de François Fabié et de Jean Aicard. Comme Brizeux, il avait tenté d'évoquer le pays natal, la Bretagne avec ses paysages de brumes et de lumière, ses plaines couvertes de genêts d'or, sa vie patriarcale et ses pieuses légendes.

Si nous rappelons cette œuvre aujourd'hui, c'est pour indiquer plus clairement l'évolution qui s'est produite dans l'âme et dans le talent de M. Yves Berthou. Jadis, fuyant le monde moderne sans espoir et sans idéal, il souhaitait vivre sur la vieille terre des aïeux que son rêve faisait pieusement revivre. Parfois transpirait l'amertume d'un exilé, mais discrète encore; le poète oubliait la vie

ardente de ses contemporains, grisé par les parfums puissants du vieux sol breton. Mais le charme est rompu; le rêveur se réveille face à face avec la réalité:

Hélas! hélas! où donc irai-je,
Vers l'avenir ou le passé?
L'avenir est-il bien l'aurore?
Quel est le mal? Quel est le bien?
Le passé mort n'est-il plus rien
Qu'une lueur qui s'évapore?

« Ah! mon âme n'est plus cet Océan de Calme, » s'écriait-il. Et voici que l'on entend les voix des douleurs, des désespoirs et des prières. Quelques rayons rapides éclairent parfois les ténèbres: ce sont des souvenirs du pays de l'enfance, des espoirs en un printemps d'une douceur mystique ou un paysage radieux qui console l'âme par sa beauté.

Les Fontaines miraculeuses est un livre de transition; on devine bien plutôt une œuvre en formation qu'on n'admire un art parfait. Peut-être, M. Yves Berthou, a-t-il écrit ses vers sous le coup d'une émotion trop vive et d'un trouble trop récent. Pressé de traduire les pensées ou les sentiments nouveaux qui l'obsédaient, il n'a pas accordé le temps qu'il aurait fallu à les bien rendre. La vie de ces poèmes est profonde mais parfois inharmonique. Trop souvent nous n'admirons qu'une ébauche; des expressions impropres, des chevilles inexcusables choquent à tout instant.

Mais ne considérons ce livre que comme une tentative. Je suis persuadé que M. Yves Berthou, qui a su se montrer artiste très consciencieux, n'a pas toujours été satisfait de lui-même. Il a voulu exploiter une veine nouvelle; les débuts sont nécessairement difficiles et ardu. Il faut se forger un nouvel outil; mais M. Berthou en a la force.

II

MESSAGES

ET DISCOURS POLITIQUES DE NAPOLEÓN I^{er}

publiés, pour la première fois,

d'après des textes authentiques, par GEORGES BARRAL.

« Il jetai par tourbillons de la flamme et de la fumée », disait, de Napoléon, Cormenin dans son livre des *Orateurs*. Et de fait, il y a dans les discours ou les écrits du premier consul, du général et de l'empereur beaucoup de flamme et souvent beaucoup de fumée, somme toute, un procédé facile et quelque peu théâtral de produire de l'effet.

Mais, n'est-ce pas le propre du génie de donner un nouveau lustre aux pires des lieux communs ?

Comme orateur ou comme écrivain, Napoléon a toujours eu le ton bref et brusque du général d'armée. Il ne discute pas, il ne convainc pas : il commande. Sa pensée est un éclair ; il la fixe dans la forme la plus nette et la plus brève. Le plus souvent, il prononce par axiomes : « Le peuple français, pour être libre, avait des rois à combattre », ou bien : « La fortune est inconstante, et combien d'hommes qu'elle avait comblés de ses faveurs ont vécu trop de quelques années ! »

L'emphase déclamatoire que J.-J. Rousseau avait communiquée aux orateurs de la Révolution, Napoléon en avait hérité.

Les formules pompeuses, les grands mots sonores ronflent dans ses écrits : « Vous êtes parvenus à organiser la grande nation dont le vaste territoire n'est circonscrit que parce que la nature en a posé elle-même les limites. Vous avez fait plus... ». « Souvenez-vous que je marche accompagné du Dieu de la guerre et de la fortune. » « Quelle que soit ma destinée, consul ou citoyen, Je n'existerai que pour la grandeur et la félicité de la France ». « Mes armées n'ont cessé de vaincre que lorsque je leur ai donné l'ordre de ne plus combattre. »

Il faut se reporter au temps, aux circonstances où ces paroles furent prononcées pour ne pas être parfois étonné de ce langage emphatique qui sonne comme une fanfare guerrière. Napoléon voulait brusquer un ennemi, se poser devant une nation, ou exalter des soldats. Il connaissait trop la valeur de la mise en scène, lui qui recevait des leçons de pose du grand Talma, pour ne pas user de tous les moyens.

Napoléon n'écrivait pas pour la postérité. Ses discours, ses proclamations, ses messages devaient avoir un effet immédiat. Aussi, son langage est-il quelque fois celui d'un soldat, et ses phrases ne figureraient pas toujours pour la correction dans le dictionnaire de l'Académie : « Le sabre à la main, d'un air luron et décidé », écrit-il ; ou bien : « On ne sait si les vaisseaux espagnols sont pris véritablement. Cependant, en mon particulier, je pense qu'ils se sont fait pincer ». Il a l'habitude de dire : « Depuis Bonifacio au cap corse, depuis Ajaccio à Bastia », et ne se gêne pas pour forger des mots comme *malsaineté*.

Mais à côté de ces imperfections, si l'on oublie la mode de son époque, il faut bien reconnaître

que Napoléon a su parfois donner à sa pensée une forme lapidaire qui défie la critique : « Nous n'avions encore pris que trois pièces de canon et fait un millier de prisonniers. C'était ne pas avoir vaincu ». « Les légions romaines faisaient, dit-on, vingt-quatre milles par jour ; nos brigades en font trente et se battent dans l'intervalle ».

Pour juger Napoléon comme écrivain, il faudrait reprendre ses premières pages comme son *Masque prophète* et son *Mémoire sur la Corse* où éclate toute la sensibilité et toute l'exaltation de Jean Jacques, jusqu'aux dernières dictées de Sainte-Hélène. On pourrait noter l'influence prépondérante des écrivains du XVIII^e siècle sur cet homme qui fut le plus grand génie romantique.

Remercions et félicitons M. Georges Barral d'avoir rassemblé les messages et discours politiques, comme il avait déjà rassemblé les allocutions et les proclamations militaires. Depuis quelques années, M. Barral a voué un culte fervent à cette grandiose épopée napoléonienne qui ouvre une ère nouvelle pour l'histoire de l'Europe. Après avoir reconstitué, avec un patriotique enthousiasme, l'acte suprême qui se joua à Waterloo (1), voici qu'il s'attache à rendre plus vivante encore, par ses propres paroles et par ses propres écrits, la colossale figure politique et militaire qui se dresse à l'aurore de notre siècle.

Les *Messages et discours politiques* ont, comme les *allocutions et proclamations militaires*, paru dans la collection des auteurs célèbres à laquelle l'intelligent éditeur, Ernest Flammarion, consacre tous ses soins.

VALÈRE GILLE.

Les Fruits

par GABRIEL D'ANNUNZIO. (2)

PAN, une grenade qui rit de son nombreux rire vermeil, par ses lèvres entr'ouvertes ;

et, sur sa tige feuillue, une figue grasse à la peau ridée, avec sa queue et son ombilic ;

et une olive mûre qui, dans la saumure, prend toute sa saveur ; et, sans son brou, une noix fraîche ;

(1) M. Georges Barral vient de compléter le magnifique ouvrage qu'il publia, l'année dernière, sous le titre : *l'Épopée de Waterloo*, en faisant paraître chez son éditeur, Ern. Flammarion, *l'Itinéraire illustré*. C'est un petit livre du plus haut intérêt pour tous ceux qui étudient la mémorable campagne de 1815, et surtout pour ceux qui, chaque année, se rendent dans les plaines de Mont-Saint-Jean et de Ligny.

(2) Ceci est une des trois *Offrandes votives* intercalées dans les odes et les élégies de l'édition définitive du juvénile *Chant Nouvel*, que la maison Treves publiera prochainement.

aussi une grappe dense de raisins turgescents, noire, semblable à une chevelure bouclée d'éphèbe; et deux coings, presque jumeaux, en leurs tuniques d'or; et une citrouille sur sa feuille; et deux

poires — juteuse, l'une, qui éteint la soif — âcre, l'autre, qui excite à boire le buveur; et quelques

amandes si tendres qu'elles craignent d'être mordues; et une pomme de pin que tient encore fermée la tenace

résine; et cinq gâteaux bien trempés d'huile, sur une tablette lisse; et quelque peu de miel

blond; et un petit pot de pur nard; et une tasse d'argile à double anse, où le lait de chèvre

se caille; et du vin sincère qui fut tiré par le gibelet, prudemment, sans troubler le fût:

PAN, ces offrandes agrestes te consacre, en ton antre,
[Lamon,
l'arcadien, et de plus riches il t'en promet encore

si, dans les prochains jeux, tu inspires sa flûte et, invisible, ton souffle anime ses chalumeaux.

Non point les fruits, mais les sept chalumeaux sonores
[eux-mêmes,
je te consacre, bien assemblés avec la cire odorante.

Sois libéral de fruits dans la brève saison, à moi, à mes plaisirs, ô Pan, et à ma douce hôtesse.

(Première traduction littérale de l'italien, par P. E.).

Vers antiques

A MENALKAS

La lune à l'horizon montre sa double corne.
La nuit est embaumée; assis sur cette borne,
Près de la source où croît le vert genévrier,
Au nom des Muses, joue, ô jeune chevrier,
De la conque sonore ou de la double flûte.
Je connais ta valeur, mais j'accepte la lutte.
Quant à moi, je dirai des vers nobles et doux,
M'accompagnant du luth. Si tu veux, avec nous,
Daphnis, qui dans ces champs surveille les troupeaux,
De son souffle léger animant ses pipeaux,
A nos voix mêlera sa voix harmonieuse;
Et nos chants rempliront la nuit mystérieuse.
Ainsi, tous trois couchés sous cet érable épais,
Nous empêcherons Pan de sommeiller en paix.

Bacchanale

Ah! que Dionysos est beau dans la montagne
Quand, entraînant le chœur joyeux qui l'accompagne,
Il se roule, au milieu des thyrses, courant
Parmi les fleurs de pourpre aux parfums enivrants,
Les yeux en feu, vêtu de la sainte nébride!

Il est ivre de chair; du sang des boucs avide,
Exhalant à grands cris sa divine fureur,
Il s'emporte et bondit, le sauvage chasseur,
Jusqu'aux sommets neigeux, jusqu'aux monts de Lydie.

Mais voici que partout la forêt s'incendie:
Une immense clameur s'élève jusqu'au ciel;
Des ruisseaux de vin d'or et des ruisseaux de miel
Jaillissent des rochers et soulèvent les terres.
Le cortège apparaît dans l'ombre. Des panthères,
En rugissant d'amour, se glissent au milieu
De la foule enivrée où triomphe le Dieu.
Les Ménades, les seins aigus, ceintes de lierre,
En bruyants tourbillons courent dans la clairière
Aux sons vertigineux des cymbales d'airain,
De la flûte sifflante et du sourd tambourin.
Du sol monte, exaltant leur divine furie,
Une vapeur pareille à l'encens de Syrie.
Soudain, Dionysos s'élançait; de ses bonds
Il excite la danse en détours vagabonds.
Faisant voler dans l'air sa chevelure épaisse,
Il enflamme le chœur, le devance ou le presse
A travers les taillis pleins d'ombre, au fond des bois.
Des ravins éloignés, monte sa belle voix;
Il vient, et, brandissant la tige de fêrulle
Dont la résine flambe et dont la flamme ondule,
Il lance au chœur éparé son appel frémissant.
La foule sur ses pas accourt, ivre de sang,
Et la jeune Bacchante, au regard intrépide,
Dans les gazons en fleurs bondit d'un pied rapide.

Les vendanges

Vignes aux pampres d'or, et vous, branches divines
Des oliviers rugueux penchés sur les ravines,
De vos ceps délicats et de vos durs rameaux
Découlent, pour calmer nos chagrins et nos maux,
Ou pour nous endormir d'un sommeil agréable,
L'huile, le miel suave et le vin délectable.

Accours d'un bond rapide, ô dieu puissant et doux!
A notre œuvre du soir préside parmi nous;
Écoute! les beaux chœurs célèbrent tes louanges.
Dans le pressoir rempli, piétine nos vendanges,
Et, foulant les trésors des champs et des vergers,
Dans l'écume du vin blanchis tes pieds légers.
Dieu des vignes, ô toi qui donnes l'abondance,
Couronné de rameaux, tu conduiras la danse;
Puis, ayant, au-dessus de tes reins, rejeté
La dépouille du faon rapide et tacheté,
Dans nos jarres d'argile, avec de doux murmures,
Tu verseras alors le jus des grappes mûres;
Et nous tous, entonnant tes chants sur nos tréteaux,
Nous t'offrirons un bouc et de tendres gâteaux.

Le vœu

Sous ces chênes nouveaux regarde, ô chevrier !
 Un Priape taillé dans un vieux coudrier
 Veille, encor revêtu d'une rugueuse écorce :
 Son œil est faux, son front est bas, sa jambe est torse,
 Mais il est vigoureux, sois en sûr. Tout autour,
 Tamisant les rayons trop abondants du jour,
 Une charmille forme une agréable enceinte.
 Au pied, de myrtes verts, de bouquets d'hyacinthe
 Et de touffes de thym les gazons sont jonchés.
 Une eau vive, tombant en neige des rochers,
 Coule sous les lauriers avec de frais murmures.
 Une vigne flexible offre ses grappes mûres,
 Suspendue en guirlandé aux robustes rameaux.
 L'ancre est frais, et toujours une troupe d'oiseaux
 Y gazouille parmi les fleurs et le feuillage.

En cet endroit qu'enchanter un suave ramage
 Rends-toi dès le matin, ô jeune chevrier,
 Et là, je t'en conjure, en mon nom vas prier
 Le dieu de cet enclos. Demandes au bon Priape
 Qu'il m'accorde son aide afin que je m'échappe
 Des liens amoureux où me retient Diké.
 Dis-lui que cet agneau, par lui revendiqué,
 Je le sacrifierai tantôt dans la clairière.
 Et, s'il t'écoute, s'il défère à ma prière,
 Heureux enfin, ayant vu s'accomplir mes vœux,
 Cette chèvre au long poil et ce bouc je les veux
 Offrir, en son honneur, avec cette génisse.
 Et que daigne aujourd'hui le dieu m'être propice !

VALÈRE GILLE

A propos du « Coupable »

de M. F. COPPÉE.

Si vous voulez, aujourd'hui nous ne parlerons pas littérature.....

Et, à propos du nouveau roman (encore ?) de M. Coppée, aussi bien serais-je fort embarrassé de faire honneur à la conversation.

L'habitude n'est pas, dans la *Jeune Belgique*, de s'occuper des livres qui ne témoignent d'un souci tout au moins, si pas d'un succès d'art. Ce n'est donc pas un compte-rendu du *Coupable* que je veux faire, mais seulement je veux dire quelques mots de la « manière » — le mot « talent » m'est venu au bout de la plume : bien vite je l'ai secoué dans l'encrier ! — du vieil académicien.

Ce n'est pas que le *Coupable* soit plus mauvais que d'autres livres que l'auteur a publiés depuis pas mal d'années ; non, il se maintient, avec une uniforme constance, au même identique niveau de plate médiocrité auquel il se complait, n'en pouvant plus atteindre d'autre, moins vulgaire.

Je dis : n'en pouvant plus, car je me rappelle qu'autrefois furent écrits le *Passant*, quelques pages du *Reliquaire* et des *Intimités*.....

Ce sénile pleurnicheur appuie à toutes forces de ses bras maladroits sur le levier banal de la pitié ; mais celui-ci, fatigué, usé, grince comme les engrenages démantibulés d'un cric qui n'en peut plus.

Le procédé de travail de M. Coppée me paraît se réduire à une assidue lecture de la troisième page de son journal : un fait divers bien vulgaire, bien geignant, à souhait destiné à chatouiller les fibres sensibles de quelque m'âme Pipelet ou m'âme Bridoux, lui saute aux yeux. Voilà le sujet d'un article trouvé ! On change les noms, on verse quelques larmes malencontreuses, on détériore un peu plus qu'il ne l'est déjà le style du reporter — et quelque grand quotidien vous offre trois cents francs pour ces deux colonnes — puisque vous êtes l' « illustre collaborateur, membre de l'Académie française ».

Un jour que vous avez bien le temps, vous délayez la mayonnaise : une statistique de maison pénitentiaire, une visite dans quelques « cintièmes » attendrissants de la rive gauche, un plaidoyer de cour d'assises, cela vous fait les chapitres d'un bouquin.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ce bon farceur, — au fait, pouvez-vous vous imaginer en conscience que ce pitre glabre ne joue pas les trials dans la grande troupe littéraire ? — a le don, lorsqu'il remanie un de ces paragraphes cueillis sous la rubrique : « Accidents, Méfaits, Sinistres », de rendre ridicule la douleur, macabrement bouffon le tragique, et stupide le désespoir.....

Son *Coupable*, un enfant naturel abandonné par un magistrat qui un jour, appelé à requérir contre lui, assassin et voleur, prend sa défense et le fait acquitter, puis s'expatrie avec le jeune chenapan, une femme et son moutard, ramassés on ne sait où, mais qui ont pour titre à la généreuse reconnaissance du procureur que la mère a racroché le garnement et s'en est allée coucher avec lui le soir de l'assassinat, — ce coupable, trouvez-moi dans tout le roman moderne un être plus impossible, plus vulgairement faux, et trouvez-moi un récit plus incroyablement invraisemblable que sa biographie !

Et l'on serait apitoyé d'un sympathique intérêt pour ces personnages qui ne sont que des caricatures griffonnées par des mains inexpertes ?

Non ! non ! que M. Coppée (François) reste le plus longtemps possible — les occasions de rire sont si rares — le barde inimitable, chef de file de cette pléiade parmi laquelle notre fierté nationale peut s'enorgueillir de compter Jef Casteleyn et Regulus Elime.

Que M. Coppée, poète, nous dise longtemps encore des vers tels que ceux que je savourais, il y a un mois, à la première page du *Journal*, dans lequel il sévit hebdomadairement :

Et son air sérieux pour couper le gigot
 Et faire la salade est d'une ménagère.

Camille Doucet, de son vivant, lisant ceci, se fût pendu de désespoir jaloux.....

Mais, pour Dieu ! qu'en admirant comme il le fit naguère le *Jardin de l'Infante* et, plus tard, *Aphrodite*, il ne vienne pas me gêner un des plus beaux poètes et un des plus parfaits stylistes que je sache. Il est des louanges qui détériorent.....

Et que pour jamais il nous délivre de ces lavasses : les *Coupables* et autres !

Des grinceux me diront : « Mais il se vend... ; le public... ; le succès..... »

J'ai meilleure et plus haute idée de nos juges. Et trouvez-moi un artiste qui ne préférât être admiré par dix plutôt que conspué par dix mille !

PAUL ARDEN.

Le Salon de Dinant

Les deux critiques d'art de la *Jeune Belgique* étant en pèlerinage d'art, l'un à Madrid, l'autre à Florence, je vais vous donner, selon mes moyens et en quelques mots dénués de toute prétention esthétique, mon opinion très sincère sur les toiles et dessins que j'ai examinés ces jours-ci au charmant salonnet de Dinant-sur-Meuse.

Tout d'abord, et contrairement à ses rivales de province, la commission et particulièrement le président, M. Lambert, ont apporté à cette organisation, dans l'ensemble du placement et du choix, un bon goût peu fréquent.

Ils ont invité la plupart des membres du *Sillon*, un cercle d'art en voie de prendre la place la plus prépondérante aux expositions de Bruxelles, — sans doute parce que, en sus d'une grande réunion de jeunes talents, il n'est point entaché de snobisme ou de tendance trop directe au neuf à tout prix, ce qui signifie, du reste, à peu près la même chose.

Je m'arrête tout d'abord devant deux paysages de Frédéric. Nous sommes dans un pays à l'apprécier tout particulièrement, cette *Vallée* où il nous donne si bien la poétique solitude enclose de montagnes boisées que l'on éprouve en ces ravissantes gorges de l'Ardenne. Ainsi son *Givre*, tellement original de couleur et si bien « froid », déjà vu aux Beaux-Arts.

Les yeux tout pleins de ce plein air radieux, je suis frappé, presque choqué par les coulées de rouge, les émeraudes et les ors vieillis d'Alfred Verhaeren. Mais quel beau peintre et quelle conscience! Quelle belle exubérance de hollandais du XVI^e siècle!

Comme la salle n'est pas très grande, les plus différents s'y coudoient, et me voici devant quelques charmantes notes douces de soir ou embuées de lumière, où s'affine encore le grand talent de F. Knopff. Et maintenant, regardant à droite, à gauche, partout, je suis assailli par une masse d'œuvres ou d'œuvres charmantes qui méritent toutes, certes, d'être signalées à leur tour : un Gilsoul, moins vigoureux que les précédents, où le feuillage surtout s'affadit en des gris pluvieux; de René Janssens, un *Portrait de l'auteur* très harmonieux, avec un fond précieux de ton et d'où la tête caractéristique du peintre émerge vivante et songeuse. P. Verdussen a une page superbe : *Une après-midi d'automne* d'une poésie intense, et un *Brouillard du matin* digne d'un petit-fils de Corot. G.-M. Stevens a un fils, paraît-il, et il a fait son portrait; c'est une toile charmante, traitée avec une naïveté bien justifiée et qui enthousiasme les jeunes mamans en satisfaisant les artistes. Sous prétexte d'aquarelle, M. Stacquet continue d'exposer des papiers jaunes sur lesquels il écrase des mouches. D'une habileté et d'un chatoiement extraordinaires, la *Promenade au crépuscule dans le port*, de F. Toussaint; abandonnant un instant ses rutilantes natures mortes, M. Mathieu expose ici deux paysages gris d'une fort intense impression mélancolique. M. Bartholomé a rapporté de Saint-Sébastien une *Espagnole* « qui ne manque pas d'un certain piquant »; M. Bartholomé s'entend à rendre le charme de la femme de tous pays. L'étalon de M. Bernier s'est échappé, ce qui l'a décidé à faire un grand *Pâturage* presque aussi « puissant » de couleur. M. Fernand Delgouffre a poussé le modernisme jusqu'à la reproduction du cycliste dans le paysage, d'ailleurs charmant. Je n'ai pas très bien vu le tableau de M. Haegemans, mais ce doit être un pêcheur dans une barque, au milieu d'un bois crépusculaire. Quelques belles études de Henri Ottevaere, et de fort intéressantes affiches du même, de Mignot, de Berchmans, et de Rassenfosse, voisins de la libidineuse pancarte de « Monsieur Broerman ».

J'en passe et des meilleures; mais, n'ayant pas l'habitude de m'attarder en des discussions oiseuses, je crains, néanmoins, que cette nomenclature ne finisse par manquer d'intérêt pour les lecteurs, desquels il n'y est pas question.

MOISOUL (1).

Memento

On annonce comme prochaine l'apparition d'un livre posthume de Villiers de l'Isle Adam, *Les grandes amoureuses*.

M. MAURICE CLOUARD revient, dans le dernier numéro de la *Revue de Paris*, sur les relations qui existèrent entre George Sand et Alfred de Musset. Voici le document nouveau : « A la fin du mois d'août, ils sont amants. Leur vie, durant cette période, est semblable à celle des peuples heureux et n'a pas d'histoire ».

L'ESTHÉTIQUE DU CONTACT HUMAIN. — Vous rappelez-vous la farouche amazone qui voulait « monter sur Sully-Prud'homme » ? La même, ami lecteur, publie présentement dans l'*Art Moderne* d'ébouriffantes études sur « l'esthétique du contact humain ». On le voit, l'amazone n'a peur de rien.

Notons cette profession de foi aussi scabreuse qu'ingénue : « *Je crois, dit-elle, les femmes capables de devenir les artistes du contact humain.* »

La main sur la conscience, nous le croyons aussi. Mais ça n'est peut-être pas très neuf. S'il faut en croire la Bible, déjà notre mère Ève s'était livrée à quelques petits exercices de contact humain. L'art était, peut-être, un peu primitif; mais on s'est perfectionné depuis.

Il serait injuste de ne pas citer le début du 4^e article de M^{me} J. Will :

« *Devant cette formidable question du contact humain et des cerveaux puissants de penseurs, de sociologues, de poètes qui s'en sont approchés, je m'apparais comme un ciron contemplant la lune. Il serait temps, cependant, grand temps, que tous les cirons s'unissent un peu plus pour parler de ces choses et les formuler.* »

Humour belge, voilà bien de tes coups!

UN JOLI BILLET de remerciement écrit par Honoré de Balzac à un romancier :

« Monsieur, vous me paraissez un rival beaucoup trop dangereux pour que je vous fasse des compliments. J'ai lu avec trop de plaisir, pour qu'il ne s'y mêlât pas de crainte, votre joli roman. Agréez mes salutations inquiètes, et les vœux que je fais pour que vous soyez un paresseux... »

Bibliographie.

ERNEST GOSSART. Charles-Quint et Philippe II. — MAURICE CHOMÉ. Cours de diction; première partie. — A. DE RIDDER. Catalogue des bronzes trouvés sur l'Acropole d'Athènes; 2^e partie. — JULES LÉVY. Les femmes de tout le monde. — JEAN GRAVE. La grande famille; roman militaire. — J. BARLEY D'AURÉVILLY. Théâtre contemporain, 1881-1883; dernière série. — BERNARD LAZARE. Contre l'antisémitisme.

(1) *Mes salons du dimanche*, brochure à paraître, en janvier prochain, chez l'éditeur Lamertin.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Povre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabs, Mustelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....

demeurant à..... rue.....

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 33

29 août 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

- VALÈRE GILLE. — Une nouvelle école.
PAUL ARDEN. — Les Xipéhuz (par J.-H. Rosny).
MAURICE CARTUYVELS. — Pharaon amoureux.
LUCIEN DE BUSSCHER. — Vers.
ROBERT CANTEL. — Des enfants (par Paul Arden).
— Les Rayons X.
E. DE GONCOURT ET CURTIUS. — Emilio Castelar.
FRANCIS DE CROISSET. — Petite lettre.
MEMENTO.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un
exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ;
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hernebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Pascha', Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalet*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— — Edition ordinaire 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Souds* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Une nouvelle école

La délicieuse flânerie à laquelle m'incitait cette tiède soirée d'été ne fut pas de longue durée.

J'avais déserté le boulevard central où, devant la Bourse, énorme pièce montée, le brouhaha des omnibus, des crieurs de journaux, des cyclistes et des piétons affairés troublait quelque peu mon calme intérieur, pour gravir la côte sinueuse et ardue de la Montagne de la Cour, et atteindre enfin le Parc qui, baigné de lumière électrique, semble le soir une magique clairière illuminée.

J'errais par les chemins assombrés, par les quinconces mystérieux, regardant s'ouvrir de tous côtés, dans le feuillage immobile, des perspectives étranges, des décors fabuleux endormis dans une intense lumière verte. Je bénissais de toute mon âme le subtil inventeur de cette féerie lumineuse, lorsque je me sentis harponné par une main nerveuse. J'étais perdu. Je me retournai : j'étais face à face avec un peintre.

Sans préambule, mon bizarre et intempestif ami, d'une voix mourante, exhala ces paroles lentes et voilées, et qui semblaient venir d'un autre monde : « Est-ce assez ignoble ! » Je pris bien garde de riposter, respectant toutes les opinions, lorsqu'elles sont professées d'une façon aussi lapidaire ; d'autant plus, je l'avoue, que j'espérais par mon silence faire comprendre à mon interlocuteur tout le désavantage que me procurait sa rencontre. Il ne daigna faire aucune attention à mon abstention calculée et continua de la même voix monotone et traînante : « Vois-tu, mon cher, ce qui nous met dedans, nous autres, artistes de l'idéalité, c'est la civilisation. Ah ! vivre chez les primitifs, chez les sauvages dont l'âme communie sans cesse avec la bonne et maternelle Nature, chez une peuplade vierge encore, avec le papou ignorant, dans

les gigantesques forêts peuplées d'idoles dégrossies dans des branches de boabab ! N'est-ce pas le rêve le plus énorme, le plus beau que nous puissions faire ? Nous retournerions aux sources premières d'une inspiration panthéistique, nous boirions, dans la coupe originelle, le soma de nos ancêtres. »

C'est très beau, proférai-je, d'une façon complètement indifférente, comme si j'avais dit : il fait froid ce soir, ou bien : Rodenbach vient de publier un nouveau livre.

Mon interlocuteur n'avait rien entendu ; il continuait sur un ton plus aigu :

« Je t'assure, j'ai passé les heures les plus délicieuses de ma misérable vie dans la contemplation de ces objets divins rapportés par nos colons du Haut-Congo. Une pièce d'étoffe, un collier, des bracelets, m'ont fait pleurer comme un enfant. J'y retrouvais tous les bégaiements esthétiques de l'humanité, toutes les aspirations du monde vers l'idéal, toute la souffrance des êtres animés en proie au meilleur devenir. Les sculptures esquissées sur les boucliers, les peintures barbouillées sur les pagens valent les tableaux gelés de toutes Burnè-Jones. Au moins, on y sent la vie de l'Univers dans toute sa naïveté et dans toute sa liberté. »

Mon ami s'animait positivement. Dans l'ombre que projetait la proche verdure, il semblait un personnage fantastique d'Hoffmann, long, immensément long, avec des bras démesurés qui, tour à tour, disparaissaient, s'étendaient, s'enroulaient, se repliaient ou se détendaient brusquement.

Je m'étais éloigné de quelques pas. Maintenant il parlait comme un homme ivre, tout seul, allongeant ses jambes-fantômes sur le chemin silencieux.

« Nous sommes vannés, pourris, irrémédiablement. Il répéta plusieurs fois de suite cette affir-

mation peu consolante, puis, se tournant brusquement vers moi, il me cria dans le visage : « Si nous ne retournons pas à la nature primitive, nous sommes tous fichus. »

Mais tu retardes, lui dis-je d'un ton de commiseration respectueuse ; tout cela c'est du Jean-Jacques.

Cette simple interruption le navra. Ses cheveux retombèrent sur ses oreilles, il écarquilla les yeux comme un hypnotisé, et ouvrit la bouche toute grande. Ce fut un moment de silence solennel. Après s'être rendu compte de toute la valeur de mes paroles, il m'implora de cette voix blanche et lointaine qu'il avait eue en m'abordant.

« Comment peux-tu dire cela, toi qui me connais ? Retarder ! Mais personne, personne, entends-tu, n'est aussi avancé que moi en peinture, en musique, en sculpture, en architecture, en littérature, en philosophie. Je suis de toutes les écoles qui se fondent. Mes amis n'avançaient pas assez vite à mon gré ; j'ai fondé le cercle des *Infantilistes*. L'impressionisme, le pointillisme, c'est vieux jeu, mon cher. J'ai été un fervent de Wagner, de Botticelli, de Burne-Jones, de Moreau, de Redon, de Laforgue, de Mallarmé, du réalisme et du symbolisme, de l'idéalisme et du positivisme, mais j'ai brûlé tous ces faux dieux et renié toutes ces doctrines. Aujourd'hui, je possède la vérité. Et encore ! car rien n'est vrai que passagèrement ; tout évolue, et si l'on fonde demain une nouvelle école, j'en serai, car ce sera la meilleure.

» Retarder, retarder ! prononça-t-il lentement, puis il reprit :

» Sais-tu ce que sont les *Infantilistes* ? Non ? Eh bien ! nous remontons bien avant les primitifs. Cimabue ? un décadent de la pire espèce, un faisané, quoi ! Tu me feras le plaisir de ne pas nommer le Giotto. Je cherche mes modèles dans les catacombes que la main pieuse des Barbares a illustrées si naïvement mais si sincèrement. Les sculptures romanes des premiers siècles, quels chefs-d'œuvre de foi et d'émotion religieuse ! Le granit parle, implore, prie, gémit, s'extasie. Il dit toute la grâce primitive, toute la candeur des âmes naissantes. Et les images populaires ! oui, les images d'Épinal, calomniées par tous les débâchés de l'art, les vieux jeux de cartes, les illustrations de la Bible, faites par ces bons moines qui ne savaient pas dessiner, qu'importe ! mais qui avaient une foi ardente. Il y a plus de poésie dans une seule de ces gravures que dans tous les tableaux

de Gustave Moreau. Puy de Chavannes, une Grèce blanche, du zinc. Je voudrais faire une œuvre symbolique, et pourtant si simple qu'un enfant de cinq ans la comprendrait. L'avenir est là. Des maisonnettes faites au dessin linéaire, d'où sortirait de la fumée en spirale qui dirait toute la joie simple du foyer, des princes et des princesses en grand appareil, avec un lévrier, et des arbres qui auraient des âmes, des âmes confiantes et pourtant troublées par un mystère inconnu, comme dans les drames de Maeterlinck, et une fontaine d'amour avec des iris et des glaïeuls. Et l'on devinerait qu'il se chante dans les champs des rondes enfantines de bergers :

» Et ron et ron, petit patapon.

» Connais-tu rien de plus beau que ce refrain ? Ton Leconte de Lisle, c'est cela qui l'enfoncé. Un jour, j'ai entendu dans un village marmotter cette adorable berceuse :

» Dors, dors, du pain béni,
» Des carott' et des radis.

» C'était si touchant dans cette chambre aux murs tout blancs, auxquels étaient suspendues quelques vieilles et saintes images, devant la large et haute cheminée sur laquelle dormaient, dans un globe de verre, un rameau de vigne et une grappe d'or, que j'ai compris toute la poésie de la naïveté et de la simplicité.

» Être naïf, tout est là. »

Ce fut la conclusion, que j'attendais, je ne le cache pas, avec une certaine impatience.

Nous étions arrivés devant le grand bassin où se reflétaient dans la lumière les vieux platanes immobiles, piqués d'étoiles tremblotantes. A travers la verdure silencieuse, j'entendais en sourdine le prélude de *Lohengrin* joué par la musique du Waux-Hall. Du Wagner ! Je tremblai que mon ami ne reprit haleine et lui serrai rapidement la main.

VALÈRE GILLE.

Les Xipéhu

par J.-H. ROSNY (au *Mercur de France*, 1 vol. petit in-18, à 2 francs).

L'avoir lu lorsqu'il parut en première édition et l'avoir savouré ; le relire ensuite pour y découvrir de nouvelles beautés ; puis, aujourd'hui que le *Mercur de France* le fait figurer dans sa collection, s'enthousiasmer à nouveau pour toutes ses

fantasmagoriques splendeurs, ce n'est pas assez d'admiration encore pour ce bref récit.

Je ne dirai pas que chaque chapitre révèle sans cesse de nouvelles richesses qui avaient passé inaperçues; mais c'est sous chaque phrase, peut-être sous chaque mot que sont tapis des mondes d'idées que l'on découvre à chaque lecture; car la concision, la sécheresse presque du style si personnel de MM. Rosny sont comme une *illumination obscure*, une simplicité qui serait fastueuse, une pauvreté qui serait un trésor.

Les cent et vingt pages minuscules de ces courts chapitres ont la banale correction d'un compte-rendu, presque d'un fait-divers qui, néanmoins, est le plus magistral tableau évoqué en un lyrisme de splendeur. Dans d'autres de leurs romans préhistoriques — les chefs-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre de ces maîtres — MM. J.-H. Rosny nous ont dit les glorieuses et épiques luttes des Hommes et de l'Homme.

Eyrimah : race contre race, montagnards contre lacustres; *Vamireh* : le Héros seul contre un peuple d'un sang autre que le sien, avec, parmi la sauvage majesté de cet antagonisme, l'attraction sexuelle, l'amour qui fait fi des castes, des races, l'amour trait d'union conciliateur.

Dans les *Xipéhuz*, c'est l'Intelligence que l'on voit en lutte avec les Formes. Ce n'est pas l'Homme combattant les animaux, car depuis toujours il en est le maître; ce n'est pas l'Homme s'attaquant aux Eléments, car il peut s'en préserver; mais c'est l'Homme aux prises avec un ennemi qui menace, par son invasion, de s'emparer du vaste monde, anéantissant le rival, c'est-à-dire l'Homme, car l'Homme et le Xipéhuz ne peuvent coexister.

Ces Xipéhuz devaient donc être mieux que des animaux, si terribles que ceux-ci pussent s'imaginer. Et les auteurs ont conçu des êtres de fiction qui sont des Eléments doués d'instincts, des *Eléments vivants* qui, mieux que toute créature, possèdent les privilèges dont plusieurs sont réservés à la race humaine seule : ils progressent, ont des amitiés, des haines, meurent, travaillent, procréent, sont pourvus d'organes d'investigation, *tracent* des paroles, pensent, se diversifient par leurs aptitudes, leurs forces, leurs *caractères* et surtout acquièrent une puissance collective d'influence occulte qui augmente en raison de leur nombre...

« Les Xipéhuz sont évidemment des Vivants »;

mais des vivants doués d'une perfectibilité d'instinct qui les fait supérieurs aux animaux; et c'est pour dire et magnifier le triomphe de l'Homme sur ces Formes qu'a été écrit ce livre qui reproduit avec une modeste et ponctuelle sévérité consciencieuse de rapport ou de traduction le *Livre cunëiforme de Bakhoun*.

Et si la ruse est impuissante contre la ruse que savent aussi les Xipéhuz; si la force d'un guerrier des tribus qui combattent est impuissante contre la force d'un de ces ennemis étranges; si les armes sont impuissantes contre la mystérieuse efficacité d'un fluide, d'un intense rayon lumineux mortel dont, à distance, ces Formes ont l'inexplicable pouvoir, — le Nombre un jour *doit* triompher et toutes les tribus s'acharnent, des milliers d'hommes meurent; mais l'extermination définitive consacre enfin la victoire du *plus nombreux*.

Et Bakhoun, qui est un sage, quoiqu'aux yeux de la multitude il « professât des idées singulières », lorsque sa patiente énergie, sa confiante persévérance et les ressources de son ingénieux esprit ont mené à bien la guerre contre les Formes, pressent avec tristesse que toujours il en sera du plus faible comme il en a été des Xipéhuz, que rien ne prévaudra contre l'Orgueil et la Force et aussi il a les regrets de cette lutte et il « demande à l'Unique quelle Fatalité a voulu que la splendeur de la Vie soit souillée par les ténèbres du Meurtre. »

Le nouveau volume de MM. J.-H. Rosny contient en outre le récit du cataclysme de Tornadres, d'une aussi grave, majestueuse et savante simplicité. Ici encore c'est l'Homme qui brave et dompte l'Elément — le Cataclysme — et cela par l'Amour, par la force qu'acquièrent, unis, soutenus dans le péril, deux êtres enlacés et dont les deux corps ainsi se prêtent le mutuel appui d'un renfort de gravité nécessaire dans le danger de cet instant durant lequel les choses ont perdu du poids qui les retient attirées vers la terre.

Dans le domaine aride de leur profonde science, ces artistes restent compréhensibles, attachants, et d'une puissance d'évocation qui n'a jamais encore été approchée.

PAUL ARDEN.

Pharaon amoureux

« Donne ton fils à tes chiens et tu feras
de moi ton plaisir. »
(*La Prêtresse de Bubaste*. Manuscrits
Egyptiens).

Sous les murs bleus glacés de lapis-lazuli,
Ventre fauve et seins blonds, son corps doré se cambre
Et fait, grappe au soleil, trembler ses raisins d'ambre
Devant le Roi brûlant qu'un Désir a pâli.

Pour voir ces flancs de soie onduler vers son lit
Et ces bras langoureux l'enlacer membre à membre,
Il a fait par ses chiens dévorer dans la chambre
Son enfant qui riait quand le sang a jailli.

La Séductrice, alors, assouvit sa victime...
Quel cri pourrait tirer de leur néant sublime
Ses sens dans un délice ineffable noyés?

La haine a, cependant, calculé son extase
Pour qu'un silence, après le spasme qui le blase,
Laisse entendre le bruit que font les os broyés.

MAURICE CARTUYVELS.

Ecrit sur un livre

Sur ce livre d'amour, à la première page,
J'écris ces simples mots doucement murmurés,
Afin qu'aux plus beaux soirs de tes jours azurés
Ils te soient un fidèle et tendre témoignage.

Qu'ils évoquent en toi la merveilleuse image
De nos meilleurs instants : pieux serments jurés,
Aveux, baisers, espoirs, — souvenirs adorés,
Matinale splendeur d'une aube sans nuage... —

Qu'une pure et secrète voix s'élève en toi :
Ecoute longuement ses paroles amies
Redire d'autrefois les ivresses enfuies,

Tout notre cher Passé de ferveur et de foi...
Puis la voix se fait lente et grave pour te dire
Les jours délicieux qui nous viendront sourire.

LUCIEN DE BUSSCHIER.

Des Enfants.

Par PAUL ARDEN (Bruxelles, Lacomblez. — 1 plaquette, 55 p.)

Etudier les enfants dans leurs sentiments et leurs pensées, dans leurs toutes petites passions si violentes et si passagères, dans leurs idées si drôles, si réduites, parfois si justes, et toujours si étranges, semble trop souvent au romancier une tâche d'un intérêt fort secondaire. C'est bien à tort, croyons-nous, et la petite plaquette de M. Arden vient nous confirmer encore dans cette opinion. Un psychologue attentif retrouve dans les enfants, mais d'une manière plus simple, presque toutes les passions et les pensées de l'homme fait. Elles ne sont point poussées aussi loin ; elles se heurtent souvent, dès leur naissance à

des obstacles insurmontables, qui en font la courte durée ; enfin, elles subissent beaucoup plus que chez l'homme adulte l'impression des choses extérieures, et c'est pourquoi, M. Arden a fort justement mis en épigraphe à son livre : « L'enfant est comme un hypnotisé, ouvert à toutes les suggestions, bonnes et mauvaises » (1).

Fort habilement il a choisi quelques petites scènes typiques, scènes des rues, ou scènes d'intérieur, scènes de tristesse ou scènes de gaieté, scènes de bonheur ou scènes d'angoisse.

Et ces dernières sont peut-être les plus intéressantes. Car, si les enfants sont charmants dans leurs longues heures de jeu et folies, ils sont plus captivants dans leurs minutes de grande réflexion.

Parfois il semble qu'un mystère de la vie se découvre à eux ; ils y trouvent un sens vague qu'ils avaient toujours ignoré ; et, en face de ce mystère ils se sentent profondément remués, secoués, émus et comme par la force et la volupté de cette émotion nouvelle encore trop vive pour leur âme frêle, effrayés par leur découverte même, qui leur a laissé entrevoir un peu de l'au-delà de leur petit univers.

C'est ainsi que M. Arden nous montre « deux petits amoureux de sept ans en vieille robe trop longue, en culotte trouée, mal lavés et pieds nus, passant de longs moments sans se dire un mot, mais étrangement émus et comme inquiets de ne pas savoir ce qu'ils ressentent... »

« Ils rencontrent parfois des couples de grands jeunes gens, belles filles rieuses, gars bien râblés qui cheminent par les endroits déserts. Ils surprennent, au détour des rues, des conversations à voix basses, des rapprochements d'étreinte que leur présence d'enfants n'inquiète pas... Un soir, ils ont ainsi vu deux amoureux assis sur un banc de boulevard peu fréquenté, unis très étroitement en de longs baisers... »

« Et, toujours muets et étrangement émus, et comme inquiets de ne pas savoir, ils ont continué leur lente promenade en se tenant par la taille et, lorsqu'ils ont rencontré un banc, ils se sont assis, toujours enlacés, et ils se sont longuement et délicieusement embrassés. »

N'est-ce pas charmant, et cela ne vous rappelle-t-il pas le petit poème exquis de M. Albert Samain (2) :

Myrtale et Palémone, enfants chers aux bergers,
Se poursuivent dans l'herbe épaisse des vergers,
Et font fuir devant eux, en de bruyantes joies,
La file solennelle et stupide des oies.
Or, Myrtale a vaincu Palémone en ses jeux ;
Comme elle se débat, folle, en ses bras fougueux,
Il frémit de sentir, sous les toiles légères,
Palpiter tout à coup des formes étrangères,
Et la double rondeur gracile des seins nus
Jaillit comme un beau fruit, sous ses doigts ingénus.
Le jeu cesse... Un mystère en son cœur vient d'éclorre ;
Et, grave, il la caresse et la caresse encore.

D'autres fois, c'est un mystère tragique dont les enfants soulèvent tout à coup le voile. La mort a frappé l'un des leurs, et on les a emmenés pour leur épargner les tristesses de l'enterrement. Ils se sentent épiés, plaints, regardés, aimés, trop aimés même par des étrangers ou des parents un peu éloignés. Ils devinent la contrainte et la douleur derrière ces manifestations de tendresse et d'amour ; et leurs petites âmes qui perçoivent vivement toutes les impressions extérieures s'empressent d'une vague tristesse. Comme ceux qui les entourent, ils pleurent en cachette, puis réfléchissent longuement, cherchant à coordonner leurs vagues souvenirs des derniers jours, à découvrir la clef de ce mystère douloureux et insondable. Ils ne font encore que soupçonner la mort.

(1) ALBERT LÉVY. « Essai psychologique sur le caractère ».

(2) « Mercure de France », avril 1895.

M. Paul Arden a fort bien rendu toute cette petite psychologie déjà intense quoique indécise encore; les contes de son volume sont courts, bien composés et écrits avec verve. Peut-être, parfois, souhaiterait-on un peu moins d'accumulations de détail et un peu plus de simplicité. Mais ce sont là des défauts qu'il convient d'indiquer plus que de critiquer, car ils sont rachetés par une douceur charmante et une exquise délicatesse presque féminine.

ROBERT CANTEL.

Théâtre de Nieuport-Bains (1)
(De notre envoyé spécial)

Les Rayons X

Comédie-vaudeville inédite en 4 actes,
de MM. Georges GARNIR et Ferdinand SIGARD.

« Voilà l'express!... Attention!... Mais reculez donc!... » et le chef de gare, agité, nerveux, inquiet, court le long du quai. Tout Nieuport s'y presse, étrangers venus en foule de tous les coins de l'Europe, en costumes amusants par la variété de la coupe et des couleurs.

Une tête grisonnante se penche à la portière.

« C'est Sarcey! Voilà Sarcey! Sarcey arrive! Vive Sarcey! »

Le joyeux Ambreville, le directeur de notre théâtre, en saute presque de joie et murmure d'un petit air de défi, en jetant un regard satisfait sur toute sa personne :

« Nous verrons bien s'il est vrai que ce critique soit aussi fort que moi. »

L'express arrive et pas de Sarcey.

« Conspuez Sarcey! A bas Sarcey! » et Ambreville s'écrie : « Je le savais bien, té, qu'il aurait peur! » en serrant la main à une foule de journalistes de Bruxelles, venus pour lui faire une fête.

Le lendemain, la même foule s'écrase dans la petite salle du théâtre. On est forcé de caser du monde dans les galeries, dans les embrasures des portes et, à la fin, d'en refuser. De braves Nieuportais sont là aussi, éblouis par la lumière électrique, ahuris par le bruit des conversations; et tout à l'heure ils ne seront pas les moins amusants à regarder lorsqu'ils commenteront la pièce avec des gestes hésitants et admiratifs.

Vous devinez le sujet du vaudeville : Un joyeux avocat, M. Bargetard de Bargeton, a pu photographier à travers les portes des chambres de l'*Hôtel du Grand-Cerf* — un dix-corps pour le moins — en utilisant la découverte de Röntgen, une quantité de scènes intéressantes dont la révélation ferait un scandale épouvantable dans toute la ville. C'est maître Léonard, le vertueux avocat, tenant sur ses genoux une charmante femme, en religion Lucy Trompette.

C'est M^{me} Rivois, la femme du commissaire de police, avec M. Oscar de Sainte Agathe. C'est enfin tous les ménages de la ville un peu mêlés, se fatiguant à démontrer que « si le cœur a été placé du côté gauche, ce n'est point là l'effet du hasard. »

L'opérateur lui-même a été photographié par son ami de Sainte-Agathe, de sorte que la collection est complète. Forcé de s'absenter, il la confie à son ami qui la perd.

Jugez de l'émoi! Toute la ville est inquiète! Tentatives de chantage! Scènes de ménage! Filouteries de domestiques! Courses folles et rendez-vous inouïs dans l'*Hôtel du Grand Cerf*!

Bref, rien de ce qui fait un vaudeville compliqué et bouffon n'y manque.

(1) Nous avions retenu une place pour cet article dans notre dernier numéro; malheureusement ce compte-rendu nous est arrivé trop tard.

N. D. L. R.

Enfin l'album est retrouvé par le commissaire de police qui décidément se surpasse. Victime du devoir comme du mariage, il le remet entre les mains du juge d'instruction, l'ancien opérateur, M. Bargetard de Bargeton. Terreur de celui-ci qui craint de se voir destitué. Scènes inouïs dans son cabinet, et enfin destruction de l'album par le domestique de maître Léonard, qui simule un accès de folie furieuse — fort bien payé d'ailleurs — et brûle l'album compromettant.

MM. Garnir et Sigard ont fort bien compris que les qualités d'un vaudeville sont plus dans les complications de l'action elle-même que dans le dialogue. Aussi ont-ils introduit deux scènes de mimique d'un naturel et d'une drôlerie irrésistibles.

Deux petites observations cependant; il y a un personnage parfaitement inutile : le conseiller municipal socialiste. Ensuite, les réconciliations du dénouement sont un peu précipitées et le scandale étouffé. M. Rivois est bien pressé de tout pardonner à sa femme et M^{me} Léonard à son coupable mari.

L'interprétation a été follement amusante. M. Ambreville a su communiquer à tous sa gaieté débordante et son comique irrésistible.

M^{lle} Very a joué avec beaucoup de naturel, de grâce et de gaieté le rôle difficile de Lucy Trompette auquel elle a donné un relief étonnant, grâce à la clarté de sa diction et à son réel talent de comédienne.

Tout s'est terminé par de longues ovations aux acteurs et aux auteurs, et par une charmante fête chez M. Benjamin Crombez, le généreux Mécène de Nieuport-Bains.

Les places s'enlèvent rapidement pour les 2^{me} et 3^{me} représentations. De tous les coins du littoral arrivent des dépêches et le téléphone de l'*Hôtel de la Plage* ne cesse guère de sonner. Rieurs, dépêchez-vous!

ROBERT CANTEL.

Edmond de Goncourt et Curtius

JUGÉS PAR EMILIO CASTELAR.

Nous lisons dans la *Nouvelle Revue internationale* :

« Toute chronique est forcément une nécrologie et toute nécrologie est forcément pleine de tristesse. Choses tristes en effet que les guerres de Cuba et d'Abyssinie, que les déboires de l'Italie et de l'Espagne, que le dernier incident auquel a été mêlé le digne Président de la République française. Et choses non moins tristes que la mort de l'écrivain allemand Curtius et celle du littérateur français Edmond de Goncourt. Je n'ai connu personnellement ni l'un ni l'autre. Goncourt, dans son dernier livre, dit que nous nous sommes rencontrés un jour chez Jules Simon : je ne m'en souviens pas. Et il ajoute que nous échangeâmes nos chapeaux en nous reconduisant : je ne me le rappelle pas non plus. J'ignore comment était son chapeau, mais mes fréquentes lectures de ses œuvres m'ont fait connaître son cerveau. En thèse générale, le style et le langage sont, en France, très travaillés, et les écrivains français ressemblent à ces artistes florentins du XV^e siècle, inégaux de génie, mais tous égaux de goûts, bénéficiant tous de cette atmosphère de gloire où ils vivaient dans la cité des Muses. Donc, dans l'art d'écrire des livres et de les bien ordonner, tous les Français sont maîtres. Ni les Allemands, ni les Saxons, ni nous autres, ni nos frères d'Italie, ne savent disposer et ordonner une œuvre littéraire comme nos frères d'au delà des Pyrénées. C'est pour cela que Goncourt a si bien établi la donnée de ses livres et qu'il les a ornés d'un style si clair, comme tous les Français. Mais, malgré cette précision qui est l'apanage de sa race, il a commis beaucoup d'extravagances. Je tiens pour très extraordinaire sa préférence pour l'art japonais, soumis à des rites comme les

antiques arts hiératiques, avec des prototypes sans expression et sans variété, très éclatant à cause du brillant de ses laques vernies, un peu semblable à l'art arabe sous le rapport que l'un et l'autre reproduisent mieux les choses inanimées que les êtres, art précieux comme un assemblage de bijoux, mais sans véritable inspiration, sans véritable vie. L'art japonais parle surtout aux sens et réjouit l'existence. C'est pour cela qu'il devait séduire des écrivains plus aptes à exprimer des sensations que des idées. Comme ils goûtaient la minutie, ces deux frères, l'un mort depuis dix ans, l'autre disparu aujourd'hui ! Ils semblaient être les frères siamois des lettres. Aussi ni l'un ni l'autre n'a laissé de fresques s'étalant sur des murailles colossales ; ils n'ont fait que des aquarelles ou des miniatures.

Je vois dans ma bibliothèque l'histoire d'Antoinette et le volume sur la *Société française pendant la période révolutionnaire*. Nul ne surpasse ces deux écrivains dans la reproduction des minuties et des détails. Mais ils n'aperçoivent pas l'espace infini, et moins encore ces étoiles fixes qui s'appellent les idées éternelles. Il semble impossible qu'ils traitent des sujets tels que la Terreur et qu'ils fassent rire à toutes les pages. Il semble également impossible qu'ils parcourent un espace de temps tel que la période révolutionnaire et qu'ils ne voient pas les grandes pensées, sincères ou non, qui y brillent de toutes parts et l'inondent de leur lumière. Si d'aventure ils en perçoivent une, elle passe avec la rapidité d'un bolide. Renan a dit des Goncourt qu'ils n'ont jamais pu s'élever à la contemplation d'un idéal supérieur et qu'ils regardaient tout avec un microscope, découvrant ainsi nombre de turpitudes cachées aux regards purs de l'entendement. Il résulte de tout cela qu'une originalité quasi-extravagante, une langue facile, un style élégant, le tout ressemblant assez au vol de papillon qui se pose sur toutes les fleurs dont le parfum et les couleurs l'attirent, sont les caractéristiques de l'œuvre de ces deux frères, qui apparaissent comme de véritables phénomènes, même dans l'esprit et dans l'art français.

Curtius présente les caractères contraires ; il a passé sa vie dans un commerce perpétuel avec les modèles les plus accomplis des lettres classiques, et c'est d'eux qu'il a appris la plus sereine et la plus correcte perfection. Son *Histoire de la Grèce* passe pour un des monuments les plus considérables élevés en ce siècle des lettres et des sciences historiques. Comprendre la vie grecque, dont le système philosophique, dans son étroit enchaînement, est si varié et si riche, de telle sorte qu'il s'est montré digne de sa culture si parfaite et de ses lignes si harmonieuses, a semblé un prodige si extraordinaire que Curtius occupe un des premiers rangs dans la pléiade des plus éminents historiens de notre époque. Adepte du système de Hegel, qui fait de toutes les manifestations de l'esprit des arguments pour l'historien et pour le savant, il a laissé, dans ce brillant musée, une histoire des lettres et une histoire des sciences qui le montrent étroitement attaché à l'étude de la vie sociale et de ses phases diverses. Mais Curtius ne s'est pas rendu illustre uniquement par son érudition et par la façon dont il l'a systématisée en une harmonieuse philosophie ; il doit tout autant sa renommée à ses idées de progrès et de réforme sociale. Elevé sous le régime des armes, il n'a pas fait cas du bruit des victoires et s'est consacré à prêcher la paix perpétuelle. Peut-être le Conseil des Amphictyons de la Grèce lui a-t-il suggéré l'idée d'un Conseil des Amphictyons de l'Europe. Peut-être en évoquant ces congrès couronnés des lauriers de l'art, a-t-il rêvé d'autres congrès couronnés par le triomphe de toutes les idées de la science moderne. Ce qui est sûr, c'est que tout le monde lui attribue la philosophie douce et sereine de ce pauvre Frédéric III, qui n'a pu en faire l'application, et que ses contemporains et ses compatriotes appelaient du nom qu'on donnait autrefois à Titus, les délices du genre humain. Et nous

souffrons d'autant plus des aggravations de la guerre, et nous versons, à ce spectacle, des larmes d'autant plus amères, que tant de systèmes, œuvres de penseurs éminents, ont proclamé et tenté la paix universelle. Et comme la guerre c'est la force, la violence, l'incendie, le meurtre, la dévastation et l'anéantissement, et, pour finir, un despotisme opposé à un autre despotisme, en prêchant la paix, nous prêchons en même temps l'idée capitale de notre vie : la sainte liberté.

Saint-Sébastien, 5 août 1896. »

Petite lettre à Paul Arden

Mon Cher Arden,

Voici quelques jours que je vous ai écrit pour vous remercier de m'avoir choisi pour parrain d'un de vos délicieux « *Enfants* », mais aujourd'hui, je veux vous chercher querelle à propos de l'article que vous venez de publier dans la *Jeune Belgique*, et des horreurs que vous y dites de M. François Coppée.

Vous vous rappelez trop peu, à mon avis, que les *Intimités*, le *Passant* et le *Reliquaire*, sont de petits chefs-d'œuvre et que pour les écrire, il fallait être un artiste raffiné et un beau Poète !

Le *Lys* est un sonnet qui compte parmi les meilleurs de la langue française, et lorsque je me sens un peu morose, — ce qui m'arrive souvent, — je me plais, pour charmer l'heure, à me réciter cette adorable ballade, qui est la première fleur des *Intimités*.

Pour vous punir et vous ravir, la voici :

Afin de mieux louer vos charmes endormeurs,
Souvenir, hélas ! et dont je meurs !
J'évoquerai dans une ineffable balade,
Au pied du grand fauteuil d'une reine malade,
Un page de douze ans aux traits déjà pâlis,
Qui, dans les coussins bleus brodés de fleurs de lys,
Soudira des airs sur une mandoline,
Pour voir pâle, parmi la pâle mousseline,
La reine soulever son beau front douloureux,
Et surtout pour sentir, trop précoce amoureux,
Dans ses lourds cheveux blonds où le hasard la laisse,
Une fiévreuse main jouer avec mollesse !
Il se mourra du mal des enfants trop aimés.
Et parfois, regardant par les vitraux fermés,
La route qui s'en va, le nuage qui passe,
Le voile sur le fleuve et l'oiseau dans l'espace,
La liberté, l'azur, le lointain, l'horizon,
Il se dira qu'il est heureux dans sa prison ;
Qu'aux salubres parfums des forêts, il préfère
La chambre obscure, et son étouffante atmosphère !
Que ces choses ne lui font rien, qu'il aime mieux
Sa mort exquise et lente, et qu'il n'est envieux,
Que si, par la douleur, arrachée à son rêve,
La reine sur le coude un moment se soulève
Et regarde longtemps de ses yeux assoupis
Le lévrier qui dort en rond sur le tapis !

Trouvez-vous que l'auteur de poèmes pareils à celui-ci ne mérite que des sarcasmes ?

Si dans ces dernières années, M. Coppée a tenté de transporter en ses vers les modernités immédiates, quelle que soit l'opinion qu'on ait à ce propos, on ne saurait blâmer un Poète parisien d'avoir eu cette hardiesse qui faisait frémir Banville, et qui a inspiré à M. Jules Lemaitre ce joli mot dont a du sourire M. Coppée : « *Il a fait entrer Lisette à l'Académie* ».

Pardonnez-moi, mon cher Arden, la petite bataille que je viens de livrer à vos opinions.

En guise de traité de paix, laissez-moi vous serrer affectueusement la main.

Votre bien dévoué,
FRANCIS DE CROISSET.

Memento.

CURIEX RAPPROCHEMENT. — Le *Coq rouge* publie sur le *Cycle patibulaire* de M. G. Eekhoud un article dont voici les premières phrases : « Le COQ ROUGE a pris pour règle de ne point se répandre en louanges sur les œuvres des siens. Ceux qui savent comme on a souvent accusé les revues belges de n'être que de petites chapelles dont les servants se cassent mutuellement l'encensoir sur le nez, comprendront sans doute cette réserve. »

Voici la dernière phrase du même article sur le même livre : « Cette œuvre, la plus forte, la plus passionnée et la plus originale qui ait été écrite depuis Dostoïevski, aura, je l'espère, le succès qu'une renommée rétive n'a encore octroyé à M. Georges Eekhoud que d'une façon trop parcimonieuse. »

— Zuze un peu, mon bon, s'ils consentaient à se casser l'encensoir !...

LA MORT DE L' « ART JEUNE ». — A l'âge d'un an et 8 mois, l'*Art Jeune*, organe de la Société Biberon, Bourrelet et C^{ie}, a rendu sa belle âme au Seigneur.

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes feuilles !...

...Une surtout, une vache espagnole...

Il paraît que les biberons coalisés passent au *Coq rouge*.

La *Jeune Belgique* en a déjà vu périr pas mal, de ces revuettes qui croyaient naïvement l'enterrer. Celle-ci ne sera pas la dernière.

P.-S. — L'*Art Jeune* appelle pudiquement son décès une phase nouvelle. — Parfaitement. La phase du cercueil !

ENFIN, LUI ! — L'*Art Jeune* passe ses collaborateurs au *Coq rouge*. O fête, ô gloire, ô joie, l'un d'eux s'appelle LOUIS-PHILIPPE. Le voilà bien, l'art jeune, l'art neuf !

Louis-Philippe entouré de petits pépins, un chœur d'en-cas en alpage ! Tableau !

Grâce à ce nom symbolique, l'aimable *Coq rouge* va faire une bonne « poire », à l'image du roi-citoyen.

ON LIT AVEC STUPÉFACTION dans une revuette expirante : « Jadis, il y a quelques années, tous les écrivains belges étaient jeunes-belgiques (sic). C'était donc là un groupe nombreux, fraternel, puissant, un et divers, où chacun suivait librement la voie qu'il lui plaisait de suivre vers le commun but de beauté. Mais, peu à peu, etc. »

Les rédacteurs de la revuette expirante s'imaginent-ils que jadis on entrait à la *Jeune Belgique* comme dans un moulin ? C'était un cénacle aussi fermé qu'aujourd'hui aux écrivains des revuettes antilittéraires. Si, en 1882 ou 1883, des Rency et des Vandeputte s'étaient avisés de frapper à notre porte, ceux qui ont connu Max Waller savent par quelles joyeuses volées de bois vert ils eussent été reçus. Quiconque en doute n'a qu'à relire, dans notre collection, les *Mementos* et les *Boîte aux lettres* de ce temps. A cette époque déjà, on traitait la *Jeune Belgique* de « petite chapelle ». Alors aussi suiv d'un aspirant qui avait trouvé porte close se retirait, pour nous maudire, dans une revuette quelconque, dont le titre oublié n'existe plus que dans nos *Mementos*.

ET M. MAURICE MAETERLINCK ? Depuis quelques mois le nom de M. Maeterlinck a disparu de la liste des rédacteurs du *Coq rouge*. Pourquoi ? Pourquoi ? Le *Coq rouge* devrait bien expliquer cela à ses lecteurs. On ne perd pas ainsi sans s'en apercevoir le seul auteur vraiment célèbre d'un comité de rédaction.

Le *Coq rouge* est d'ailleurs d'humeur aimable à l'endroit des « gantois ». Lisez plutôt :

« M. Rodrigue Sérachier (sic) s'est fait l'exécuteur des basses œuvres de quelques gantois de ses amis qui n'en sont pas à leur première polissonnerie à notre égard. »

— Quel est donc ce mystère ?

LA GAZETTE ANECDOTIQUE vient de retrouver les premiers vers de Marceline Desbordes-Valmore dans le *Chansonnier des Grâces* de 1813. Voici :

JE VOUS ÉCRIS

Je vous écris, à l'ombre du mystère,
Puisque s'écrire est se parler tout bas ;
Mais, je l'avoue, en ce lieu solitaire,
Tout est tranquille et mon cœur ne l'est pas.
Je vous écris.

Je vous écris. Quand l'âme est oppressée,
Le temps s'arrête, il n'a plus d'avenir ;
Ah ! loin de vous, je n'ai qu'une pensée,
Et le bonheur n'est plus qu'un souvenir.
Je vous écris.

Je vous écris. M'aimeriez-vous encore ?
Si votre cœur n'est plus tel qu'autrefois,
Faites, du moins, faites que je l'ignore ;
S'il est constant, dites-le, je le crois.
Je vous écris.

PRIME MUSICALE A TOUS NOS LECTEURS. — Pour faire connaître ses œuvres à notre clientèle, la maison d'édition A. Danvers, de Paris, offre à tout lecteur de la *Jeune Belgique* une magnifique prime musicale. D'une valeur de 40 francs à prix marqués, cette collection se compose de 8 à 10 morceaux détachés (Piano ou piano et chant) dus à nos meilleurs compositeurs (Leybach, Schmoll, Ketterer, Guérout, De Ménil, Schubert, Schumann, etc.)

Pour recevoir *franco* à domicile ce véritable cadeau, adresser avec cette annonce découpée la somme de 1 fr. 50 pour tous frais à M. A. Danvers, éditeur, 10, rue d'Haute-ville, Paris.

LA GOUVERNANTE D'ALFRED DE MUSSET, M^{me} Martillet, est fortement interviewée en ce moment à propos d'*Elle et Lui*, naturellement.

La pipeleterie s'en donne à cœur joie.

Parmi les vers inédits qu'on a exhumés, l'autographe suivant retrouvé par la gouvernante dans un vieux livre, est à citer :

On dit que le public vit dans l'indifférence,
Que le siècle est distrait, que tout meurt aujourd'hui ;
Bonaparte, à Wagram, était distrait, je pense ;
Il avait cependant son Ossian avec lui.
Depuis quand l'action nuit-elle à la pensée ?
Depuis quand a-t-on vu que le génie humain
N'aïlle plus au combat, comme le vieux Tyrtée ?
Son glaive à la ceinture et sa lyre à la main ?
De quoi se plaignent donc le poète et l'artiste ?
Tant que l'humanité se meut, son âme existe
Aussi bien que son corps. — C'était votre métier,
Rêveurs, de la comprendre au lieu de la nier ?
C'est à vous de frapper les entrailles du monde
Comme Eblis a frappé les entrailles d'Adam,
De chercher où le cœur lui soulève le flanc,
De fendre d'un regard cette mine profonde,
Et de vous écrier, comme l'Esprit du Feu,
Ceci nous appartient et le reste est à Dieu.

M. MAURICE WILMOTTE continue, dans la *Revue de Belgique*, l'étude si remarquée dans laquelle il démontre la nécessité et la possibilité de l'union des fractions du libéralisme. Il s'occupe, cette fois, des réformes que les libéraux modérés auraient pu réaliser, lorsqu'ils étaient au pouvoir, en matière d'enseignement et de réglementation du travail. La thèse est intéressante, même pour ceux qui ne partagent pas tout à fait les idées de l'auteur.

L'étude de M. Du Bois sur les bourgmestres de Bruxelles en est arrivée au règne de M. Buls, un règne de quinze ans déjà, car l'honorable bourgmestre fut nommé le 17 décembre 1881 ! Il y a là d'intéressants souvenirs de la fameuse journée du 7 septembre.

M. Max Sulzberger donne une bien curieuse page de critique: la sociologie picturale aux deux salons de Paris. Il y montre le piteux avortement auquel a donné lieu l'union des confuses théories politiques et philosophiques à l'ordre du jour et des arts plastiques. Enfin, M. Freson parle du culte sincère dont l'art est l'objet dans les théâtres et les musées de Munich.

GEORGES RODENBACH est, paraît-il, un auteur classique... en Angleterre. On le donne à traduire aux jeunes fils d'Albion qui se destinent à l'enseignement.

Dernièrement on a chargé les récipiendaires de transmettre dans la langue de Tennyson la pièce qui débute ainsi :

Bords des yeux, bords des lacs, transparences bleuies,
Multiplication fragile des reflets!

et se termine par ces vers :

Silence plein de nacre et plein d'herbes, semblant
Une flore inconnue et soudain révélée
D'un climat autre où la verdure est niellée.

Et celui qui nous annonce cette bonne nouvelle, ajoute :
« J'aurais quelque peine à traduire le morceau en français ».

UN BILLET INÉDIT de Jules Barbey d'Aureville.

« Madame,

« Hier soir, en rentrant chez moi, j'ai trouvé la magnifique cravate que vous avez eu l'amabilité de m'envoyer. On dit d'une femme qui plaît : « Elle m'a donné dans l'œil ». Votre cravate m'a donné dans les deux yeux. J'ai regretté de ne pas en avoir trois!

« Je suis épris de ce chef-d'œuvre, comme une femme et avec un sentiment de femme, et j'oserai porter bravement cette splendide cravate, malgré son insolente beauté, au nez des imbéciles à qui elle doit donner des ophtalmies.

« Ce serait toujours cela que d'en aveugler un.

« Agrérez donc, madame, mes remerciements pour votre éclatant cadeau, et, quoiqu'il soit reconnu que je suis de tous les animaux le plus frivole, croyez à la profondeur de mes sentiments.

« Votre respectueux,

« JULES BARBEY D'AUREVILLE. »

DU « CYCLISTE BELGE ». — « Certes, au point de vue essentielle-ment utilitaire auquel on se place de plus en plus, les magnifiques records, les merveilleuses prouesses du coureur gallois n'ont servi à rien. La force mécanique dépensée par Arthur Linton ne fit marcher nulle turbine, nul appareil industriel. Ce fut un travail inutile, c'est entendu !

« Mais au point de vue moral, il en est des courses fournies par Arthur Linton comme une foule de choses qui, si inutiles qu'elles soient, commandent à notre admiration et qui nous sont nécessaires pour ne pas descendre au rôle de mécanique qui est l'idéal de certains.

« En dehors de toute question de valeur physique, Arthur Linton a prouvé qu'en notre siècle matérialiste on pouvait encore combattre, combattre jusqu'à la mort pour un idéal. »

NOUS LISONS dans la *Réforme* ces vers charmants de notre collaborateur M. Francis de Croisset. Nos lecteurs nous sauront gré de les publier :

PLUIE!

Le ciel est couvert de suie,
Ouvre la fenêtre,
Pour que l'odeur de la pluie
Jusqu'à nous pénètre.

Ne parle pas, mais écoute
Comme une prière,
Lente, tomber goutte à goutte,
L'eau de la gouttière.

N'entends-tu pas dans la brise
Sangloter l'automne?
C'est l'amer regret qui brise
Un cœur monotone.

Comme une femme malade,
La lune allanguie,
Au ciel qui la plaint, balade
Sa neurasthénie.

L'heure est navrante, et toi-même
Dont le bras m'enlace,
Pour me murmurer : « Je t'aime ! »
Ton âme est trop lasse !

FAUTE DE MIEUX !

J'ai les regrets persistants
Des lèvres dont j'ai perdu
Tous les baisers palpitants
Où mon désir s'est fondu !

J'ai le regret des pépins
Menus et brillants des dents,
De tous les ongles mordants
Savamment polis et peints,

Et des doigts bagués et blancs
Caresseurs et câlineurs ;
Aux frôlements doux et lents
De petits êtres flâneurs !

Incorrigible et pervers,
Pour me consoler, je dois
Faute de mieux, mettre en vers
Ongles, lèvres, dents et doigts !

Nous lisons dans la *Chronique* :

« REVENEZ-Y ! — Dans la *Jeune Belgique*, M. Valère Gille publie des vers antiques. C'est comme un écho des poésies de rythme si délicat et de si belle sonorité d'André Chénier.

Exemple :

Vignes aux pampres d'or et vous, branches divines
Des oliviers rugueux penchés sur les ravines,
De vos ceps délicats et de vos durs rameaux
Découlent, pour calmer nos chagrins et nos maux,
Ou pour nous endormir d'un sommeil agréable,
L'huile, le miel suave et le vin délectable.

Mais que vont donc dire les réformateurs hostiles à la grâce, à la rime, à la clarté et à la simplicité?

Ils sont capables d'outrager M. Valère Gille, de lui crier :
« Hé ! va donc, de Vigny ! ».

Tous nos remerciements à la *Chronique*. Ce qui n'empêche pas que beaucoup de gens qui ne lisent pas notre revue, continueront à appeler le macaque flamboyant des revuettes de onze mois du style *Jeune Belgique*.

Et voilà les légendes!

ERRATA. — Que nos lecteurs veuillent bien rectifier les vers suivants de M. Valère Gille parus dans le dernier numéro; dans la pièce *Bacchanale*, en place de :

Il se roule, au milieu des thyrses, courant
lire :

Il se roule au milieu des thiases courants,
De même dans le *Vœu*, remplacer :

Au pied, de myrtes verts,

par :
Au pied des myrtes verts,

Nos lecteurs auront eux-mêmes supprimé l's dans « demandes au bon Priape ».

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- DALLEMAGNE (J.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- D'HONDT.** — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- HEGER (Paul),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul).** — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° 0 60
- LECLÈRE (L.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART.** — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.).** — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN.** — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. 1 00
- PELSENEER (Paul).** — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00
- SOLVAY (E.).** — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages 2 00

- WODON (Louis).** — *La forme et la garantie dans les contrats francs,* étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure. Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure. Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Povre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.
Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.
Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....
demeurant à..... rue.....
déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)
..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.